Avadoro, histoire espagnole / , par M. L. C. J. P.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Potocki, Jan (1761-1815). Avadoro, histoire espagnole / , par M. L. C. J. P.. 1813.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

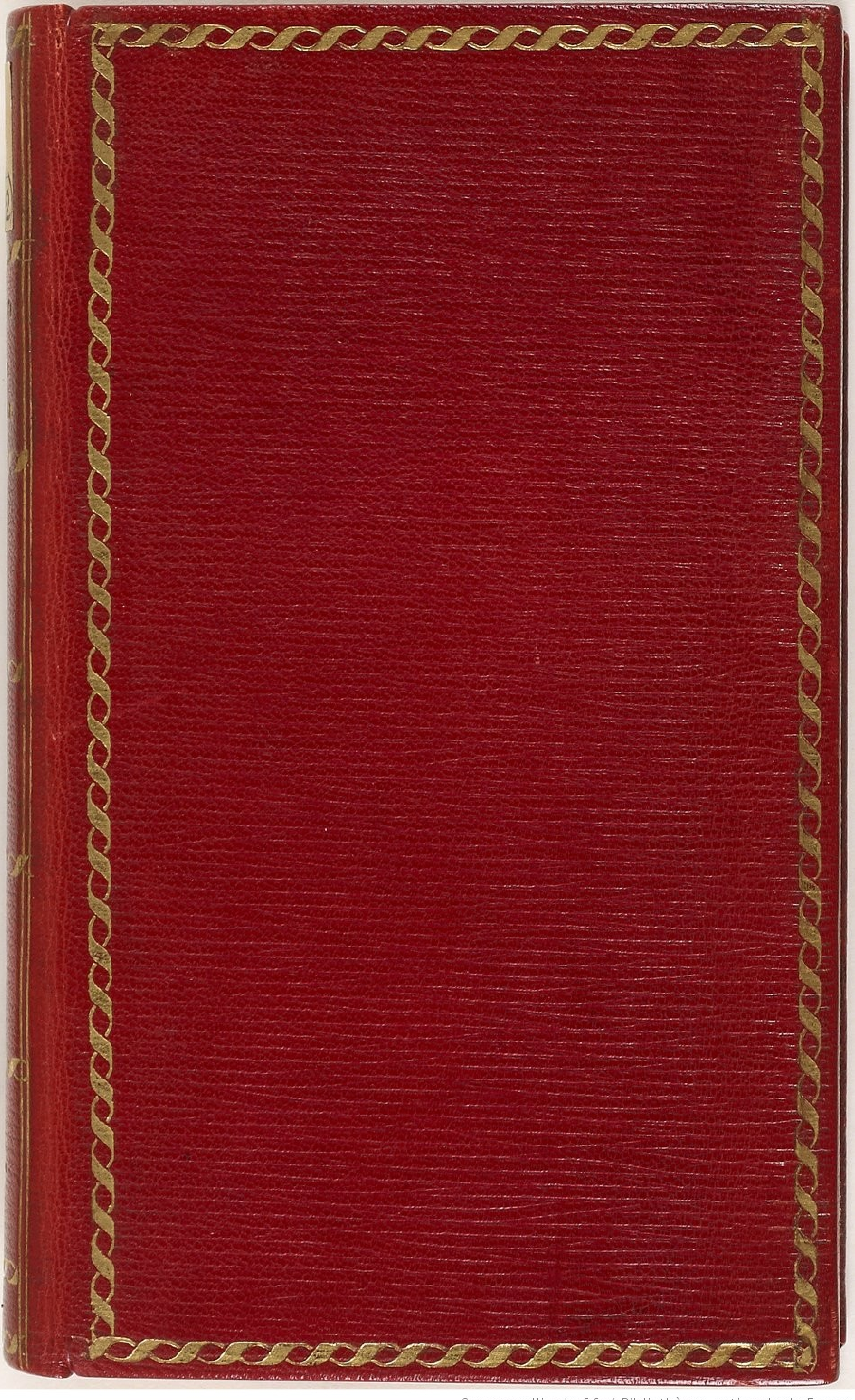
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France






Y2 3h8. 1976

Rés. p. Y2
2753
(2)

AVADORO,

HISTOIRE ESPAGNOLE.

Y2 60273-60274



AVADORO,

HISTOIRE ESPAGNOLE,

PAR M. L. C. J. P.

TOME TROISIÈME.



DE L'IMPRIMERIE DE J.-P. JACOB, A VERSAILLES.

PARIS,
GIDE FILS, LIBRAIRE, RUE COLBERT, N.° 2,
PRÈS LA RUE VIVIENNE.
H. NICOLLE, RUE DE SEINE, N.° 12.
1813.

HISTOIRE

D'AVADORO.

Suite de l'histoire de Lope-Soarez.

» Je me promis bien de suivre exactement les préceptes de mon père ; puis j'allai chez les libraires de Cadix me fournir de romans, dont pendant mon voyage je me promettais un plaisir infini. Je m'embarquai sur une pinque, et quittai notre île aride, poudreuse et brûlée. J'abordai aux rivages fleuris du Guadalquivir, et je vins à Séville. Je ne restai dans cette ville que le temps nécessaire pour

145

trouver des muletiers. Il s'en présenta un qui, au lieu d'une chaise ordinaire, avait un carrosse assez commode; je lui donnai la préférence, et après avoir rempli ma voiture des romans que j'avais acheté à Cadix, je partis pour Madrid.

» Les belles contrées qu'on traverse jusqu'à Cordoue, les îles pittoresques de la Sierra-Morena, les mœurs pastorales des Manschegnes, tout ce que je voyais, ajoutait à l'effet de mes lectures favorites. J'attendrissais mon âme, je la nourrissais de sentimens exaltés et délicats; enfin, je puis dire qu'en arrivant à Madrid j'étais éperdument amoureux, sans l'être d'aucun objet déterminé.

» En arrivant à la capitale, je des-

cendis à la Croix de Malte. Il était midi, et l'on ne tarda pas à dresser mon couvert. Je me mis à ranger mes effets comme il est ordinaire aux voyageurs, lorsqu'ils prennent possession d'une chambre d'auberge. Pendant ce temps-là, j'entendis quelque bruit à ma serrure; j'y allai et j'ouvris ma porte un peu brusquement. La résistance que j'avais éprouvée me fit juger que j'avais heurté quelqu'un. En effet, je vis derrière ma porte un homme assez bien mis, s'essuyant le nez, qui était écorché. « Seigneur don Lope, me » dit l'inconnu, j'ai su dans l'au- » berge l'arrivée du digne fils de » l'illustre Gaspar Soarez, et je venais » vous rendre mes devoirs.

— » Monsieur, si vous aviez eu
» simplement l'intention d'entrer chez
» moi, je vous eusse fait, en ouvrant
» la porte, quelque bosse au front;
» mais comme vous avez le nez
» écorché, je pense que vous aviez
» peut-être l'œil au trou de la ser-
» rure.

— » Bravo! votre pénétration est
» admirable. Il est vrai que, dé-
» sirant faire connaissance avec vous,
» j'ai voulu prendre à l'avance quel-
» qu'idée de vos manières; et j'ai
» été charmé de l'air noble avec
» lequel vous vous promeniez dans
» la chambre et rangiez vos petits
» effets. » Après avoir ainsi parlé,
l'inconnu entra chez moi sans que
je l'en priasse, et poursuivant son

discours, il me dit : « Seigneur
» don Lope, vous voyez en moi
» l'illustre rejeton des Busqueros de
» Castille-Vieille, qu'il ne faut
» pas confondre avec d'autres Bus-
» queros, originaires de Léon. Quant
» à moi, je suis connu sous le nom
» de don Roque Busqueros, mais,
» désormais, je ne veux plus être
» distingué que par mon dévouement
» à votre seigneurie.

» Je me rappelai alors les ordres de
mon père, et je dis à cet original :
« Seigneur don Roque, je crois de-
» voir vous informer d'une circons-
» tance de famille : lorsque j'ai
» pris congé de Gaspar Soarez, mon
» père, il m'a recommandé de ne
» jamais souffrir qu'on me donnât

» le titre de don. Il m'a aussi dé-
» fendu de jamais fréquenter aucun
» noble, par où votre seigneurie
» peut voir qu'il ne me sera pas pos-
» sible de profiter de ses intentions
» obligeantes. »

» Ici Busqueros prit un air fort sé-
rieux, et me dit : « Seigneur don
» Lope, et non pas Lope Soarez,
» le discours de votre seigneurie me
» met dans un grand embarras, car
» mon père, en mourant dans mes
» bras, m'a ordonné de toujours
» donner le don aux illustres négo-
» cians, et de rechercher leur société,
» par où votre seigneurie peut juger
» qu'elle ne peut obéir à son père
» sans que je ne contrevienne aux
» dernières volontés du mien, et

» qu'autant vous ferez d'efforts pour
» m'éviter, autant j'en dois faire pour
» être avec vous aussi souvent qu'il
» me sera possible. ». — Le raisonnement de Busqueros me confondit; d'ailleurs, il avait pris un air fort sérieux, et mon père m'ayant défendu de tirer l'épée, je devais faire mon possible pour éviter les querelles.

» Cependant don Roque avait trouvé sur ma table quelques pièces de huit (ainsi nommées parce qu'elles valent huit ducats de Hollande). « Sei-
» gneur don Lope, me dit-il, je fais
» collection de ces pièces, et préci-
» sément il m'en manque au millé-
» sime de celles-ci. Vous savez ce que
» c'est que la manie des collections,
» et je crois vous faire plaisir en vous

» offrant une occasion de m'obliger; » ou plutôt c'est le hasard qui vous » l'offre, car j'ai de ces pièces là » depuis l'an mille sept cent sept, où » l'on commença à en frapper, et il » fallait précisément que ces deux » là me manquassent. » — J'offris les deux pièces d'or à don Roque, et je crus qu'il s'en irait ensuite; mais ce n'était pas là son intention. Il reprit tout d'un coup son air sérieux, et me dit : « Seigneur don Lope, » je crois qu'il serait tout à fait in- » convenant que nous mangeassions » tous les deux dans la même assiette, » ou que nous fussions réduits à nous » passer alternativement la cuillère ou » la fourchette. Je vais donc faire » apporter un second couvert. » —

Busqueros donna ses ordres en conséquence. Ensuite on servit, et je suis forcé d'avouer que les propos de mon importun convive étaient assez amusans. Sans le chagrin de désobéir à mon père, je l'eusse vu à ma table avec plaisir.

» Busqueros s'en alla dès qu'il eut dîné. Pour moi, je laissai passer la grande chaleur du jour, et je me fis ensuite conduire au Prado. J'admirai les beautés de cette promenade; mais j'étais impatient de voir le Buen-Retiro. Ce jardin solitaire est fameux dans nos romans, et je ne sais quel pressentiment m'avertissait que j'y formerais une tendre liaison.

» La vue du Buen-Retiro me ravit

plus que je ne puis vous le dire, et je me serais long-temps abandonné à mon admiration, mais j'en fus tiré par la vue de quelque chose de brillant que je distinguai dans l'herbe. Je ramassai cet objet, et je vis que c'était un portrait attaché à une chaîne d'or. Le portrait était celui d'un très-beau jeune homme. De l'autre côté du médaillon, était une natte de cheveux traversée par une bande d'or, avec ces mots : *Tout à toi, ma chère Inez.* — Je mis le joyau dans ma poche, et je poursuivis ma promenade.

» Revenu au même endroit, j'aperçus deux femmes; l'une d'elles, très-jeune et très-belle, cherchait à terre avec un air inquiet quelqu'objet

perdu. Je n'eus pas de peine à deviner que c'était le portrait. Je l'abordai, et lui dis : « Madame, je » crois avoir trouvé ce que vous cher- » chez ; mais la prudence ne me » permet pas de m'en dessaisir jus- » qu'à ce que vous daigniez en faire » une sorte de description qui prouve » votre droit de propriété.

» Monsieur, me répondit la belle » inconnue, je cherche un portrait » attaché à un bout de chaîne dont » voici le reste.

» N'y aurait-il pas, lui dis-je, » quelqu'inscription à ce portrait ?

» Il y en a une (dit l'inconnue » en rougissant) ; elle vous aura » appris que je m'appelle Inez, et » que l'original de ce portrait est

» tout à moi. Eh bien! qu'est-ce
» qui vous empêche encore de me le
» rendre?

— » Madame, vous ne m'apprenez
» pas à quel titre cet heureux mortel
» vous appartient.

— » Monsieur, j'ai cru devoir
» satisfaire vos scrupules, et non
» pas contenter votre curiosité; et
» vous n'avez réellement pas le droit
» de me faire de pareilles ques-
» tions.

— » Ma curiosité eût avec plus
» de justice, été appelée de l'in-
» térêt. Quant à mon droit, voici
» ce que je vous prie d'observer;
» ceux qui trouvent un effet perdu,
» ont droit à une récompense
» honnête. Ce que je vous de-

» mande, est de me dire ce qui
» me rendra peut-être le plus mal-
» heureux des hommes. »

» La belle inconnue prit un
air sérieux, et me dit : « Vous
» vous avancez beaucoup pour une
» première entrevue : ce n'est pas
» toujours un sûr moyen d'en avoir
» une seconde. Mais je veux bien
» vous satisfaire sur ce point ; l'ori-
» ginal de ce portrait est...... »

» Dans cet instant, Brusqueros sortit
inopinément d'une allée voisine, et
nous abordant d'un air cavalier : « Je
» vous fais mon compliment, Ma-
» dame, dit-il, vous avez fait con-
» naissance avec le fils du plus riche
» négociant de Cadix. »

» La plus extrême indignation se

peignit dans les traits de l'inconnue. « — Je ne croyais pas être faite » pour qu'on m'adressât la parole » sans me connaître. » Ensuite, se tournant de mon côté, elle me dit : « Monsieur, veuillez bien me » rendre le portrait que vous avez » trouvé. » — Après cela, elle monta dans son carrosse, et disparut à nos yeux. Brusqueros avait aussi disparu, ou plutôt il était déjà au bout de l'allée, n'ayant pas jugé à propos d'attendre les reproches que je pouvais lui faire.

» Le lendemain, comme c'était dimanche, je pensai qu'à force de courir les églises, je pourrais rencontrer la belle Inez. Je fus dans trois églises fort inutilement; mais

je la trouvai dans la quatrième. Elle me reconnut. Lorsque la messe fut finie elle sortit de l'église, passa à côté de moi, et s'approchant à dessein, elle me dit à demi-voix : « Le portrait était celui de mon » frère. » Elle avait déjà passé, que j'étais cloué à ma place, enchanté du peu de mots, que j'avais entendus. En effet, le soin qu'elle prenait de me tranquilliser, semblait prouver un intérêt naissant.

» De retour à mon auberge, je me fis porter à dîner; j'espérais ne point voir mon Busqueros, mais il parut avec la soupe, et me dit : « Seigneur don Lope, j'ai refusé » vingt invitations, mais je vous » l'ai déclaré, je suis entièrement

» dévoué au service de votre sei-
» gneurie. » — J'avais fort envie de faire au seigneur don Roque quelque compliment désobligeant ; mais, je me rappelai que mon père m'avait défendu de tirer l'épée, je devais donc éviter les querelles.

» Le Busqueros se fit donner un couvert, prit place, puis s'adressant à moi d'un air très-satisfait, et content de lui-même, il me dit : « Convenez, seigneur don Lope,
» que je vous ai rendu hier un
» éminent service; sans en rien faire
» paraître, j'ai averti la dame que
» vous étiez le fils d'un riche né-
» gociant. Elle a feint de ressentir
» un violent courroux; mais c'était
» pour vous persuader qu'elle était

» insensible à l'attrait des richesses.
» Ne la croyez point, seigneur don
» Lope, vous êtes jeune, vous avez
» de l'esprit, une belle figure; mais
» quand on vous aimera, l'or y
» entrera pour quelque chose. Pour
» moi, par exemple, cela n'est point
» à craindre; quand on m'aime,
» c'est moi qu'on aime, et je n'ai
» jamais inspiré de passion basée
» sur l'intérêt. » — Busqueros tint
je ne sais combien de propos pareils, et quand il eut diné, il s'en
alla.

» Le soir je me rendis au Buen-Retiro, quoiqu'avec un secret pressentiment que je n'y verrais pas la belle
Inez. En effet, elle n'y vint pas;
mais Busqueros y vint, et ne me

quitta point de la soirée. — Mon importun vint encore dîner le lendemain; en s'en allant, il m'annonça qu'il viendrait me rejoindre au Buen-Retiro. Je lui dis que je n'irais pas à la promenade, mais j'étais bien persuadé qu'il ne me croirait pas sur parole. Le soir étant venu, j'allai me cacher dans une boutique sur le chemin du Buen-Retiro. Je n'y fus pas longtemps, sans voir passer Busqueros. Il alla au Buen-Retiro, et ne m'y trouvant pas, il revint sur ses pas, pour me chercher au Prado.

» Alors, je me mis en route pour le Buen-Retiro; j'y fis quelques tours, et je vis entrer la belle Inez. Je l'abordai avec un air de respect, qui parut ne pas lui déplaire. Je ne

savais si je devais la remercier de ce qu'elle m'avait dit à l'église. Elle-même me tira d'embarras, en me disant d'un air riant : « Vous pré-
» tendez qu'on a droit à une récom-
» pense honnête lorsqu'on trouve
» un effet perdu, et pour avoir
» trouvé ce portrait vous avez voulu
» connaître mes relations avec l'ori-
» ginal. Vous les connaissez main-
» tenant, ainsi ne me demandez plus
» rien, à moins que vous ne trouviez
» encore quelque chose qui m'appar-
» tienne; car alors, vous aurez droit,
» sans doute, à de nouvelles ré-
» compenses. Cependant, il ne con-
» vient pas qu'on nous voye souvent
» ensemble. Adieu, je ne vous dé-
» fends pas de m'aborder lorsque

» vous aurez quelque chose à me » dire. » — Inez me fit ensuite un salut gracieux, auquel je répondis par une profonde révérence. Puis, je portai mes pas dans une allée parallèle, non sans laisser errer mes regards dans celle que je venais de quitter. Inez fit encore quelques tours, et montant en voiture, elle me jeta un dernier regard où je crus lire de la bienveillance.

» Le lendemain matin, toujours occupé du même sentiment, et réfléchissant sur ses progrès, il me parut que le moment n'était peut-être pas éloigné, où la belle Inez, me donnerait le droit de lui écrire. Je n'avais jamais écrit de lettre d'amour. Je crus convenable de m'y exercer,

pour en saisir le style. Je mis donc la main à la plume, et j'écrivis une lettre ainsi conçue :

*Lope Soarez, à Inez ***.*

« Ma main tremblante, d'accord » avec un sentiment timide, se re» fuse à tracer ces caractères ; en » effet que pourraient-ils exprimer ? » Quel mortel pourrait écrire sous » la dictée de l'amour ? La plume » ne peut le suivre.

» Je voudrais rassembler ma » pensée sur ce papier. Elle m'é» chappe, elle s'égare dans les bos» quets du Buen-Retiro ; elle s'arrête » sur le sable où vos pas sont im» primés ; elle ne peut s'en détacher.

» Ce jardin de nos rois, est-il
» réellement aussi beau qu'il me le
» paraît ? Non, sans doute, le charme
» est dans mes yeux; ces lieux se-
» raient-ils abandonnés, si d'autres
» y voyaient les beautés que j'y
» découvre.

» Dans ce jardin, le gazon a plus
» de fraîcheur, le jasmin s'épuise
» exhalant ses parfums, et le bocage
» où vous avez passé, jaloux de
» son ombre amoureuse, s'oppose
» avec plus de force aux rayons
» brûlans du jour. Vous n'avez fait
» qu'y passer, que ferez-vous donc
» dans ce cœur, où vous êtes à
» demeure. »

» Ayant achevé cette épître, je la relus, et je vis qu'elle était remplie

d'extravagances ; aussi n'avais-je point envie de la remettre ni de l'envoyer. Cependant, comme pour me faire une agréable illusion, je la cachetai, et j'écrivis dessus : *A la belle Inez*. Puis je jetai la lettre dans un tiroir. Ensuite il me prit envie de sortir. Je parcourus les rues de Madrid, et passant devant l'auberge du Lion blanc, je pensai qu'il serait agréable d'y dîner, et d'échapper ainsi au maudit Busqueros. J'y dînai en effet, puis je revins à mon auberge.

» J'ouvris le tiroir où j'avais mis la lettre amoureuse, et je ne la trouvai point. J'en demandai des nouvelles à mes gens, ils me répondirent que personne n'était venu, à

l'exception de Busqueros. Je ne doutai point qu'il ne l'eût prise, et je fus fort inquiet de ce qu'il en ferait.

» Le soir, je n'allai pas droit au Buen-Retiro; je me mis en embuscade dans la boutique où j'avais été la veille. Bientôt je vis paraître le carrosse de la belle Inez, et Busqueros courant après et montrant une lettre qu'il tenait à la main. Il en fit tant par ses gestes et ses cris, qu'on arrêta la voiture, et il eut l'avantage de remettre la lettre en mains propres. — Ensuite le carrosse continua sa route du côté du Buen-Retiro, et Busqueros prit un autre chemin.

» Je ne savais trop quelle serait la fin de cette scène, et je m'ache-

minai lentement vers le jardin. J'y trouvai la belle Inez assise, avec sa compagne, sur un banc adossé contre une charmille. Elle me fit signe d'approcher, me dit de m'asseoir, et me parla en ces termes : « Il » est nécessaire, Monsieur, que j'aie » une explication avec vous. D'abord, » je vous prie de me dire pourquoi » vous avez écrit toutes ces folies ; » et puis, pourquoi vous en avez » chargé cet homme, dont la har- » diesse m'a beaucoup déplu, comme » vous l'avez pu voir ?

» Madame, lui répondis-je, il » est bien vrai que je vous ai écrit » cette lettre ; mais mon intention » n'était pas qu'elle vous fût re- » mise. Je l'ai écrite pour le plai-

» sir de l'écrire, et puis je l'ai
» jetée dans un tiroir, dont elle
» a été tirée par ce détestable Bus-
» queros, qui fait mon malheur
» depuis que je suis à Madrid. »

» Inez se prit à rire, et relut ma lettre avec un air de complaisance. Ensuite elle me dit : « Votre
» nom est donc Lope-Soarez. Etes-
» vous parent de ce grand et riche
» Soarez, négociant à Cadix? »
— Je répondis que j'étais son fils unique. — Inez, ensuite, parla de choses indifférentes, et reprit le chemin de son carrosse. Avant d'y monter, elle me dit : « Il ne con-
» vient pas que je garde ces folies;
» je vous les rends : mais ne les
» perdez pas, peut-être vous les rede-

» manderai-je un jour. » — En me rendant la lettre, Inez me serra la main.

» Jusqu'alors aucune femme ne m'avait serré la main. J'en avais vu des exemples dans les romans; mais je n'avais pu, par la lecture, me faire une juste idée du plaisir qui en résultait. Je trouvai cette manière d'exprimer le sentiment, tout à fait ravissante, et je rentrai chez moi le plus heureux des hommes.

» Le lendemain, Busqueros me fit encore l'honneur de dîner chez moi. « Eh bien, me dit-il, la
» la lettre est-elle arrivée à son
» adresse? Je vois, à votre air,
» qu'elle a fait un bon effet. » — Je fus obligé de convenir que je lui avais quelques obligations.

» Sur le soir, j'allai au Buen-Retiro; tout en entrant, je vis Inez qui me devançait de quelques cinquante pas. Elle était sans sa compagne, et suivie de loin par un laquais. Elle se retourna, puis elle continua d'avancer, et laissa tomber son éventail. Je le rapportai; elle le reçut d'un air gracieux, et me dit : « Je vous ai promis une ré-
» compense honnête, toutes les fois
» que vous me rapporteriez un effet
» perdu. Allons nous mettre sur ce
» banc, pour y traiter cette grande
» affaire. »

» Elle me conduisit au même banc où nous avions été la veille, et me dit : « Eh bien! quand vous
» avez rapporté ce portrait, vous

» avez appris que c'était celui de » mon frère ; que voulez-vous savoir » à présent ?

» Ah ! Madame, lui répondis-je, » je veux savoir qui vous êtes, » comment vous vous appelez, et » de qui vous dépendez.

» Ecoutez, me dit Inez, vous » pourriez croire que vos richesses » ont pu m'éblouir ; mais vous » perdrez cette idée, lorsque vous » saurez que je suis fille d'un » homme aussi riche que votre » père, du banquier Moro, enfin.

» Juste ciel ! m'écriai-je ; l'ai-je » bien entendu ! Ah ! Madame ! je » suis le plus malheureux des hom- » mes. Je ne puis songer à vous » sans encourir la malédiction de

» mon père, de mon grand-père,
» et de mon bisaïeul Inigo-Soarez,
» qui, après avoir couru les mers,
» a pris une part dans l'apalte des
» mines du Potosi, et fondé une
» maison de commerce à Cadix. »

» Dans cet instant, la tête de don Busqueros perça la charmille où notre banc était adossé, se plaça entre Inez et moi, et nous apostropha en ces termes : « N'en
» croyez rien, Madame, c'est là
» sa ressource ordinaire, quand il
» veut se débarrasser de quelqu'un.
» Comme il ne se souciait pas de
» lier connaissance avec moi, il a
» allégué que son père lui avait
» défendu de fréquenter les nobles.
» A présent, il a peur de fâcher

» son bisaïeul Inigo-Soarez, qui, » après avoir couru les mers, a » pris une part dans l'apalte des » mines du Potosi. Ne vous dé- » couragez pas, Mademoiselle : ces » petits Crésus ont toujours de la » peine à mordre à l'hameçon ; » mais il faudra bien qu'il y passe. » — Inez se leva avec l'air de la plus vive indignation, et reprit le chemin de sa voiture. »

Le jeune négociant, couché sur son grabat, et n'ayant que l'usage de sa langue, s'indignait encore en songeant à l'insoutenable importunité de Busqueros. « Croiriez-vous, dit-il, que ce fâcheux maudit eut encore l'audace de reparaître le lendemain chez moi, au moment où l'on ap-

portait la soupe? Lorsqu'il eut satisfait son premier appétit, il me dit: « Seigneur don Lope, je conçois » qu'à votre âge vous n'ayez pas » envie de vous marier : c'est une » sottise que l'on fait toujours assez » tôt. Mais d'alléguer, à une fille, » le courroux de votre bisaïeul » Inigo-Soarez, qui, après avoir » couru les mers, a pris une part » dans l'apalte des mines du Potosi, » voilà véritablement une idée fort » bizarre. Vous êtes bien heureux » que j'aie un peu raccommodé la » chose.

» Seigneur don Roque, lui répondis-je, daignez ajouter un » service à tous ceux que vous » m'avez déjà rendus : c'est de ne

» point aller ce soir au Buen-
» Retiro. Je crois bien que la belle
» Inez n'y viendra pas, et que, si elle
» y vient, elle ne daignera pas me
» parler; mais je veux aller sur ce
» même banc où je l'ai vue hier,
» y déplorer mon malheur, et gémir
» à mon aise. »

» Don Roque prit un air fort sérieux, et me dit : « Seigneur
» don Lope, le propos que votre
» seigneurie vient de m'adresser, a
» quelque chose de très-offensant,
» et pourrait faire croire que mon
» dévouement n'aurait pas le bon-
» heur de vous agréer. Je pour-
» rais, à la vérité, sans inconvé-
» nient, vous laisser gémir seul et
» déplorer vos infortunes; mais la

« belle Inez pourrait venir; et, si
» je n'y suis pas, qui se chargera
» de réparer vos imprudences? Non,
» non, seigneur don Lope, je vous
» suis trop dévoué pour vous obéir
» en ceci. »

» Don Roque se retira tout de suite après le dîner. Je laissai passer la grande chaleur, et puis je pris le chemin du Buen-Retiro; mais je ne manquai pas de me cacher dans la boutique accoutumée. Bientôt je vis passer Busqueros; il allait au Buen-Retiro; et, ne m'y trouvant, il revint sur ses pas, et prit, à ce qu'il me parut, le chemin du Prado. Alors je quittai mon embuscade, et j'allai dans les mêmes lieux où j'avais eu déjà tant de

plaisir et de chagrin. Je m'assis sur le banc où j'avais été la veille, et j'y répandis bien des larmes.

» Tout à coup je me sentis donner un coup sur l'épaule; je crus que c'était Brusqueros, je me retournai avec un sentiment de colère, mais je vis Inez qui me souriait avec une grâce divine. Elle prit place à côté de moi, ordonna à sa suivante de s'éloigner un peu, et me tint ce dis-» cours : « Mon cher Soarez, j'étais » hier fort irritée contre vous, parce » que je ne comprenais pas pourquoi » vous me parliez de votre grand-» père et de votre bisaïeul. Mais j'ai » été aux informations; j'ai su que » depuis un siècle votre maison ne » veut point avoir de relations avec

» la nôtre, et cela sur je ne sais
» quels griefs, qui, dit-on, sont en
» eux-mêmes de très-peu de consé-
» quence. Mais s'il y a des difficultés de
» votre côté, il y en a aussi du mien.
» Mon père a depuis long-temps
» disposé de moi : il craint que je ne
» prenne des idées d'établissement
» différentes des siennes; il veut que
» je sorte rarement, et ne me permet
» point de fréquenter le Prado, non
» plus que les spectacles. L'absolue
» nécessité de prendre l'air quelque-
» fois, me vaut la permission de venir
» ici avec ma duègne. Cette prome-
» nade est peu fréquentée, et mon
» père croit que j'y puis paraître
» sans danger. Mon futur époux est
» un seigneur napolitain, appelé le

» duc de Santa-Maura. Je crois qu'il
» ne m'épouse que pour jouir de ma
» fortune et pour réparer la sienne.
» J'ai toujours eu beaucoup d'éloi-
» gnement pour ce parti, et j'en ai
» beaucoup plus encore depuis que
» je vous connais. Mon père est d'un
» caractère très-entier; cependant ma-
» dame d'Avoloz, sa sœur cadette,
» a beaucoup de pouvoir sur son
» esprit : cette chère tante a infini-
» ment d'amitié pour moi, et elle
» est fort contraire au duc napoli-
» tain. Je lui ai parlé de vous; elle
» désire beaucoup vous connaître.
» Venez avec moi jusqu'à mon car-
» rosse; vous trouverez à la porte
» du jardin un des gens de madame
» d'Avoloz, qui vous conduira chez

» elle. » — Le discours de l'adorable Inez remplit mon cœur de joie. Je la suivis jusqu'à sa voiture, puis j'allai chez sa tante. J'eus l'avantage d'agréer à madame d'Avoloz. J'y retournai les jours suivans à la même heure, et toujours j'y trouvai sa nièce. — Mon bonheur dura six jours; le septième, je fus informé de l'arrivée du duc de Santa-Maura. Madame d'Avoloz me dit de ne point me décourager, et une femme de la maison me remit une lettre ainsi conçue :

Inez Moro, à Lope Soarez.

« L'homme haïssable auquel je suis
» destinée est à Madrid : ses gens
» remplissent notre maison. J'ai ob-

» tenu la permission de me retirer
» dans un corps de logis dont une
» fenêtre donne dans la ruelle des
» Augustins. La fenêtre n'est pas très-
» haute, et nous pourrons nous en-
» tretenir quelques instans. J'ai à vous
» confier des projets d'une grande
» importance. Trouvez-vous au Buen-
» Retiro à l'instant où le soleil se
» couchera, et sur le banc où nous
» étions la dernière fois. L'homme
» qui vous a conduit chez ma tante
» viendra vous prendre. »

» Lorsque je reçus cette lettre, il était sept heures du soir, et le soleil se couchant à huit, je n'avais pas de temps à perdre; j'allai donc au Buen-Retiro, où je m'abandonnai à de douces rêveries, mêlées pour-

tant de quelques remords causés par ma désobéissance aux ordres de mon père. Mais l'amour nous remplit d'espérances flatteuses. Je me livrais à leur charme lorsque je vis entrer Busqueros. — Mon premier mouvement fut de grimper sur un chêne noueux que je voyais près de moi; mais je n'étais pas assez adroit pour réussir. Je redescendis à terre et m'allai mettre sur un banc où j'attendis l'ennemi de pied ferme.

» Busqueros m'abordant avec son aisance accoutumée, me dit : « Eh » bien, seigneur don Lope, je crois » que la belle Moro finira par atten» drir votre bisaïeul Inigo Soarez, » qui, après avoir couru les mers, » a pris une part dans l'apalte du

» Potosi.... Vous ne me répondez pas, » seigneur don Lope..... Vous ne » voulez pas me répondre? A la » bonne heure, puisque vous ne vou- » lez pas parler, je vais prendre » place sur ce banc, et je vous ra- » conterai mon histoire. Vous y trou- » verez des traits qui pourront servir » à votre instruction. » — J'étais résolu à tout souffrir jusqu'au coucher du soleil. Je laissai donc toute liberté au Busqueros, qui commença en ces termes :

HISTOIRE DE DON ROQUE BUSQUEROS.

« Je suis le fils unique de don » Blas Busqueros, lequel était fils » cadet du frère cadet d'un autre

» Busqueros, qui, lui-même, était
» cadet d'une branche cadette. Mon
» père eut l'honneur de servir le roi
» pendant trente-cinq ans, en qua-
» lité d'alfier, c'est-à-dire, d'en-
» seigne, dans un régiment d'infan-
» terie. Voyant que sa persévérance
» ne pouvait le faire monter au grade
» de sous-lieutenant, il quitta le ser-
» vice et s'établit dans la bourgade
» d'Alazzuelos, où il épousa une de-
» moiselle noble à qui un oncle cha-
» noine avait fait une rente de six
» cents piastres. Je fus le seul fruit
» de cette union, qui ne dura guère,
» mon père étant mort que je n'avais
» pas encore huit ans.

» Je restai donc abandonné aux
» soins de ma mère, qui n'en pre-

» nait pas beaucoup. Elle me laissait » courir les rues du matin au soir, » sans s'embarrasser de ce que je » faisais. Les autres enfans de mon » âge n'avaient pas la liberté de sortir » quand ils le voulaient, c'était donc » moi qui les allais voir. Les parens » s'étaient accoutumés à mes visites, » et n'y faisaient plus d'attention. Je » trouvai par-là le moyen de m'in- » troduire à toute heure dans toutes » les maisons de la bourgade.

» Un esprit naturellement porté à » l'observation, me faisait remarquer » ce qui se passait dans l'intérieur » de tous les ménages, et je le rap- » portais fidèlement à ma mère, qui » prenait un grand plaisir à mes ré- » cits. Il faut même que je l'avoue,

» c'est à ses sages directions que je
» dois cet heureux talent de me mêler
» des affaires des autres pour leur
» avantage plutôt que pour le mien.

» J'imaginai un instant que je ferais
» quelque plaisir à ma mère d'ins-
» truire tout le voisinage de ce qui
» se passait chez nous ; elle ne re-
» cevait pas une visite, et n'avait
» point d'entretien, quelque particu-
» culier qu'il fût, que toute la bour-
» gade n'en fût aussitôt informée.
» Mais cette publicité n'eut pas le don
» de lui plaire. Un châtiment assez
» rude m'avertit qu'il fallait importer
» les nouvelles du dehors sans ébruiter
» celles du dedans.

» Bientôt je m'aperçus que dans
» toutes les maisons l'on se cachait de

» moi : j'en fus piqué. Les obstacles » qu'on opposait à ma curiosité ne » firent que l'irriter davantage. J'in- » ventai mille moyens pour faire pé- » nétrer mes regards jusque dans » l'intérieur des chambres; et la bâ- » tisse légère usitée dans la bour- » gade, favorisait mes manœuvres. » Les plafonds n'y sont que des » planches assemblées. Je m'intro- » duisais la nuit dans les greniers, » je perçais les planches avec une » vrille, et j'étais bientôt au fait de » tous les secrets d'un ménage. Je » les communiquais à ma mère, qui » les révélait à tous les habitans » d'Alazzuelos, ou plutôt à chacun » en particulier. On se doutait bien » que ma mère me devait ces infor-

» mations, et l'on me haïssait tous
» les jours davantage. Les maisons
» m'étaient fermées, mais les lu-
» carnes m'étaient ouvertes. Tapis
» dans les greniers, j'étais au milieu
» de mes concitoyens sans qu'ils le
» sussent, et ils m'hébergeaient sans le
» vouloir; j'habitais leurs maisons
» malgré eux, à peu près comme
» les rats; j'avais aussi de commun
» avec ces animaux, l'habitude de
» m'introduire dans les gardes-man-
» ger, quand je le pouvais, et d'en
» entamer les provisions.

» Lorsque j'eus atteint dix-huit
» ans, ma mère me dit qu'il était
» temps que je choisisse un état;
» mais mon choix était fait depuis
» long-temps, c'était de n'en n'avoir

» aucun, de ne rien faire du tout,
» et de m'attacher, si je le pouvais,
» à la maison de quelque grand
» seigneur, où je pusse me livrer à
» la fainéantise et au plaisir d'exercer
» quelques malices. Mais il fallait,
» pour la forme, passer une couple
» d'années à l'université; je partis
» donc pour Salamanque, et me fis
» inscrire parmi les étudians en
» droit.

» Quelle différence, entre une
» grande ville, et la bourgade où
» j'avais vu le jour! Mais aussi que
» de nouveaux obstacles! Les maisons
» avaient plusieurs étages: elles étaient
» exactement fermées pendant la nuit,
» et, comme pour me piquer davan-
» tage, les habitans des seconds et

» troisièmes étages, laissaient la nuit » leurs fenêtres ouvertes pour res- » pirer le frais. — Je vis au pre- » mier coup-d'œil, que seul je ne » pouvais rien faire, et qu'il fallait » m'associer des amis dignes de se- » conder mes entreprises.

» Je me mis donc à suivre mon » cours de droit, et cependant j'étu- » diai le caractère de mes cama- » rades, afin de ne pas placer lé- » gèrement ma confiance. Enfin, j'en » trouvai quatre qui me parurent » avoir les qualités requises, et je » commençai à rôder les nuits avec » eux, faisant seulement un peu de » tapage dans les rues. Lorsque je » les crus assez préparés, je leur » dis : *Mes amis, n'admirez-vous*

» *pas l'audace des bourgeois de*
» *Salamanque, qui laissent leurs*
» *fenêtres ouvertes pendant des nuits*
» *entières. Eh quoi! parce qu'ils*
» *sont élevés de vingt pieds au-*
» *dessus de nos têtes, se croyent-*
» *ils le droit de braver les étudians.*
» *Leur sommeil nous est injurieux;*
» *leur tranquillité m'inquiette : j'ai*
» *résolu d'abord de savoir ce qui*
» *se passait chez eux, et ensuite de*
» *leur montrer ce que nous savons*
» *faire.* — Ce discours fut applaudi;
» mais on ne savait pas encore
» où j'en voulais venir. Je m'expli-
» quai plus clairement. *Mes chers*
» *amis*, leur dis-je, *d'abord il faut*
» *avoir une échelle très-légère, lon-*
» *gue de quinze pieds seulement.*

» *Trois de vous, enveloppés de*
» *leurs manteaux, la porteront fa-*
» *cilement, et auront seulement l'air*
» *de marcher à la file, surtout*
» *s'ils ont soin de se tenir dans le*
» *côté de la rue le moins éclairé;*
» *il est entendu qu'ils poseront*
» *l'échelle du côté du mur. Lors-*
» *que nous voudrons en faire*
» *usage, nous l'appuierons contre*
» *une fenêtre, et tandis que l'un*
» *de nous s'élèvera à la hauteur*
» *de l'appartement qu'il voudra ob-*
» *server, les autres se tiendront à*
» *une certaine distance, pour veiller*
» *à la sûreté commune. Lorsque*
» *nous aurons des nouvelles de ce*
» *qui se passe au-dessus des rez-*
» *de-chaussée, nous verrons ce qu'il*

» *y aura à faire.* — Le projet fut » agréé, et je fis construire une » échelle légère et pourtant solide. » Dès qu'elle fut achevée, on songea » à l'employer. Je choisis une mai- » son d'assez bonne apparence, dont » la fenêtre n'était pas trop haute. » J'appliquai mon échelle, et je » m'élevai de manière, à ce que ma » tête seule pouvait être vue dans » l'intérieur de la chambre.

» La lune y donnait en plein : » néanmoins, dans le premier ins- » tant, je n'y pus rien distinguer ; » mais ensuite, je vis un homme » dans son lit, qui me fixait avec » des yeux hagards. La frayeur » semblait lui avoir ôté l'usage de » la parole. Cependant, il le re-

» trouva, et me dit : *Tête effroyable*
» *et sanglante, cesse de me pour-*
» *suivre et de me reprocher un*
» *crime involontaire.....* »

» Comme don Roque en était à cet endroit de sa narration, il me parut que le soleil baissait beaucoup; je n'avais pas pris ma montre, je m'adressai donc au narrateur, et lui demandai l'heure qu'il pouvait être. — Cette question assez simple parut l'offenser. « Seigneur don Lope
» Soarez, me dit-il avec un peu d'hu-
» meur, lorsqu'un galant homme a
» l'honneur de vous raconter son
» histoire, l'interrompre à l'endroit
» le plus intéressant, pour lui de-
» mander l'heure qu'il est, c'est
» presque lui faire entendre, qu'il

» est, ce qu'en espagnol on appelle » *pesado*, c'est-à-dire ennuyeux. Je » ne pense pas qu'on puisse me » faire une inculpation pareille, et » dans cette conviction, je reprends » la suite de mon histoire.

» Voyant qu'on me prenait pour » une tête effroyable et sanglante, je » donnai à mes traits une expression » propre à inspirer l'épouvante, ou » pour m'exprimer en termes plus » vulgaires, je fis une affreuse gri- » mace. Mon homme n'y put tenir; » il sauta de son lit, et s'élança » hors de la chambre. Mais il n'était » pas seul dans ce lit. Une jeune » femme s'éveilla, sortit de sa cou- » verture deux bras très-ronds, et » les étendit par-dessus sa tête,

» comme l'on fait lorsqu'on sort
» d'un profond sommeil. La jeune
» dame m'aperçut, et ne parut pas
» surprise de cette apparition. Elle
» se leva, et ferma aux verroux la
» porte par laquelle son mari était
» sorti; puis elle me fit signe d'entrer.
» Mon échelle était un peu courte :
» je m'aidai de quelque ornement
» d'architecture ; j'y posai un pied
» et je m'élançai dans l'appartement.
» La dame m'ayant considéré de
» près, parut s'apercevoir de quel-
» que erreur, et je compris que je
» n'étais pas l'homme qu'elle atten-
» dait. Cependant elle me fit asseoir,
» et alla passer un jupon.

» Ensuite la dame revint me trou-
» ver, prit une chaise à quelques

» pas de moi, et me dit : « *Monsieur,*
» *j'attendais un parent qui vient*
» *quelquefois m'entretenir d'affaires*
» *de famille; et vous jugez bien*
» *que s'il entre par la fenêtre, il a*
» *pour cela des motifs suffisans. Quant*
» *à vous, Monsieur, je n'ai pas*
» *l'honneur de vous connaître, et je*
» *ne sais pourquoi vous venez chez*
» *moi à une heure qui n'est point*
» *celle des visites.*

» Je lui répondis : *Madame,*
» *mon intention n'était point de ve-*
» *nir chez vous, mais seulement*
» *d'élever ma tête jusqu'à la hau-*
» *teur de votre chambre, pour savoir*
» *ce qui s'y passe.* — Alors je pris
» occasion d'instruire la jeune dame,
» de mes goûts, des occupations de

» ma jeunesse, et de la liaison que
» j'avais formée avec quatre jeunes
» gens qui devaient seconder mes
» entreprises.

» La dame parut faire beaucoup
» d'attention à mes paroles, puis elle
» me dit : *Monsieur, ce que vous*
» *venez de m'apprendre vous rend*
» *toute mon estime. Vous avez bien*
» *raison; rien au monde n'est plus*
» *agréable, que de savoir ce qui se*
» *passe chez les autres, et j'ai*
» *pensé là-dessus comme vous. Il*
» *m'est impossible de vous garder*
» *ici plus long-temps, mais nous*
» *nous reverrons.*

» — *Madame, avant que vous*
» *fussiez éveillée, votre époux avait*
» *fait à mon visage l'honneur de*

» *le prendre pour une tête ef-*
» *froyable et sanglante qui venait*
» *lui reprocher un crime involon-*
» *taire; veuillez bien m'informer de*
» *toutes ces circonstances.*

— » *J'approuve votre curiosité;*
» *rendez-vous demain au jardin*
» *public; pour ce soir, adieu.* —
» La dame me reconduisit jusqu'à
» sa fenêtre avec beaucoup de po-
» litesse. Je descendis l'échelle, j'allai
» joindre mes compagnons, et leur
» racontai ce qui s'était passé. Le
» lendemain j'étais au jardin public
» à cinq heures précises. »

» Comme Busqueros en était à cet endroit de sa narration, je jetai les yeux sur le soleil, et je vis que l'extrémité de son disque touchait

presque à l'horizon. Je m'adressai donc au narrateur du ton le plus humble, et lui dis : « Seigneur, je » puis vous assurer qu'une affaire » très-importante exige que je vous » quitte : il vous sera très-facile de » reprendre la suite de votre his- » toire la première fois que vous » me ferez l'honneur de dîner chez » moi.

» Busqueros prit l'air le plus sé- rieux, et me dit : « Seigneur don » Lope Soarez, il me devient évi- » dent que votre intention est de » m'offenser. Si cela est, vous ferez » mieux de me dire que vous me » regardez comme un impudent ba- » vard et un ennuyeux. Mais non, » seigneur don Lope, je ne puis

» me persuader que ce soit là votre
» façon de penser à mon égard, et
» je reprends la suite de mon récit....

» Je trouvai au jardin public la
» dame en question avec une de
» ses amies, personne grande et
» bien faite, à peu près du même
» âge qu'elle. Nous prîmes place sur
» un banc, et la dame voulant que
» je fisse avec elle une connaissance
» plus particulière, commença en
» ces termes, l'histoire de sa vie :

HISTOIRE DE FRASQUETA SALERO.

» Je suis la fille cadette d'un brave
» officier, qui, par ses services, avait
» mérité qu'à sa mort, toute sa paie
» fût conservée à sa veuve à titre
» de pension. Ma mère, qui était

» née à Salamanque, s'y retira avec
» ma sœur aînée, appelée Ursule,
» et moi, qu'on appelait Frasqueta.
» Ma mère possédait une maison
» dans un...... »

» Comme Busqueros en était là de sa narration, je m'aperçus que le disque du soleil touchait réellement à l'horizon; et cette histoire de Frasqueta, qui commençait à sa naissance, m'avait déjà donné une impatience extrême. J'interrompis donc le narrateur, et je le conjurai de renvoyer son histoire au lendemain. — Busqueros me répondit avec son insolence accoutumée. Alors je me sentis surmonter par la colère, et je lui dis : « Détestable Busqueros,
» arrache-moi donc des jours que

» tu remplis d'amertume, ou bien
» défends les tiens. » — En même temps je tirai mon épée, et je l'obligeai d'en faire autant.

» Comme mon père n'avait jamais permis que je touchasse un fleuret, je fus assez embarrassé de mon épée. J'en fis d'abord une espèce de moulinet, qui parut étonner mon adversaire ; mais ensuite, il fit je ne sais quelle feinte, et me perça le bras. Sa pointe me fit même une blessure à l'épaule ; je fus en un instant baigné dans mon sang. Mais ce qu'il y avait de plus désespérant, c'est que je manquais à mon rendez-vous ; et qu'il me devenait impossible de savoir les choses dont Inez voulait que je fusse informé.

» Busqueros m'ayant percé le bras, me dit qu'il était charmé de trouver une nouvelle occasion de me prouver son dévouement. Il déchira ma chemise, banda mon bras, me couvrit d'un manteau, et me conduisit chez un chirurgien. Celui-ci mit le premier appareil sur mes blessures, puis je fis venir ma voiture, et j'allai chez moi. Busqueros fit porter un lit dans mon antichambre ; j'aurais voulu m'y opposer, mais j'étais totalement découragé. — Le lendemain, j'eus la fièvre, comme il arrive aux blessés : Busqueros fut toujours officieux; il ne me quitta point non plus que les jours suivans. Le quatrième jour, je quittai mon lit, et portai le bras en écharpe.

» Le cinquième jour, je vis arriver l'homme qui m'avait conduit chez Madame d'Avoloz. Il m'apporta une lettre, dont Busqueros s'empara aussitôt. Il y lut ce qui suit :

Inez Moro, à Lope Soarez.

» J'ai su que vous vous étiez
» battu, et que vous étiez blessé au
» bras : l'homme qui devait vous
» conduire sous ma fenêtre vous a
» vu de loin. — Depuis, il s'est
» tous les jours informé de vous,
» et j'apprends que vous êtes rétabli.
» Il s'agit maintenant de tenter les
» derniers efforts. — Je veux que
» mon père vous trouve chez moi.
» — L'entreprise est hasardeuse ;
» mais ma tante d'Avoloz nous pro-

» tège, et me conduit. — Demain,
» il ne serait plus temps. — Con-
» fiez-vous à l'homme qui vous re-
» mettra cette lettre. »

« Seigneur don Lope, dit alors
» l'odieux Busqueros, ici, vous ne
» pouvez plus vous passer de moi,
» ou du moins vous conviendrez
» que, s'il s'agit d'une entreprise,
» l'affaire est de mon ressort. Je vous
» ai toujours trouvé bien heureux de
» m'avoir pour ami; mais, c'est en
» des occasions pareilles qu'on doit
» vous en féliciter. Ah! par saint
» Roch, mon patron, si vous m'eussiez
» laissé raconter l'histoire de Fras-
» queta Salero, vous eussiez vu ce
» que j'ai fait pour elle et son
» amant; mais vous m'avez inter-

» rompu d'une rude manière. Au » surplus, je ne m'en plains point, » puisque le coup d'épée que je » vous ai donné, m'a fourni de nou- » velles occasions de vous prouver » mon dévouement.

» A présent, seigneur don Lope, » je ne vous demande plus qu'une » seule grâce, comme une récom- » pense de ce que j'ai fait pour » vous jusqu'à présent. Ce que je » vous demande, seigneur don Lope, » c'est de ne vous mêler de rien ; » pas la plus petite question ; pas » le plus petit mot. Laissez-vous » faire, seigneur don Lope, laissez- » vous faire. »

» Après avoir ainsi parlé, Busqueros passa dans une autre cham-

bre avec l'homme de confiance de mademoiselle Moro. Ils furent long-temps à conférer; après quoi Busqueros revint seul, tenant à la main une espèce de plan qui figurait la ruelle des Augustins. « Voici, me » dit-il, le bout de la rue qui va » aux Dominicains. Là, se tiendra » l'homme qui sort d'ici, avec deux » autres dont il répond; moi, je » me tiendrai au bout opposé, avec » l'élite de mes amis, qui sont aussi » les vôtres, seigneur don Lope. » — Non, non, je me trompe, il » y en aura ici une couple; mais » l'élite se tiendra vers cette porte » de derrière, pour tenir en échec » le Santa-Maura et ses Napoli-» tains. »

» Je crus que toutes ces explications me donnaient aussi le droit de dire quelques mots, et de m'informer de ce que je ferais, moi, pendant ce temps là; mais Busqueros m'interrompit d'un air impérieux, et me dit : « Pas une question, seigneur don Lope; pas le » plus petit mot : c'est notre condition; si vous l'avez oubliée, je » me la rappelle, moi. »

» Tout le reste du jour, Busqueros ne fit qu'aller et venir. Le soir ce fut la même chose. Tantôt la maison voisine était trop éclairée, ou bien il y avait dans la rue des hommes suspects, ou les signaux convenus n'avaient point encore été aperçus. Quelquefois Busqueros ve-

naît lui-même; d'autrefois il m'envoyait ses rapports par quelques-uns de ses affidés. Enfin il vint me prendre, et je me mis en devoir de le suivre. Vous jugez bien que le cœur me battait : il était troublé par l'idée de désobéir à mon père; mais l'amour l'emportait sur tous les autres sentimens.

» Busqueros, en entrant dans la ruelle des Augustins, me montra le poste de ses amis d'élite, et il leur donna le mot du guet. « S'il » passait quelqu'un, me dit-il, mes » amis auraient l'air de prendre » querelle entr'eux, et le passant » prendrait bien vite une autre rue. » — A présent, continua-t-il, nous » y voici, et voilà l'échelle qu'il

» vous faudra monter : vous voyez » qu'elle est bien appuyée contre » des pierres à bâtir. Je vais jouer » de la guitare sous cette voûte ; » lorsque j'apercevrai le signal, je » ferai frron avec le dos de la » main ; alors vous monterez, et » quand vous serez à la hauteur » du volet, vous frapperez trois » coups. » — Mais qui croira qu'après tous ces plans et tous ces arrangemens, Busqueros se fût trompé de fenêtres, et même de maison. C'est là cependant ce qui était arrivé, et vous en verrez les suites.

» J'avais le bras droit en écharpe ; cependant, au signal de la guitare, je montai très-bien l'échelle, en m'aidant d'un seul bras. Lorsque

je fus au haut, voulant frapper contre le volet, il fallut bien ne plus m'appuyer que sur les pieds. — Ce fut ainsi que je frappai. — Un homme ouvrit avec violence, poussant le volet contre moi. Je perdis l'équilibre, et tombai, du haut de l'échelle, sur les pierres à bâtir. Je me cassai, en deux endroits, le bras que j'avais déjà blessé; une jambe, engagée dans les échelons, fut aussi cassée; l'autre, démise, et je m'écorchai depuis la nuque jusqu'aux hanches. — L'homme qui avait ouvert le volet, et qui, sans doute, voulait me faire périr, me cria : « Es-tu mort? » — Je craignis qu'il ne vînt m'achever, et je répondis : « Oui, je suis mort! »

» Ensuite le même homme me cria : « Y a-t-il un purgatoire ? » — Comme je souffrais des maux affreux, je répondis : « Sans doute, » il y a un purgatoire, et j'y suis » déjà. » — Ensuite, je crois que je m'évanouis. »

Ici j'interrompis Soarez, et je lui demandai s'il y avait de l'orage ce soir là ? « Sans doute, me répondit- » il, des tonnerres et des éclairs; » c'est là, peut-être, ce qui a fait » que Busqueros s'est trompé de » maison. »

« Ah ! m'écriai-je, pauvre sei- » gneur don Lope ! il n'en faut pas » douter, la maison où vous êtes » monté, était celle du chevalier » de Tolède. Nous y attendions

» l'ame du chevalier d'Aguilar, qui
» venait d'être tué en duel. Quand
» vous avez frappé contre le volet,
» nous vous avons pris pour un
» habitant de l'autre monde; et
» voilà pourquoi nous vous avons
» demandé des nouvelles du pur-
» gatoire. » Lope Soarez n'entendit point les paroles que je lui adressais. Fatigué du long récit qu'il m'avait fait, il s'était endormi d'un profond sommeil. Le jour commençait à poindre, j'éveillai le domestique du malade, et je courus chercher des mules de louage. J'en arrêtai deux, et me rendis, en hâte, au couvent des Camaldules. Je trouvai le chevalier de Tolède prosterné devant une image. Je me

prosternai à côté du chevalier; je m'approchai de son oreille, et je lui fis, en peu de mots, l'histoire de Soarez. Mon récit parut d'abord ne produire aucun effet; mais bientôt je revis, sur le visage du chevalier, l'expression de gaieté qui lui était ordinaire. Il s'approcha de mon oreille, et me dit : « Mon » cher Avarito, crois-tu que la » femme de l'Oydor Uscariz me » soit restée fidèle ?

» Bravo, m'écriai-je, mais ne » scandalisons pas ces bons Her- » mites; faites votre prière comme » de coutume; moi, je vais annon- » cer que nous avons fini le temps » de notre retraite. » — Le supérieur ayant su que le dessein du

chevalier était de rentrer dans le monde, n'en loua pas moins sa piété, et nous donna sa bénédiction.

Dès que nous fûmes hors du couvent, le chevalier reprit toute sa gaieté. Je lui parlai de Busqueros; il me dit qu'il le connaissait; que c'était un gentilhomme attaché au duc d'Arcos, et qu'il passait, dans tout Madrid, pour un homme insupportable.

Le chevalier de Tolède, entièrement rassuré sur le compte de son revenant, ne songeait plus qu'à revoir madame Uscariz. Nous reprîmes donc, en hâte, le chemin de Madrid. Le petit mendiant dont j'avais pris la place auprès de Soa-

rez, revint avec nous, et je l'envoyai aussitôt auprès du jeune malade. Je reconduisis le chevalier jusque chez lui, et je le remis entre les mains de ses gens, qui furent charmés de le revoir : ensuite, je me rendis au portail de Saint-Roch, où je rassemblai ma petite troupe ; une députation se transporta auprès de la marchande, notre pourvoyeuse ordinaire ; elle en rapporta des saucisses et des châtaignes, que nous mangeâmes gaîment, en nous félicitant d'être rendus les uns aux autres. Nous avions achevé ce léger repas, lorsqu'un homme s'arrêta devant nous, avec l'air de nous considérer attentivement, et de vouloir faire un choix. Cette figure ne m'é-

tait pas inconnue; je l'avais vue passer et repasser, presque tous les jours, d'un air empressé. J'imaginai que ce pouvait être Busqueros. J'allai à lui, et lui demandai s'il n'était pas cet ami sage et prudent, dont les avis avaient été si utiles à Lope Soarez.

« C'est moi-même, répondit l'original, et j'eusse fait réussir son mariage, sans la nuit et les éclairs qui m'ont fait prendre la maison du chevalier de Tolède pour celle du banquier Moro. Mais patience, le duc de Santa-Maura n'est pas encore l'époux de la belle Inez, et ne le sera jamais, ou je ne m'appelle pas don Roque. A ça, mon petit, je

» m'étais arrêté devant ce portique
» pour choisir, parmi vous autres,
» un garçon intelligent, qui fît mes
» commissions; et, puisque tu es
» au fait de cette affaire, c'est toi
» que je prends à mon service.
» Rends grâces au ciel de ce qu'il
» t'ouvre ainsi le chemin de la for-
» tune. Dans les commencemens,
» celle que tu vas faire ne te pa-
» raîtra pas brillante; car je ne te
» donnerai pas de gages, ni ne
» t'habillerai; et pour ce qui est
» de ta nourriture, si je m'en oc-
» cupais le moins du monde, je
» croirais faire une injure à la
» Providence, qui donne la pâture
» aux petits du corbeau, aussi bien
» qu'aux aiglons superbes.

» En ce cas-là, seigneur Busqueros, lui répondis-je, je ne
» vois pas clairement l'avantage que
» j'aurai d'être à votre service, et
» de faire vos commissions.

» Les avantages, reprit l'original,
» consistent précisément dans le
» nombre prodigieux de commis-
» sions dont je te chargerai tous
» les jours, et qui t'introduiront
» dans l'antichambre de gens con-
» sidérables, qui pourront un jour
» être tes protecteurs. Au reste, je
» ne te défends pas de mendier
» dans l'intervalle d'une commission
» à l'autre. Ainsi, rends grâce au
» ciel de ta bonne fortune, et suis-
» moi jusqu'à la boutique du bar-
» bier, où je me reposerai un ins-

» tant en causant avec toi. » — Lorsque nous fûmes chez le barbier, Busqueros commença, en ces termes, la longue suite des ordres qu'il avait à me donner : — « Mon » ami, j'ai vu qu'en quittant les » cartes, tu mettais dans ta poche » quelques demi-réaux. Prends deux » de ces pièces, et vas acheter une » bouteille d'une pinte. Tu la por- » teras chez don Phelippe Tintero, » dans la rue de Tolède. Tu lui » diras que don Busqueros lui de- » mande de l'encre pour un poète » de ses amis. — Lorsqu'il aura rem- » pli ta bouteille, tu iras à la » place de la Cevada, chez l'épi- » cier du coin. Tu monteras au » grenier, où tu trouveras don Ra-

» nuce Agudèz, que tu pourras
» reconnaître, parce qu'il aura un
» bas noir et un blanc, une pan-
» touffle rouge et une verte, peut-
» être même sa culotte sur sa tête,
» en place de bonnet. Tu lui don-
» neras la bouteille d'encre, et tu
» lui recommanderas, de ma part,
» la satire contre les grands qui se
» mésallient : elle doit être en es-
» pagnol et en italien. De là tu
» retourneras à la rue de Tolède;
» tu entreras dans la maison à côté
» de celle de Tintero, qui n'en
» est séparée que par la ruelle.
» Tu verras si les locataires y sont
» encore, et s'ils ne font point
» mine de déménager; car j'ai loué
» cette maison, et j'y place une

» parente qui, peut-être, tirera » don Tintero de son éternel en- » crier. Ensuite, tu passeras chez » le banquier Moro. Tu monteras » au *quarto principal*, c'est-à-dire, » au grand appartement. Là, tu » demanderas le valet de chambre » du duc de Santa-Maura; tu lui » remettras ce papier, qui contient » un nœud de ruban. Ensuite, tu » iras à la Croix de Malte; tu » verras si l'on y prépare des » chambres pour Gaspar Soarez, » négociant de Cadix. De là, tu te » rendras au plus vite chez.....

» Miséricorde! m'écriai-je; Sei- » gneur Busqueros, songez donc » que vous m'avez donné des com- » missions pour toute une semaine;

» ne mettez pas, tout de suite,
» mon zèle et mes jambes à de si
» rudes épreuves.

» A la bonne heure, dit Bus-
» queros; j'avais bien encore quel-
» ques ordres à te donner, ce sera
» pour demain. A propos, si l'on
» te demande chez le duc de Santa-
» Maura, qui tu es, tu répondras
» que tu fais les commissions à l'hô-
» tel d'Avila.

» Mais, seigneur Busqueros, lui
» dis-je, n'y aurait-il pas quelque
» inconvénient à se prévaloir de
» noms illustres, sans y être auto-
» risé?

» Sans doute, répondit mon nou-
» veau patron; sans doute tu ris-
» ques d'être étrillé; mais il n'y a

» pas de bénéfices sans charges, et
» les avantages que je t'offre, peu-
» vent compenser quelques incon-
» véniens. — Allons, allons, mon
» ami, ne perds pas le temps à
» raisonner, et marche. »

Peut-être aurais-je refusé l'honneur de servir don Busqueros, si ma curiosité n'avait été fortement excitée par ce qu'il avait dit au sujet de mon père et de sa parente, qui devait le tirer de son encrier. Je désirais aussi savoir comment il s'y prendrait pour empêcher Santa-Maura d'épouser la belle Inez. J'allai donc acheter une bouteille, et je dirigeai mes pas vers la rue de Tolède. Lorsque je fus devant la maison de mon père, il me prit

un tremblement dans tous les membres, et je ne pus prendre sur moi d'avancer. Mon père parut sur le balcon, et me voyant une bouteille à la main, il me fit figne d'entrer. J'entrai donc; mais à mesure que je montais l'escalier, le cœur me battait toujours plus fort. Enfin j'ouvris la porte, et je me trouvai vis-à-vis de mon père. Je fus au moment de me jeter à ses genoux. Mon bon ange m'en empêcha sans doute; car déjà mon air ému excitait sa défiance, et semblait alarmer sa tranquillité. Il prit la bouteille, la remplit d'encre, sans demander même pour qui c'était, et m'ouvrit la porte d'un air qui m'avertissait de ne pas m'arrêter plus

long-temps. Je jetai encore un coup-d'œil sur l'armoire d'où je m'étais précipité dans l'encre. Je vis le pilon dont ma tante s'était servi pour briser le vase, et sauver mes jours. Mon émotion était au comble; je pris la main de mon père, et la baisai. Il en fut fort effrayé; me poussa hors de la porte, et la ferma sur moi.

Busqueros m'avait ordonné de porter la bouteille chez le poète Agudèz, et puis de revenir, à la rue de Tolède, voir ce que faisaient les voisins de mon père. Je crus qu'il m'était permis d'intervertir l'ordre de ses commissions. J'allai d'abord chez les voisins; je vis qu'ils déménageaient, et je me promis bien

de surveiller la conduite des futurs locataires. — Ensuite, j'allai à la place de la Cévada, où je trouvai bientôt la maison de l'épicier; mais il ne me fut pas aussi facile d'arriver jusqu'au poète. Je m'égarai au milieu des tuiles, des ardoises et des gouttières. Enfin, je me trouvai vis-à-vis d'une lucarne, où je vis une figure plus grotesque encore que Busqueros ne me l'avait dépeinte. Agudèz paraissait rempli de quelqu'inspiration divine; et dès qu'il m'eut aperçu, il m'adressa ces vers :

Mortel qui viens fouler dans ta route éthérée
Le carmin de la tuile et l'ardoise azurée,
Sur ces faîtes aigus, près d'un ciel de saphirs,
Arrives-tu porté sur l'aile des zéphirs ?
Parle, que me veux-tu?

Je lui répondis :

Je suis un pauvre cancre
Qui vous cherche, Agudèz, et vous porte de l'encre.

Le poète reprit :

Donne cette liqueur
Qui d'un acier dissout emprunte sa couleur,
Et la galle mêlée à l'onde d'Hippocrène,
Epanchera ma verve en longs ruisseaux d'ébène.

« Monsieur Agudèz, lui dis-je
» alors, voilà une description de
» l'encre qui ferait grand plaisir au
» seigneur Tintero, fabricateur de
» celle que je vous apporte. Mais dites-
» moi, s'il ne vous serait pas possible
» de parler en prose, qui est un lan-
» gage auquel je me suis accoutumé.
» Et moi, mon ami, dit le poète,
» je ne m'y accoutumerai jamais.

» J'évite même le commerce des
» humains, à cause de leur langage
» plat et rampant. Si je veux faire
» de bon vers, il faut que long-temps
» à l'avance, je n'entretienne mon
» âme que de pensers poétiques, et
» que je ne m'adresse à moi-même
» que des paroles harmonieuses. Si
» elles ne le sont pas assez par elles-
» mêmes, elles le deviennent par
» la manière dont je les réunis,
» pour en faire comme la musique
» de l'esprit. C'est par cet artifice
» que je suis parvenu à créer un
» genre de poésie tout nouveau.
» Jusqu'à présent, le langage de la
» poésie était borné à un certain
» nombre d'expressions qu'on appe-
» lait poétiques. Mais moi, j'y fais

» entrer tous les mots de la langue.
» Dans les vers que je viens de
» faire, j'ai employé tuile, ardoise,
» noix de galle.

— » Je conçois, que vous em-
» ployiez tous les mots que vous
» voulez sans qu'on puisse vous en
» empêcher, mais je voudrais savoir
» si vos vers en sont meilleurs.

— » Mes vers sont aussi bons
» que des vers puissent l'être, et ils
» sont d'un usage plus général. J'ai
» fait de la poésie comme un ins-
» trument universel, surtout de la
» poésie descriptive, que j'ai pour
» ainsi dire créée, et qui me sert à
» décrire des choses, qui, d'ailleurs,
» n'en valent guère la peine.

— » Décrivez, Monsieur Agudèz,

» décrivez tout à votre aise; mais » dites-moi si vous avez achevé » certaine satire, promise à don Bus- » queros.

— » Je ne fais point de satire » par le beau temps. Quand tu » auras vu quelques journées d'orages, » de pluie, de temps couvert et mé- » lancolique, alors, viens chercher » la satire.

Le deuil de la nature accablant mes esprits,
S'empare de mon âme et passe en mes écrits;
Moi-même je me hais et vois en mon semblable
De travers odieux l'ensemble méprisable.
Lors chargeant mon pinceau d'une sombre couleur,
Je peins les traits du vice en toute sa laideur.
Mais si le blond Phébus, du haut de sa carrière,
Verse sur notre éther des torrens de lumière,
Du rythme ma pensée a reconnu le Dieu;
Elle quitte la terre et vole vers les cieux.

» La dernière rime, ajouta le » poète, n'est pas trop bonne, mais » elle peut passer dans un im- » promptu.

— » Je vous assure que je n'y » ai trouvé aucun inconvénient. Au » surplus, je suis instruit ; je dirai » à don Busqueros que vous ne » faites des satires que par la pluie. » Mais lorsque je viendrai chercher » la vôtre, par où dois-je passer pour » entrer chez vous ; car j'ai monté » le seul escalier qu'il y ait dans la » maison ?

— » Mon ami, il y a au fond » de la cour une échelle qui sert » à monter dans un grenier, où un » muletier du voisinage met sa pro- » vision de paille et d'orge : c'est

» par-là qu'on arrive chez-moi;
» lors du moins que le grenier
» n'est pas trop plein; car ces jours-
» là, on n'entre pas du tout, et l'on
» apporte mon dîner, par la lucarne
» où tu me vois.

— » Vous devez vous trouver
» bien malheureux dans un pareil
» logement.

— » Moi, malheureux? je pourrais
» être malheureux, lorsque mes vers
» font les délices de la cour et de
» la ville, et qu'on n'y parle pas
» d'autre chose?

— » Je crois pourtant que cha-
» cun y parle aussi de ses affaires.

— » Cela va sans dire; mais
» outre que mes poésies forment le
» fond de toutes les conversations,

» on y revient sans cesse, en citant » quelques-uns de mes vers, qui de- » viennent proverbes en naissant. Tu » vois d'ici la boutique du libraire » Moréno : le monde qui entre, c'est » pour acheter mes ouvrages.

— » Grand bien vous fasse, mais » je pense que les jours où vous » faites des satires, il ne fait pas » trop sec chez vous.

— » Quand il pleut d'un côté, je passe » de l'autre, et souvent je ne m'en » aperçois seulement pas. Mais, laisse- » moi, car la prose m'importune. »

Je quittai le poète, et je me rendis chez le banquier Moro. Je montai au grand appartement, et demandai le valet de chambre du duc de Santa-Maura. Je ne pus

d'abord parler qu'à un garçon de mon espèce, qui servait les serviteurs des serviteurs. Il me fit parler à un laquais, qui me fit parler à un valet de pied, qui me fit parler au valet de chambre, et bientôt après, je fus, à ma grande surprise, introduit chez le duc, qui était à sa toilette. Je l'aperçus à travers un nuage de poudre; il se regardait au miroir, et avait devant lui des nœuds de ruban de différentes couleurs. Il m'adressa la parole d'un ton de voix assez rude, et me dit : « Petit » garçon, tu vas avoir le fouet, ou » tu me diras d'où tu viens, et » qui t'a donné le papier que tu » as apporté. » — Je me fis un peu presser. Enfin, j'avouai que je

faisais les commissions à l'hôtel d'Avila, et que j'y mangeais avec les marmitons. Le duc jeta à son valet de chambre un coup-d'œil significatif, et puis il me renvoya en me donnant quelque monnaie.

Il ne me restait plus qu'à passer à la Croix de Malte. Soarez, le père, était arrivé, et demandait des nouvelles de son fils. On lui dit qu'il s'était battu avec un gentilhomme avec lequel il avait dîné tous les jours; qu'ensuite, ce gentilhomme était venu demeurer chez lui, lui avait fait faire la connaissance de femmes suspectes, et que l'une d'elles l'avait fait jeter par les fenêtres de sa maison. — Ces nouvelles, moitié vraies et moitié fausses, furent autant

de coups de poignard pour Soarez, qui s'enferma chez lui, et ordonna qu'on ne laissât entrer qui ce fût. Les chefs des maisons qui correspondaient avec lui, vinrent offrir leurs services, mais on ne les reçut point.

J'allai trouver Busqueros, qui m'avait donné rendez-vous dans une boutique de *bévandes*, vis-à-vis du barbier. Je lui rendis compte des commissions. Il me demanda comment j'avais été instruit des avantures de Soarez? Je lui dis qu'il me les avait contées lui-même; je l'informai de tout ce qui concernait la famille de Soarez, et sa rivalité avec la maison Moro. Busqueros ne savait tout cela que confusément; il

m'écouta avec attention et me dit : « Il faut faire un nouveau plan, qui » soit partagé en deux actions bien dis- » tinctes. D'abord, il faudra brouiller » Santa-Maura avec les Moro, puis » réconcilier ceux-ci avec les Soarez.

» Quant à la première partie de » mon plan, l'exécution en est déjà » fort avancée. Mais avant de l'ex- » pliquer, je dois t'instruire de quel- » ques circonstances relatives à la » maison d'Avila.

» Le duc actuel a été, dans sa » jeunesse, l'homme le plus brillant » de la cour, honoré de la faveur » de son maitre, et même de sa » familiarité. Il est rare que la jeu- » nesse ne s'énorgueillisse des avan- » tages qu'elle peut avoir, et le

» duc n'était point une exception à
» la règle commune. Il semblait se
» croire fort au-dessus des grands,
» ses égaux, et forma le projet de
» s'allier à la maison de son maître. »

Ici, Busqueros s'interrompit lui-même, et me dit : « Petit misé-
» rable, comment se fait-il, que je
» daigne te parler de choses qui
» doivent être éternellement ignorées
» dans la classe abjecte où tu es
» né, et qui, jusqu'à présent, ne sont
» connues que d'un très-petit nombre
» de gentilshommes.

» Mon cher maître, lui dis-je,
» j'ignorais qu'il fallût faire des
» preuves pour être admis à l'hon-
» neur de votre confiance; mais sans
» recourir à mon arbre généalogique,

» je vous prouverai aisément que j'ai « reçu l'éducation qu'on donne aux » jeunes gens les mieux nés. Vous » en pouvez conclure, que si je suis » réduit à mendier, on en peut accuser » la fortune plutôt que ma naissance.

» A la bonne heure, dit Busqueros; aussi bien ton langage » n'est pas celui du peuple. Mais » dis-moi donc qui tu es? allons » dis-le moi tout de suite. »

Je pris un air sérieux, même affligé, et je lui dis : « Vous êtes mon » maître, et vous pouvez, si vous » le voulez, me forcer à parler; » mais il est un tribunal aussi sévère, » qu'il est saint et sacré......

» Je ne veux plus rien savoir, » dit Busqueros, ni rien avoir à

» démêler avec le tribunal dont tu » parles. Allons, je vais te confier » tout ce que je sais sur la maison » d'Avila; ayant des secrets pour » ton compte, tu sauras garder les » miens.

» L'heureux d'Avila, fier de sa » fortune et de sa faveur, aspira » donc à s'allier à son maître. L'in- » fante Béatrice se distinguait alors » entre ses sœurs par des manières » affables, et par un doux regard, » qui annonçait une grande dispo- » sition à la tendresse. D'Avila eut » le crédit de placer auprès d'elle » une parente dont il disposait abso- » lument. Le projet téméraire du » jeune courtisan était, certainement, » de faire un mariage secret, et

» d'attendre un moment de haute
» faveur pour le faire reconnaître :
» on ignore jusqu'à quel point
» d'Avila réussit. Pendant deux ans,
» son secret fut parfaitement gardé,
» et il employa ce temps à tâcher
» de renverser Olivarès. Il n'y put
» parvenir : ce fut, au contraire, le
» ministre qui pénétra, en partie
» du moins, les mystères de sa
» conduite. D'Avila fut arrêté, mis
» au chateau de Ségovie, et bientôt
» après, exilé. On lui offrit sa grâce,
» s'il voulait faire un mariage quel-
» conque ; il s'y refusa : on en conclut
» qu'il était marié avec l'infante ;
» on songeait à arrêter la grande gou-
» vernante, parente de d'Avila : mais
» on craignit de faire un éclat qui

» ternirait jusqu'à un certain point,
» l'honneur de la maison royale.

» L'infante mourut d'une maladie
» de langueur. On revint à de nou-
» velles propositions. D'Avila, pour
» finir son exil, se décida à épouser
» la jeune de Scar, nièce du duc
» d'Olivarès. Il en eut une fille,
» qu'il osa appeler Béatrice, ce qui
» rappelait un peu trop son avan-
» ture avec l'infante; mais cette
» audace flattait son ambition. Quel-
» quefois même, il semblait craindre
» que cette avanture ne fût oubliée.
» Don Louis de Haro, successeur
» du duc d'Olivarès, en vint à
» croire qu'il y avait eu un mariage
» secret, et même des fruits de cette
» union. On fit des démarches pour

» le découvrir ; elles furent inu-
» tiles.

» La duchesse d'Avila mourut ; le
» duc mit sa fille dans un couvent
» de Bruxelles, où elle fut confiée
» aux soins de sa tante, la duchesse
» de Beaufort. Son éducation fut
» très-particulière, et faite pour
» notre sexe, plutôt que pour le
» sien.

» Béatrice est de retour depuis
» six mois. Elle est parfaitement
» belle, mais fière, et paraît avoir
» beaucoup d'éloignement pour le
» mariage. Elle soutient qu'une hé-
» ritière n'est point obligée de se
» donner un maître, et qu'elle a le
» droit de vivre indépendante. Son
» père la confirme dans ces senti-

» mens. Les vieux courtisans, qui
» se rappellent d'anciennes histoires,
» reviennent à croire que le duc a
» été marié avec l'infante, qu'il en
» a eu un fils, et qu'il espère le
» faire reconnaître. Chacun, cependant,
» garde, sur ce sujet, un silence
» prudent; si j'en suis informé,
» c'est que j'ai certaines relations
» avec l'intérieur de cette
» famille.

» La duchesse Béatrice d'Avila ne
» se mariera point. D'ailleurs, elle est
» d'une fierté dont on n'eut jamais
» d'exemple, et je crois que personne
» en Espagne, n'oserait prétendre à
» sa main. Cependant, je compte
» sur l'amour-propre excessif de
» Santa-Maura, et j'espère lui per-

» suader, que la d'Avila est amou-
» reuse de lui [1].

» Voici quelle a été ma première
» manœuvre. Vous savez que la mode
» régnante, pour les femmes, consiste
» en gros nœuds de rubans, qu'elles
» portent sur la tête, les bras, et
» le long de la jupe. Nos grandes
» dames les font venir directement
» de Paris, de Naples ou de Flo-
» rence, et sont très-jalouses de
» ne voir à aucune autre femme
» des rubans du même dessin.

» Le duc de Santa-Maura devait
» être présenté à la cour dimanche

[1] Le peuple, en Espagne, a l'habitude de désigner les grandes dames simplement par leur nom; on dit : *la de Alba, la Santa-Cruz.*

» dernier, et il le fut effectivement.
» Le soir, il y eut bal à la cour.
» La figure du duc est belle, il
» danse avec grâce, il est étranger;
» et surtout à ce titre, il fixa l'at-
» tention des plus belles dames.
» Chacune semblait lui demander un
» hommage. Le duc adressa d'abord
» les siens à la superbe Béatrice,
» qui n'y répondit que par le plus
» froid dédain. Le duc s'en plaignit
» à quelques seigneurs de la cour,
» et se permit de plaisanter sur la
» fierté des dames espagnoles.

» Dans la soirée, un page, faisant
» mine de lui offrir de la limonade,
» lui glissa un billet, qui ne con-
» tenait que ces mots : *Ne vous dé-*
» *couragez pas.* Ce billet n'était

» point signé, mais il renfermait un
» bout de ruban verd et lilas, qui
» était ce jour-là, le ruban de Béatrice. Cependant, on dit à cette
» dame que le seigneur napolitain,
» s'était plaint de son accueil dédaigneux. Elle eut peur d'être
» allée jusqu'à la maussaderie, et
» lui fit quelques prévenances. Dès-lors, Santa-Maura ne douta plus
» que le ruban ne fût la signature
» du billet. Il retourna chez lui très-content de sa personne; et celle
» de sa future, perdit à ses yeux de
» son prix, bien qu'elle lui eût paru
» très-belle, le jour de son arrivée.

» Le lendemain, Santa-Maura
» déjeunant avec son futur beau-père, lui fit des questions sur la

» duchesse d'Avila. Moro lui dit que
» cette dame ayant été élevée en
» Flandres, avait pris quelque éloi-
» gnement pour l'Espagne et les
» Espagnols. C'est ainsi, du moins,
» qu'il expliquait sa fierté sans
» exemple, et la résolution qu'elle
» annonçait de ne point se marier.
» Moro pensait que la duchesse
» Béatrice pourrait se déterminer en
» faveur de quelque seigneur étran-
» ger. L'honnête banquier, en s'ex-
» primant ainsi, travaillait, sans le
» savoir, à rompre un mariage qu'il
» avait cependant fort à cœur. En
» effet, Santa-Maura croyait avoir
» des motifs suffisans de penser que
» Béatrice préférait les étrangers aux
» Espagnols.

Dans la même matinée Santa-Maura reçut un papier plié comme un billet, mais qui ne renfermait qu'un bout de ruban orange et violet. Il alla à l'opéra, et vit la duchesse parée de rubans pareils à son échantillon.

» Je suppose, monsieur le polisson, » ajouta don Busqueros, que vous » avez assez d'esprit pour avoir de- » viné le nœud de l'intrigue. Vous » jugez bien que j'ai à ma dévo- » tion la première camériste de la » duchesse, et qu'elle me donne » tous les matins l'échantillon du » ruban que sa maîtresse doit porter » dans la journée. Le billet que » vous avez porté aujourd'hui con- » tenait un ruban et l'indication

» d'un rendez-vous à la Tertullia de
» l'ambassadeur de France ; on y
» fera quelque attention au duc,
» car il est beaucoup question de
» lui dans une lettre que Béatrice
» a reçue ce matin de la duchesse
» d'Ossuna, fille du vice-roi de
» Naples. Il est impossible qu'il ne
» s'établisse quelque conversation
» entr'eux, et leur discours ne m'é-
» chapperont point : l'ambassadeur
» de France m'a donné le droit de
» venir à ses assemblées.

» A la vérité je n'y figure pas
» en première ligne ; mais, grâces
» au ciel, j'ai l'oreille conformée de
» manière à entendre même ce qu'on
» dit à l'autre bout de la chambre.
» En voilà assez pour aujourd'hui ;

» tu dois avoir gagné de l'appétit ;
» je ne t'empêche pas d'aller chercher
» cher un dîner. »

J'allai en effet chez le chevalier de Tolède ; il comptait dîner avec sa chère Uscariz ; il renvoya ses gens et je le servis. Quand les dames furent parties, je lui racontai l'intrigue ourdie par Busqueros, pour brouiller Santa-Maura avec les Moro. Il prit beaucoup de plaisir à m'entendre et promit de nous aider ; un pareil allié nous assurait le succès.

Le chevalier de Tolède fut des premiers chez l'ambassadeur de France, et lia conversation avec la superbe Béatrice. D'abord elle le traita avec sa hauteur accoutumée ; mais

le chevalier avait une amabilité irrésistible : il fallut bien rire avec lui. Alors il lui parla de Santa-Maura. Béatrice voulut connaître l'homme dont son amie lui avait fait le portrait : elle s'anima un peu plus que de coutume, assez même pour qu'on fît l'observation. Deux seigneurs, qui avaient le mot, firent compliment à Santa-Maura, sur une conquête aussi difficile : ce fut le dernier coup ; sa tête n'y tint plus : il se crut l'époux de Béatrice. En rentrant chez lui il calculait de combien l'héritage entier des d'Avila surpassait la dot d'Inez Moro, et, depuis lors, il traita toute cette famille avec le mépris le plus marqué.

Le lendemain, le chevalier de

Tolède fit venir chez lui Busqueros, qui tint à grand honneur de lui être présenté. On résolut d'écrire une lettre au nom de Béatrice, et comme elle ne devait être signée que d'un bout de ruban, on ne se fit aucun scrupule de cette espèce de faux. La lettre était très-énigmatique; on ne s'expliquait qu'à moitié, on faisoit prévoir des difficultés; enfin, on donnait un rendez-vous à la Tertullia du duc d'Icaz. La réponse de Santa-Maura ne manquait pas d'un certain esprit, et il fut, comme on peut croire, exact au rendez-vous. Pour le coup, Béatrice avait repris toute sa fierté, et aurait pu déconcerter nos projets; mais le chevalier tira Santa-

Maura à l'écart et lui confia que Béatrice avait eu, avec son père, une violente altercation, parce qu'il voulait, à toute force, lui faire épouser un Espagnol. Depuis ce moment, Santa-Maura se crut adoré, et on lui remarqua un fond de joie dans l'âme, que rien ne pouvait altérer.

Nous continuâmes notre correspondance avec le crédule Napolitain : les lettres prétendues de Béatrice devenaient tous les jours plus significatives, et bientôt elles firent entrevoir une décision prochaine; mais on s'étonnait de voir Santa-Maura logé dans la maison Moro : lui-même désirait rompre et ne savait comment s'y prendre.

Un jour, au lieu de la lettre accoutumée, Santa-Maura reçut une longue pièce de vers intitulée : *Satire contre les grands qui se mésallient.* Elle commençait ainsi :

Insectes qu'a produit la fange du Pactole,
Votre essaim s'élevant dans la sphère d'Eole,
Croit-il atteindre aussi la région des cieux
Et mêler son sang vil au plus pur sang des Dieux?
Oubliez-vous le sort de ce roi téméraire,
Qui fit retentir l'air du bruit d'un faux tonnerre;
Salmonée imitant les feux de Jupiter
De son charriot d'airain s'est vu précipiter.

La satire, comme on le voit, s'adressait moins aux grands qui se mésalliaient, qu'aux riches qui voulaient s'élever par de telles alliances. Cette production n'était ni bonne, ni mauvaise, comme toutes celles

d'Agudez. Ici, elle fit l'effet qu'on en attendait.

Santa-Maura trouva plaisant de lire cette satire chez les Moro au dessert. Toute la société s'étant levée de table, passa dans une autre chambre, et le duc, sans perdre de temps en explications, fit mettre ses chevaux, et s'en alla loger, dès le même jour, en hôtel garni. Le lendemain, toute la ville sut ce qui s'était passé. La prétendue Béatrice écrivit une lettre bien plus tendre que les précédentes, et autorisa Santa-Maura à faire une demande en forme. Il la fit, et fut refusé par le père, qui n'en parla même pas à sa fille. Ainsi, le Napolitain n'en eut pas la honte, et ne fut pas trop fâché d'avoir refusé Inez.

Il ne restait donc plus qu'à raccommoder les Soarez avec les Moro; et voici comment la chose eut lieu. Gaspar Soarez, irrité contre son fils, s'était long-temps renfermé dans son auberge; il se décida enfin à sortir. Pour se distraire, il allait dans une boutique de bévandes, proche de la porte du Soleil. Lorsqu'il voyait à quelque table un groupe de causeurs, il s'asseyait auprès, et s'amusait à les écouter sans se mêler à leur entretien, ce qui, d'ailleurs, eût été déplacé, vu qu'il n'avait pas de connaissances à Madrid. Un jour Soarez s'assit près de deux hommes, dont l'un disait à l'autre : « Je vous soutiens, Mon-
» sieur, que nulle maison de com-

» merce, en Espagne, ne peut être
» comparée à celle des Moro; et
» c'est une chose que je sais bien,
» ayant eu sous les yeux leurs livres
» de doit et avoir, depuis l'an
» 1580, avec les sommaires de toutes
» les affaires qu'ils ont faites depuis
» cent ans.

» Monsieur, répondit l'autre in-
» terlocuteur, vous voudrez bien
» convenir que Cadix est une place
» plus importante que Madrid; et
» que le commerce des Deux-Mon-
» des, constitue un ordre d'affaires
» très-supérieures à quelques mou-
» vemens d'argent qui se font dans
» la capitale : or donc, la maison
» Soarez, qui est la première de
» Cadix, est plus respectable que

» la maison Moro, qui est la première
» de Madrid. »

Comme ceci avait été dit très-haut, plusieurs oisifs vinrent se placer à la table des deux causeurs; et Soarez, charmé de savoir ce qu'on allait dire de lui, se colla contre le mur pour mieux entendre et se trouver moins en regard.

Alors le premier interlocuteur dit, en élevant encore la voix : « Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous
» dire que j'avais vu les livres des
» Moro depuis l'an 1580, et je
» connais aussi l'histoire des Soarez.
» Inigo, qui, après avoir couru les
» mers, fonda une maison à Cadix,
» eut, en l'année 1602, le front
» de faire présenter aux Moro une

» lettre de change dont il n'avait
» pas fait les fonds ; une telle irré-
» gularité pouvait perdre cette mai-
» son naissante ; mais les Moro
» eurent la générosité d'assoupir
» toute l'affaire. »

Ici Soarez était prêt d'éclater ; mais le parleur continua en ces termes :

« Les Soarez, vers l'an 1612, et
» dans les années suivantes, avaient
» mis en circulation des lingots
» d'une valeur très-inégale, quoi-
» qu'ils fussent tous censés au même
» titre. Les Moro en firent faire
» publiquement l'essai, et ils au-
» raient encore pu perdre la maison
» Soarez ; mais ils eurent la géné-
» rosité d'assoupir cette affaire. »

Soarez avait peine à se contraindre ; cependant le parleur continua en ces termes :

« Enfin, Gaspar Soarez, qui fai-
» sait le commerce des Philippines,
» sans fonds suffisans, trouva le
» moyen d'y intéresser un oncle
» des Moro, qui lui prêta un mil-
» lion. Et pour retirer ce malheu-
» reux million, les Moro ont dû
» faire un procès, qui, peut-être,
» dure encore. »

Gaspar Soarez n'en pouvait plus de colère, et sans doute il allait éclater, lorsqu'un homme, qu'il ne connaissait pas du tout, s'avança vers le défenseur des Moro, et lui dit :

« Monsieur, je déclare que, dans

» tout ce que vous venez de dire, » il n'y a pas un mot de vérité. » Inigo Soarez, en tirant sur les » frères Moro, avait réellement fait » les fonds à Anvers. Les Moro » n'avaient point le droit de laisser » protester, et leur lettre d'excuse » subsiste dans les bureaux des » Soarez, où se trouve aussi une » seconde lettre d'excuses, qui a » rapport à l'affaire des lingots; » enfin, le procès dont vous venez » de faire mention, sans en avoir » la moindre information, n'a eu » d'autre motif que de forcer les » Moro à reprendre, non pas » le million prêté, mais deux » millions de gain net fait dans la » dernière expédition aux Philip-

» pines. Monsieur a donc eu rai-
» son de vous dire que les Soarez
» étaient les premiers négocians de
» l'Espagne; et il est également in-
» contestable que vous êtes, Mon-
» sieur, du nombre des hableurs
» qui parlent sans savoir ce qu'ils
» disent. »

Le champion des Moro donna des marques d'une lâche confusion, et quitta la boutique. Gaspar Soarez crut qu'il était de son devoir de témoigner à son défenseur quelque reconnaissance; il l'aborda avec l'air de l'empressement, et lui proposa une promenade au Prado; ce qui fut accepté; ils s'assirent sur un banc, et Soarez dit à son nouvel ami : « Monsieur, le discours

» que vous avez tenu, m'a infini-
» ment obligé, et vous en serez
» facilement persuadé, lorsque vous
» saurez que je suis Gaspar Soarez,
» chef unique de la maison que
» vous avez si généreusement dé-
» fendue contre un lâche calomnia-
» teur. J'ai pu juger que vous aviez
» une grande connaissance du com-
» merce de Cadix, et du mien en
» particulier. Vous êtes, je le vois,
» un négociant consommé; voudriez-
» vous bien me dire votre nom. »

L'homme à qui parlait Soarez, n'était autre que Busqueros, qui crut devoir taire son nom, et dit qu'il s'appelait Roque Moraredo.

» M. Moraredo, reprit Soarez,
» votre nom ne me paraît pas, si

» j'ose le dire, très-connu dans le
» commerce, et, probablement, vous
» n'avez pas été dans le cas de
» tenter des spéculations propor-
» tionnées à vos talens et à votre
» mérite. Je vous offre de vous
» associer à quelques-unes des
» miennes, et pour vous convaincre
» de la sincérité de mes sentimens,
» je vais vous faire confidence de
» la situation actuelle de mon âme
» ainsi que de mes projets. J'ai un
» fils unique en qui j'avais mis
» toute mon espérance. Je l'ai en-
» voyé à Madrid, et en même
» temps je lui ai recommandé trois
» choses : de ne pas s'appeler don
» Soarez, mais Soarez tout court;
» de ne point fréquenter de nobles,

» et de ne point tirer l'épée. Eh
» bien, le croirez-vous, dans l'au-
» berge, mon fils n'est appelé que
» don Lope Soarez. Un gentilhomme
» appelé Busqueros a été sa seule
» liaison à Madrid. Ensuite il s'est
» battu avec ce Busqueros, et, ce
» qu'il y a de pis, c'est qu'il a été
» jeté par les fenêtres, chose qui
» n'était jamais arrivée à un Soarez.
» Pour punir ce fils ingrat et dé-
» sobéissant, je veux me marier,
» c'est un point résolu, plutôt au-
» jourd'hui que demain. J'ai à peine
» quarante ans, on ne peut donc
» me blâmer de songer au mariage.
» Tout ce que je demande à ma
» future est d'être fille d'un négo-
» ciant honnête et sans tache : vous

» connaissez Madrid, puis-je espé-
» rer que vous me guiderez dans
» cette recherche ?

» Monsieur, répondit Busqueros,
» je connais une fille de négociant
» très-honnête, elle vient de refu-
» ser la main d'un grand seigneur,
» parce qu'elle est décidée à ne pas
» sortir de son état. Son père, très-
» irrité contre elle, veut qu'elle
» choisisse un époux dans la se-
» maine, et qu'elle sorte immédia-
» tement de sa maison. Vous dites
» que vous avez quarante ans, mais
» vous en paraissez à peine trente.
» Allez au théâtre de la Cruz, voir
» les deux premiers actes du *Sitio*
» *de Granada*; au troisième, je vien-
» drai vous chercher.

Gaspar Soarez alla donc voir le *Sitio de Granada*, et le second acte n'était pas encore achevé qu'il vit arriver son nouvel ami Celui-ci l'emmena du théâtre, et le fit passer par plusieurs rues et ruelles, comme s'il voulait le dépayser. Soarez lui demanda le nom de la demoiselle, mais son conducteur lui fit entendre que cette question était indiscrète, et que la demoiselle était très-intéressée, dans le cas où le mariage ne pourrait avoir lieu, à ce que toute l'aventure demeurât ignorée. Soarez en convint. Ils arrivèrent derrière une très-grande maison, traversèrent une écurie, montèrent un escalier obscur, et entrèrent dans une chambre, sans meubles, éclairée par quelques lampes.

Bientôt vinrent deux dames voilées, l'une d'elles dit : « Seigneur Soarez, » n'attribuez point la démarche que » je fais à une hardiesse qui n'est » point dans mon caractère : j'y suis » forcée par la vaine ambition de » mon père ; il veut me marier » à un grand seigneur : sans doute » les grandes dames reçoivent une » éducation convenable au monde » où elles doivent vivre ; mais moi » qu'y ferais-je ? Son éclat éblouirait probablement les faibles lu» mières de ma raison : je n'y pour» rais trouver le bonheur dans ce » monde, et risquerais mon salut dans » l'autre. Je veux épouser un né» gociant ; je respecte le nom de » Soarez, et j'ai désiré d'être connue

» de vous. » — En disant ces mots, la dame ôta son voile; Soarez, ébloui de sa beauté, mit un genoux en terre, tira de son doigt une bague d'un grand prix, et la lui présenta sans proférer une seule parole.

En cet instant une porte latérale s'ouvrit avec fracas. Un jeune homme se présenta l'épée à la main, et suivi de valets qui portaient des flambeaux. « M. Soarez, dit-il, est-ce » ainsi qu'on s'y prend pour épouser » une fille de la maison Moro!

» Moro! s'écria Soarez, mais je » ne veux point épouser une Moro.

» Sortez ma sœur, dit alors le » jeune homme, et vous M. Soarez, » qui vous adressez aux demoiselles » de la maison Moro, sans vouloir

» les épouser, je pourrais, en toute
» justice, vous faire jeter par la fe-
» nêtre; mais je respecte ma pro-
» pre maison. Je vais faire sortir
» mes gens, et puis je vous ferai
« connaître ma façon de penser. »

Les gens du jeune Moro sortirent, et celui-ci dit à Soarez : « Mon-
» sieur, nous voici trois; et M.
» Busqueros étant venu avec vous,
» vous ne pouvez le refuser pour
» témoin.

» Qu'appelez-vous Busqueros, dit
» Soarez; Monsieur s'appelle Mara-
» redo.

» N'importe, dit le jeune Moro,
» tirez votre épée, vous êtes à la
» vérité plus âgé que moi; mais
» étant assez jeune pour vous mettre

» aux genoux de ma sœur, vous
» devez l'être assez pour vous battre;
» tirez l'épée ou sautez par la fe-
» nêtre. »

Soarez, comme on peut le croire, aima mieux dégainer; mais comme il ne s'entendait pas plus à l'escrime que son fils, il eut bientôt le bras percé. Dès que le jeune Moro vit couler le sang, il se retira, et Busqueros banda le bras du blessé avec un mouchoir. Ensuite, il sortit avec M. Soarez, alla chez un chirurgien, le fit panser, puis il le ramena à son auberge.

Soarez y trouva son fils qu'on avait apporté sur un brancard. Cet aspect le toucha jusqu'au fond de l'âme; craignant de se trahir, il prit le

parti de lui faire des reproches. « Lope, lui dit-il, je t'avais défendu de fréquenter les nobles.

» Ah ! Mon père, répondit celui-» ci, je n'en ai fréquenté qu'un » seul, et c'est celui que je vois » avec vous, encore puis-je vous » assurer que ma liaison avec lui « était forcée.

» Au moins, dit le père Soarez, » ne fallait-il pas se battre contre » lui, je t'avais défendu de tirer » l'épée.

» Monsieur, dit Busqueros, rap-» pelez-vous que vous avez le bras » percé.

» Je t'aurais tout pardonné, ajouta » le père Soarez, mais se mettre dans » le cas d'être jeté par la fenêtre.

» Monsieur, reprit Busqueros, le
» même inconvénient eût pu vous
» arriver il y a un quart d'heure. »

La confusion du père était extrême ; en cet instant on lui remit une lettre ainsi conçue :

« Seigneur Gaspar Soarez,

» Je vous adresse la présente
» pour vous demander d'humbles
» excuses au nom de mon fils Este-
» vas Moro, qui, vous trouvant
» avec sa sœur Inez, dans la
» chambre de nos valets d'écurie,
» a cru devoir vous en marquer
» son ressentiment.

» Déjà votre fils, Lope Soarez,
» avait tenté de s'introduire chez

» elle par la fenêtre, il s'est trom-
» pé de maison, il est tombé du
» haut de l'échelle, et s'est cassé
» les jambes.

» De pareilles tentatives peuvent
» faire supposer que le dessein de
» votre maison est de déshonorer
» la nôtre; et je pouvais vous pour-
» suivre en justice, mais j'aime
» mieux vous proposer l'accommode-
» ment suivant :

» Nous sommes en procès pour
» deux millions de piastres que
» vous voulez me faire accepter.
» Je les accepte, en effet, à con-
» dition d'en ajouter deux autres,
» et d'offrir le tout à votre fils,
» avec la main de ma fille Inez.

» Votre fils m'a rendu un service

» imminent en détournant ma fille
» d'épouser un grand seigneur à
» qui je la sacrifiais par une cou-
» pable vanité.

» Seigneur Gaspar Soarez, nous
» sommes toujours punis par où nous
» avons péché ; votre fils ne pou-
» vait que nous honorer infiniment
» par sa recherche ; et s'il a voulu
» s'introduire chez elle par la fe-
» nêtre, son procédé était sans doute
» la suite de cette haine que vous
» nous avez vouée depuis un demi-
» siècle, qui n'est pourtant fondée
» que sur des erreurs de commis,
» que nous avons réparées autant
» qu'il était en nous.

» Renoncez, seigneur Gaspar, à
» des sentimens qui offensent la

» charité chrétienne, ils ne peuvent
» être que nuisibles dans ce monde
» et dans l'autre.

» Agréez, pour le beau-père de
» votre fils, celui qui a l'honneur
» d'être votre humble serviteur. »

MORO.

Soarez ayant fait tout haut la lecture de cette lettre, se laissa aller sur un fauteuil, et s'abandonna aux sentimens opposés qui semblaient se combattre dans son cœur. Le fils, qui démêla l'état de son âme, fit un douloureux effort, se jeta à bas de son brancard, et vint embrasser les genoux de son père.

» Lope, s'écria celui-ci, fallait-il
» aimer une Moro!

» Rappelez-vous, dit Busqueros,
» que vous avez été à ses genoux.

» Je te pardonne, dit Gaspar. »

Le reste de l'histoire n'est pas difficile à deviner. Lope Soarez fut, dès le même soir, transporté chez son futur beau père, et les soins d'Inez ne contribuèrent pas peu à sa guérison. Gaspar Soarez ne put se guérir entièrement de sa prévention contre les Moro, et retourna à Cadix, aussitôt après le mariage de son fils.

Lope Soarez était depuis quinze jours l'heureux époux de la charmante Moro, et se préparait à la conduire à Cadix, où Gaspar Soarez les attendait avec impatience.

Busqueros ayant mis fin à cette

grande entreprise, s'occupait déjà d'une autre qui lui tenait beaucoup plus à cœur, c'était de faire épouser à mon père sa parente Getta-Salez, et déjà la belle occupait la maison voisine de l'autre côté de la ruelle. Je me proposais, moi, de faire manquer ce mariage.

D'abord j'en parlai à mon oncle le respectable père Théatin Fra-Héronimo Sansèz; mais ce religieux refusa absolument de se mêler d'une affaire qui tenait de trop près à l'intrigue mondaine, et dit qu'il n'était jamais entré dans une affaire de famille que pour opérer quelque réconciliation ou empêcher quelque scandale; que dans tout autre cas, les intérêts de ce genre n'étaient pas de son ministère.

Réduit à mes propres moyens, j'aurais voulu intéresser en ma faveur l'aimable Tolède; mais il eut fallu dire qui j'étais, et cela ne m'était point permis. Je me contentai donc, pour l'instant, de rapprocher Busqueros du chevalier, en lui recommandant d'être en garde contre son penchant à l'importunité. Mais don Roque, quelquefois, ne manquait pas d'une sorte de tact. Le chevalier lui avait permis de venir lui faire sa cour, et il sentait que, pour conserver ce droit, il ne fallait pas en abuser.

Un jour le chevalier demanda à Busqueros ce que c'était qu'une intrigue de femme dont le duc d'Arcos s'était occupé pendant tant d'années,

et si cette femme était assez séduisante pour avoir pu le fixer si longtemps.

Busqueros prit un air très-sérieux, et dit au chevalier : « Votre excel-
» lence, en me demandant les secrets
» de mon patron, montre par-là
» qu'elle connaît tout mon dévoue-
» ment pour elle. D'un autre côté,
» j'ai l'avantage de connaître assez
» votre excellence pour savoir qu'une
» certaine légèreté qu'on voit dans
» ses manières n'a jamais eu d'in-
» convéniens que pour les femmes,
» qui, d'ailleurs, le lui ont par-
» donné, et que votre excellence
» est incapable de compromettre son
» fidèle serviteur.

» Monsieur Busqueros, dit le che-

» valier, ce n'est pas mon éloge que
» je vous demande.

» Je le sais, dit Busqueros, mais
» les éloges de votre grandeur se
» trouvent tout naturellement sur les
» lèvres de ceux qui ont l'honneur
» de la connaître. L'histoire que votre
» excellence me demande, j'avais
» commencé à la raconter, sous des
» noms supposés, au jeune négociant
» que nous venons de marier avec
» la belle Inez.....

» Je la sais jusque-là, dit le che-
» valier; Lope Soarez l'avait contée
» au petit Avarito, qui m'en a fait
» part. Vous êtes monté la nuit à
» un premier, où vous avez vu un
» homme, qui, effrayé de votre
» apparition, s'est écrié : *Tête*

» *effroyable et sanglante, pourquoi*
» *viens-tu me reprocher un crime*
» *involontaire?* — La femme de ce
» bon homme vous a donné un ren-
» dez-vous au jardin public, et vous
» allait conter son histoire.

» C'est cela même, répliqua Bus-
» queros; la dame était venue au
» jardin public, accompagnée d'une
» de ses amies, jeune femme grande
» et bien faite, et me fit, en ces
» termes, le récit qui intéresse votre
» curiosité. »

HISTOIRE DE FRASCHETA SALERO ET DE SON MARI CABRONÈZ.

« Je suis fille d'un brave officier, qui, par ses services, avait mérité

que toute sa paie fût, à sa mort, conservée à sa veuve, à titre de pension. Ma mère, qui était née à Salamanque, s'y retira avec ma sœur, qui s'appelait Dorothée, et avec moi, qu'on appelait Frascheta. Elle possédait une maison dans un quartier très-solitaire : elle la fit réparer. Nous nous y établîmes, et nous y vivions avec une économie qui répondait fort bien aux modestes dehors de notre habitation. Ma mère ne nous laissait aller ni au spectacle, ni aux combats de taureaux. Elle ne faisait ni ne recevait de visites. N'ayant donc point d'autre amusement, je me tenais presque tout le jour à la fenêtre.

» Comme j'ai beaucoup de dispositions naturelles à la politesse, s'il

passait dans notre rue quelqu'un de bien mis, je le suivais des yeux et le regardais de manière à le persuader qu'il avait fait sur moi une impression favorable. Les passans n'étaient point insensibles aux égards que j'avais pour eux : quelques-uns me saluaient, d'autres repassaient plusieurs fois dans la rue, sans autre intention que celle de me revoir. Quand ma mère s'apercevait de mon petit manége, elle ne manquait pas de me dire : « Frascheta, Frascheta, qu'est-ce que » vous faites-là ? soyez modeste et » sérieuse comme votre sœur, sans » quoi vous ne trouverez pas de » mari. » Ma mère se trompait, car ma sœur est encore fille et je suis mariée depuis plus d'un an.

» Notre rue était fort déserte, et j'avais rarement le plaisir d'y voir passer des hommes dont l'extérieur méritât mes prévenances. Cependant une circonstance me favorisait. Il y avait fort près de nos fenêtres un grand arbre avec un banc de pierre; et ceux qui voulaient me voir à leur aise, pouvaient s'y asseoir sans donner de soupçon ni se faire remarquer.

» Un jour, un jeune homme, mis avec beaucoup d'élégance, vint prendre place sur le banc. Il tira un livre de sa poche et se mit à lire; mais, dès qu'il m'eut aperçue, la lecture ne l'occupa guère, et ses yeux ne quittèrent plus les miens. Le jeune homme revint les jours suivans.

» Une fois, il s'approcha de ma fenêtre avec l'air de chercher quelque chose, puis il me dit : « Mademoiselle, n'avez-vous rien laissé » tomber? Je lui dis que non.

» Tant pis, me répondit-il, car, » par exemple, si vous aviez laissé » tomber la petite croix que vous » avez au cou, je l'aurais ramassée. » Possédant ainsi quelque chose qui » vous aurait appartenu, je me ferais » l'illusion d'imaginer que je ne vous » suis pas tout à fait indifférent, ou du » moins que vous me distinguez un » peu de ceux qui viennent s'asseoir » sur ce banc. Le sentiment que vous » m'inspirez mérite peut-être..... » Comme ma mère entra dans cet instant, je ne pus répondre au jeune

homme ; mais je défis adroitement ma croix et la jetai dans la rue.

» Le soir, je vis venir deux dames suivies d'un laquais en belle livrée. Elles s'assirent sur le banc et ôtèrent leurs mantilles ; ensuite l'une d'elles sortit de sa poche un morceau de papier, le déplia, et en tira une petite croix d'or, après quoi elle me jeta un regard moqueur. Persuadée que le jeune homme avait fait à cette dame le sacrifice de cette première marque de mon affection, j'en fus dans une colère épouvantable, et je n'en dormis pas de la nuit. Le lendemain, mon perfide s'assit encore sur le banc, et je fus très-surprise de le voir tirer de sa poche un morceau de papier, le déplier, en ôter ma

petite croix et la baiser avec transport.

» Le soir, je vis arriver deux laquais avec la livrée de la veille; ils apportèrent une table et la couvrirent; puis ils s'en allèrent et revinrent avec des glaces, du chocolat, de l'orangeade, des biscuits, et d'autres objets pareils. Ensuite, parurent les deux dames de la veille; elles s'assirent sur le banc et se mirent à manger ce qu'on avait apporté.

» Ma mère et ma sœur, qui ne se mettaient jamais à la fenêtre, ne purent conserver leur indifférence au bruit des verres et des flacons. L'une des deux dames les ayant aperçues et leur trouvant l'air en-

gageant, les invita à venir partager ce repas, les priant seulement de faire apporter quelques chaises. Ma mère ne se fit point trop prier. Nous ajoutâmes quelque chose à notre parure, et nous allâmes joindre la dame qui nous avait prévenues avec tant d'obligeance. En l'abordant, je m'aperçus qu'elle avait beaucoup de ressemblance avec mon jeune homme; je supposai qu'elle était sa sœur, et j'en conclus qu'il lui avait parlé de moi, lui avait donné ma croix, et que, la veille, elle s'était mise à cette place, seulement pour me voir.

» Bientôt on s'aperçut qu'il manquait des cuillers, et ma sœur, en alla chercher; ensuite, on s'aperçut

qu'il manquait des serviettes; ma mère me dit d'aller en prendre; mais la dame me fit signe, et je répondis que je ne saurais jamais les trouver : ma mère y alla donc; dès qu'elle fut partie, je dis à la dame : « Il me paraît, Madame, que » vous avez un frère qui vous res- » semble beaucoup.

» Non, Mademoiselle, me répon- » dit-on, ce frère dont vous parlez, » c'est moi-même. J'ai un autre » frère qui s'appelle le duc de San » Lugar; moi-même, je dois être » bientôt duc d'Arcos, parce que » j'épouse l'héritière de ce nom. Je » ne puis souffrir ma future épouse; » mais si je me refusais à ce mariage, » il en résulterait des scènes lugu-

» bres qui ne sont point de mon
» goût. Ne pouvant disposer de ma
» main suivant mon inclination, j'ai
» résolu de garder mon cœur pour
» quelque personne plus aimable que
» la jeune d'Arcos. Je suis fort éloi-
» gné de vouloir vous parler de choses
» contraires à l'honneur; mais vous
» ne quittez pas l'Espagne, ni moi
» non plus : le hazard pourra nous
» réunir; à son défaut, je saurai
» bien moi-même faire naître les
» occasions de vous revoir. Votre
» mère va revenir, voici une bague
» enrichie d'un solitaire de grand
» prix; je l'ai choisi d'une valeur
» considérable, afin de vous con-
» vaincre que je ne vous en impose
» pas sur ma naissance; je vous con-

» jure de vouloir bien accepter cette » marque de mon souvenir, destinée » à me rappeler au vôtre. » J'étais élevée par une mère de la plus grande austérité, et je savais assez que la décence me prescrivait de refuser ce présent; mais quelques réflexions que je fis alors et que je ne me rappelle pas dans ce moment, me déterminèrent à l'accepter. Ma mère revint avec des serviettes, et ma sœur avec des cuillers. La dame inconnue fut très-aimable pendant toute la soirée, et l'on se sépara très-contens les uns des autres. Mais l'aimable jeune homme ne reparut plus sous mes fenêtres, et sans doute il étoit allé se marier avec l'héritière d'Arcos.

» Le dimanche suivant, je fis réflexion que la bague seroit tôt ou tard découverte chez moi. En conséquence, me trouvant à l'église, je fis semblant de l'avoir trouvée à mes pieds, et je la montrai à ma mère : elle me dit que c'était sans doute un morceau de verre, qu'on avait enchâssé avec ce soin; mais que je devais toujours mettre la bague en poche. Un joailler logeait dans le voisinage: on lui montra la bague et il l'estima huit mille pistoles. Ce haut prix charma ma mère. Elle dit que le plus convenable serait sans doute d'en faire une offrande à saint Antoine de Padoue, patron de notre famille, mais qu'en vendant la bague, il y aurait de quoi faire deux jolies

dots pour ma sœur et pour moi. « Pardonnez-moi, maman, lui ré-
» pondis-je, il me semble que d'a-
» bord il faut faire publier que nous
» avons trouvé une bague, sans spé-
» cifier la valeur ; si le véritable
» propriétaire se présente, nous la
» lui rendrons ; s'il ne se présente
» pas, ma sœur n'y a aucun droit,
» non plus que saint Antoine de
» Padoue ; c'est à moi, qui ai trouvé
» la bague, qu'elle appartiendra in-
» contestablement. » Ma mère n'eut rien à répondre : on publia dans Salamanque, qu'il y avait une bague trouvée, mais on garda le secret sur la valeur, et comme vous le jugez bien, personne ne se présenta pour la réclamer.

» Le jeune homme à qui je devais un présent d'une valeur aussi considérable, avait fait une vive impression sur mon cœur, et pendant huit jours, on ne me vit plus à la fenêtre; mais le naturel l'emporta : je me remis à la fenêtre comme auparavant, et j'y passais tout mon temps.

» Le banc de pierre où le jeune duc se plaçait pour me voir, était alors occupé par un gros monsieur, dont l'humeur paraissait parfaitement calme et tranquille. Il m'aperçut à la fenêtre, et ma présence semblait lui être désagréable; il me tourna le dos, mais je l'incommodais, lors même qu'il ne me voyait pas, car il se tournait de temps à autre avec un air d'in-

quiétude. Bientôt il s'en alla, témoignant, par ses regards, ressentir quelque indignation; mais il revint le lendemain, et répéta la même scène. Enfin, il se tourna et se retourna tant, qu'au bout de deux mois, il me demanda en mariage.

» Ma mère me dit qu'on ne trouvait pas tous les jours des partis comme celui-là, et m'ordonna de l'accepter. Je changeai mon nom de Frascheta Salero, en celui de dona Francisca Cabronèz, et je vins habiter la maison où vous m'avez vue hier.

» Devenue la femme de don Cabronèz, je ne m'occupai plus qu'à faire son bonheur. J'y réussis trop bien, et au bout de trois mois, je

lui trouvai l'air plus heureux que je ne le voulais, et qui pis est, il croyait me rendre parfaitement heureuse. Cet air de pleine satisfaction allait très-mal à sa physionomie, et de plus il me déplaisait et m'impatientait. Heureusement cet état de béatitude ne dura pas long-temps.

» Un jour don Cabronèz, sortant le matin de chez lui, vit un petit garçon qui tenait un papier à la main, et semblait embarrassé. Il voulut le tirer de peine, et vit que le billet était adressé *à l'adorable Frascheta.* — Cabronèz fit une grimace qui mit en fuite le petit commissionnaire. Ensuite, il emporta chez lui ce précieux document, et y lut ce qui suit :

« Se peut-il que mes richesses,
» ma valeur, mon nom, ne puissent
» me faire connaître de vous. Je
» suis prêt à tout faire, à tout
» donner, à tout entreprendre, seu-
» lement pour que vous fassiez quel-
» que attention à moi. Ceux qui
» s'étaient offert à me servir, m'ont
» sans doute trompé, car je n'ob-
» tiens de vous aucun signe d'in-
» telligence. Mais je suis audacieux,
» et rien ne m'arrête lorsqu'il s'agit
» de vous faire connaître une passion
» qui, dès sa naissance, ne connaît
» plus ni frein ni mesure.

LE COMTE DE PENNA-FLOR. »

» La lecture de ce billet fit éva-
nouir à l'instant toute la félicité dont

jouissait Cabronèz. Il devint inquiet, soupçonneux, et ne me permit plus de sortir, si ce n'est avec une voisine, qu'il connaissait peu, mais qu'il avait prise en affection à cause de sa dévotion exemplaire.

» Cabronèz n'osait cependant pas me parler de ses peines, car il ne savait où j'en étais avec le comte de Penna-Flor, ni même si j'étais instruite de son amour. Cependant, mille circonstances venaient accroître son inquiétude. Une fois, il trouva une échelle appuyée contre le mur du jardin; une autre fois, un inconnu parut s'être caché dans la maison : d'ailleurs, de fréquentes sérénades se faisaient entendre; et cette musique est détestée des jaloux. En-

fin, le comte de Penna-Flor ne mit plus de bornes à sa témérité. Un jour, j'allai au Prado avec ma dévote voisine; nous restâmes assez tard et presque seules au bout de la grande allée. Le comte nous aborda, et me déclara formellement sa passion ; il me dit qu'il était résolu à tout tenter pour obtenir mon cœur; cet audacieux me prit la main de force, et je ne sais ce qu'il eût entrepris, sans les cris que nous fîmes.

» Nous revînmes au logis dans un désordre affreux. La dévote voisine déclara à mon époux qu'elle ne voulait plus sortir avec moi, et qu'il était bien fâcheux que je n'eusse point un frère qui sût en imposer au comte, puisque j'avais un mari

qui savait si peu me faire respecter. « La religion, ajouta-t-elle, proscrit » la vengeance, mais l'honneur d'une » femme tendre et fidèle, mérite » cependant qu'on s'en occupe un » peu davantage, et sûrement, le » comte de Penna-Flor n'agit avec » autant d'audace, que parce qu'il » est informé de l'humeur débon- » naire de M. Cabronèz. »

» Mon époux, revenant la nuit suivante par une rue étroite, qu'il suivait assez souvent pour rentrer chez lui, la trouva barrée par deux hommes, dont l'un tirait de grandes bottes contre le mur, avec une épée d'une longueur extraordinaire, et l'autre homme lui disait : « Bravo, » seigneur don Ramire; si vous y

» allez ainsi avec l'illustre comte de » Penna-Flor, il ne sera pas long- » temps la terreur des frères et des » époux.

» Mon cher ami, dit l'homme à » la grande épée, je ne suis pas en » peine de mettre fin aux bonnes » fortunes du comte de Penna-Flor; je » ne veux point le tuer, mais seu- » lement l'arranger de manière à ce » qu'il n'y revienne plus. Ce n'est » pas pour rien, que Ramire Cara- » manza passe pour le premier bré- » teur de l'Espagne; mais ce qui » m'embarrasse, ce sont les suites » de mon duel. Si j'avais seulement » cent doublons, j'irais passer quel- » que temps dans les îles. »

» Les deux amis allaient se re-

tirer, lorsque mon mari, qui s'était caché sous une porte, les aborda et leur dit : « Messieurs, je suis un » des époux dont le comte de Penna- » Flor trouble la tranquillité. Si » votre intention eût été de le tuer, » je ne me serais point mêlé de votre » conversation ; mais puisque vous » voulez seulement lui donner une » leçon, je me fais un plaisir de » vous offrir les cent doublons qui vous » sont nécessaires pour passer dans les » îles. Restez ici ; je vais chercher » cet argent. » Il alla chez lui, et revint avec cent doublons, qu'il remit au terrible Caramanza.

» La nuit suivante, nous entendîmes frapper à la porte avec le ton de l'autorité, et nous vîmes

paraître un alcade avec deux alguazils. L'homme de justice dit à mon époux : « Nous sommes venus de » nuit, par ménagement pour vous, » afin que notre apparition ne nuisît » en rien à votre réputation. Il » s'agit du comte de Penna-Flor, qui » a été assassiné hier. Une lettre, » qu'on dit être tombée de la poche » d'un des assassins, peut faire sup- » poser que vous leur avez donné » cent doublons pour les encourager » à ce crime, et favoriser leur éva- » sion. » Mon mari, répondit avec assez de présence d'esprit : « Je » n'ai jamais vu le comte de Penna- » Flor. Deux hommes que je ne » connais pas, m'ont présenté hier » une lettre de change de cent

» doublons, que j'avais faite l'année
» passée à Madrid, et j'en ai payé
» le montant. Si vous voulez, j'irai
» chercher la lettre de change. »

» L'homme de justice tira un papier de sa poche, et dit : « Il y a ici :
» *Nous partons pour les îles*, *avec*
» *les cent doublons du bon Cabronèz*.

» Et bien, dit mon époux, ce
» sont les cent doublons de la lettre
» de change; elle était à vue, et je
» n'avais pas le droit d'en différer
» le paiement.

» J'appartiens à la justice crimi-
» nelle, répliqua l'alcade, et les af-
» faires de commerce ne sont pas
» de mon ressort. Adieu, M. Ca-
» bronèz ; excusez l'embarras que
» nous vous avons donné. »

» Lorsque toute cette alarme fut un peu passée, je demandai à mon cher Cabronèz, si réellement il avait fait assassiner le comte de Penna-Flor. Il ne voulut d'abord convenir de rien; mais enfin il avoua qu'il avait donné cent doublons au spadassin Caramanza, non pas pour tuer le comte, mais pour le corriger de sa pétulance. « Ma chère Frascheta, » ajouta-t-il, bien que ce meurtre » soit de ma part tout à fait involontaire, il pèse sur ma conscience; » il m'épouvante, et si je m'en » croyais, j'irais de ce pas à saint » Jacques de Compostelle, et peut-» être plus loin, chercher et gagner » des indulgences. »

» Cet aveu de mon mari, devint

le signal des événemens les plus extraordinaires ; chaque nuit fut marquée par quelque apparition effrayante; elles achevèrent de porter le trouble dans une conscience déjà bourrelée. Presque toujours il s'agissait des cent doublons. Quelquefois, au milieu des ténèbres, on entendait une voix qui disait : *Je vais te rendre les cent doublons*. D'autres fois, on entendait compter la monnaie.

» Un soir, une servante vit, dans un coin de la chambre, un bassin rempli de doublons ; elle voulut y mettre la main, et ne trouva que des feuilles sèches, qu'elle apporta avec le bassin. Le lendemain, don Cabronèz fut fort préocupé, rêveur et soucieux ; le soir, passant par une

chambre qui n'était que faiblement éclairée par les rayons de la lune, il crut voir une tête d'homme dans un bassin. Il vint tout épouvanté me dire ce qui avait causé son effroi : j'allai à l'endroit indiqué et je vis sa tête à perruque, que par hazard on avait mise dans son plat à barbe. Je n'aimais point à contredire mon époux : il m'importait même d'entretenir ses terreurs; je fis donc des cris affreux, et j'assurai avoir vu une tête ensanglantée et menaçante. Depuis lors, la même tête apparut à presque tous les gens de la maison; Cabronèz s'en affecta au point de faire craindre pour sa raison. Cependant, et je n'ai pas besoin de vous le dire, toutes ces apparitions n'avaient rien de réel.

Le comte de Penna-Flor lui-même était, comme on dit, un être de raison, imaginé seulement pour inquiéter mon époux et lui faire perdre son air satisfait : les hommes de justice et les spadassins étaient des gens du duc d'Arcos; et cet aimable duc était venu à Salamanque tout de suite après son mariage.

» Cette nuit, je comptais faire quelque grande peur à mon mari; je voulais qu'il sortît de la chambre et qu'il allât se renfermer dans son cabinet, où il a de l'eau bénite et quelques images privilégiées; je me proposais ensuite de fermer la porte aux verroux, et le duc devait entrer chez moi par la fenêtre. Je ne craignais point que mon mari le vît

monter, ou qu'il trouvât l'échelle, car la maison est exactement fermée toutes les nuits, et j'ai la clef sous mon chevet. Tout à coup, votre tête a paru à la fenêtre; mon mari l'a prise pour celle de Penna-Flor, qui venait lui reprocher les cent doublons.

» A présent, il ne me reste qu'à vous parler de cette voisine si dévote, si exemplaire, en qui mon époux avait tant de confiance. Hélas! cette voisine, c'était le duc lui-même, et c'est lui que vous voyez avec des habits de femme, qui, véritablement, lui vont à merveille. Je suis encore fidèle à mes devoirs, mais je ne puis me résoudre à éloigner l'aimable Arcos, car je ne suis point

sûre de rester toujours vertueuse, et si je venais à prendre un parti à cet égard, je voudrais avoir Arcos sous la main.

» Frascheta termina ici sa narration, et le duc, prenant la parole, me dit: « Ce n'est pas sans dessein qu'on » vous a mis dans notre confidence; » il s'agit de hâter le voyage du » bon Cabronèz : nous voulons même » qu'il ne s'en tienne point à un » simple pélerinage, mais qu'il se » détermine à faire pénitence dans » quelque retraite pieuse. Pour cet » effet, nous avons besoin de vous » et de votre génie inventif. »

Le chevalier Tolède prenait grand plaisir au récit de Busqueros, et nous dit qu'il enviait au duc d'Arcos

une maîtresse comme Frascheta : qu'il avait toujours aimé les impertinentes, et que celle-ci les surpassait toutes.

« Peut-être, dit Busqueros, la » connaissez-vous ; mais il faut, pour » conserver l'ordre historique, que » je vous fasse aussi connaître son » mari, et que je vous dise com- » ment il fit connaissance avec le » terrible pèlerin Hervas.

» Cet époux, dont le nom en espagnol pourrait tenir lieu d'armes parlantes, était fils d'un bourgeois de Salamanque. Il avait long-temps exercé un emploi assez obscur dans la magistrature ; il y réunissait un petit commerce en gros, et fournissait quelques détaillans ; ensuite, ayant fait un héritage considérable,

il prit, comme beaucoup d'Espagnols, le parti de ne rien faire du tout, si ce n'est de fréquenter les églises, les lieux publics, et de fumer des cigares.

» Vous me direz que Cabronèz, n'ayant d'autre goût que celui de la plus parfaite tranquillité, n'aurait pas dû épouser la première espiègle qui lui ferait des mines par la fenêtre. Mais c'est là la grande énigme du cœur humain, que personne ne fait ce qu'il doit faire. Tel ne voit de bonheur que dans le mariage, passe sa vie à faire un choix, et meurt célibataire. Tel autre, qui jure de n'avoir jamais de femme, se marie et se remarie. Cabronèz s'était donc marié; il s'en félicita d'abord,

et puis s'en repentit. Lorsqu'il se vit sur les bras, non-seulement un comte de Penna-Flor, mais encore son ombre échappée aux enfers pour le tourmenter, il devint soucieux; se renferma en lui-même : bientôt il fit mettre son lit dans le cabinet où était le prie-dieu et le bénitier. Le jour, il voyait peu sa femme, et restait à l'église plus long-temps que de coutume.

» Un jour, il s'y trouva à côté d'un pèlerin, qui attacha sur lui ses regards d'une manière si inquiétante, qu'il se vit forcé de quitter l'église. Le soir, il le trouva encore à la promenade, et puis il le retrouva partout où il allait, et partout le regard du pèlerin, fixe et pénétrant,

lui causait une angoisse inexprimable. Enfin Cabronèz, surmontant sa timidité naturelle, lui dit : « Monsieur, j'irai me plaindre à l'alcade, » si vous continuez à m'obséder.

» Obséder, obséder, dit le pèlerin d'une voix creuse et sépul- » crale ; oui, vous êtes obsédé, » fortement obsédé : cent doublons, » une tête, un homme assassiné, » mort sans communion. Eh bien, » ai-je deviné?

— » Qui êtes-vous, dit Cabronèz, » rempli de frayeur?

— » Je suis un réprouvé ; mais » j'espére en la miséricorde divine. » Avez-vous entendu parler du sa- » vant Hervas?

— » Je connais en gros son his-

» toire. Il eut le malheur d'être » athée, et fit une mauvaise fin.

— » C'est cela même ; je suis » son fils, et j'ai été marqué en » naissant du sceau de la réprobation ; » mais il m'a été accordé d'en re- » connaître le signe sur le front des » pécheurs, et de les ramener dans » la voie du salut. Viens, jouet in- » fortuné de Satan, je me ferai con- » naître de toi plus particulièrement.

» Le pélerin conduisit Cabronèz au jardin des pères Célestins dans une des allées les plus solitaires de cette promenade. Il s'assit avec lui sur un banc, et lui parla en ces termes :

« Je m'appelle Blaz Hervaz : mon père, Diègue Hervaz, envoyé fort jeune à l'université de Salamanque,

ne tarda pas à s'y distinguer par l'application la plus extraordinaire. Bientôt il n'eut plus d'émules parmi ses camarades, et quelques années plus tard, il en sut plus que les professeurs. Alors, renfermé dans son cabinet avec les ouvrages des maîtres en chaque science, il conçut l'espérance flatteuse d'atteindre à la même gloire, et de voir un jour son nom inscrit parmi les leurs. A cette ambition, qui n'était pas médiocre, Diègue en joignit une autre : il voulait publier des ouvrages anonymes; et lorsque leur mérite serait reconnu, se nommer, et jouir d'un éclat soudain. Occupé de ce projet, il jugea que Salamanque n'était pas un horizon sur lequel l'astre glorieux de ses des-

tinées, pût apparaître assez rayonnant, et il tourna ses regards vers la capitale. Là, sans doute, les hommes distingués par leur génie, jouissaient du respect qu'on leur doit, des hommages du public, de la confiance des ministres, même de la faveur du Roi. Diègue imagina donc que la capitale pouvait seule rendre à ses talens la justice qui leur était due. Notre jeune savant avait sous les yeux la Géométrie de Descartes, l'Analyse de Harriot, les Ouvrages de Fermat et de Roberval. Il vit clairement que ces grands génies, ouvrant le chemin de la science, y marchaient encore d'un pas mal assuré. Il fit un corps de toutes leurs découvertes, y joignit des solutions qui n'avaient pas en-

core été tentées, et proposa des amendemens pour l'Algorithme employé jusqu'alors. Hervas fut plus d'une année à rédiger son Livre. Les ouvrages de géométrie étaient alors toujours écrits en latin; Hervas écrivit le sien en Espagnol, afin de lui donner plus de cours; et pour le faire paraître sous un titre qui piquât la curiosité, il l'appela : *Secrets de l'Analyse dévoilés, avec la connaissance des infinis de toutes dimensions.*

» Lorsque le manuscrit fut prêt, mon père sortait précisément de minorité, et il en reçut l'avis de ses tuteurs; ils lui apprenaient en même temps que son bien, qui d'abord paraissait devoir être de huit mille pistoles, se trouvait, par divers acci-

dens, réduit à huit cents, et qu'on lui remettrait cette somme dès qu'il aurait juridiquement acquitté les tuteurs. Hervas réfléchit que huit cent pistoles étaient précisément ce qu'il fallait pour faire imprimer son ouvrage, et le porter à Madrid. Il se hâta donc de signer la décharge de tutelle, reçut les huit cents pistoles, et présenta son manuscrit à la censure.

» Les censeurs de la partie théologique firent quelques difficultés, à raison de ce que l'analyse des infiniment petits semblait ramener aux atomes d'Epicure, dont la doctrine est improuvée par l'Eglise. On leur représenta qu'il s'agissait de quantités abstraites, et non pas de par-

ticules matérielles, et ils retirèrent leur opposition.

» De la censure, l'ouvrage passa chez l'imprimeur. C'était un assez gros in-quarto, pour lequel il fallut fondre des caractères algébriques qui manquaient, et même faire de nouveaux poinçons : en sorte, qu'imprimé à mille exemplaires, l'édition revint à sept cents pistoles. Hervas les accorda d'autant plus aisément, qu'il comptait vendre chaque exemplaire trois pistoles, ce qui faisait un profit tout clair de deux mille trois cents pistoles. Hervas n'était rien moins qu'intéressé; mais l'assurance de posséder ce petit capital, ne laissait pas de lui faire plaisir.

» L'impression dura plus de six

mois. Hervas corrigeait lui-même les épreuves, et ce travail fastidieux lui coûta plus que la composition de l'ouvrage. Enfin, la plus grosse charrette qu'on pût trouver dans Salamanque, apporta dans sa maison les lourds ballots sur lesquels se fondaient sa gloire présente et son immortalité future.

» Dès le lendemain, Hervas, ivre de joie, enivré d'espérances, mit son édition sur huit mulets, se mit lui-même sur le neuvième, et prit le chemin de Madrid. Arrivé dans la capitale, il descendit tout droit chez le libraire Moréno, et lui dit : « Monsieur, ces huit mules ont » apporté neuf cent quatre-vingt- » dix-neuf exemplaires d'un ouvrage

» dont voici le millième. Cent
» exemplaires vendus à votre pro-
» fit, vous rendront trois cent pis-
» toles, et vous voudrez bien me
» tenir compte du reste. J'ose croire
» que l'édition entière s'écoulera en
» peu de semaines, et que je
» pourrai en faire une nouvelle,
» où j'ajouterai quelques éclaircis-
» semens dont je me suis avisé
» pendant qu'on m'imprimait. » —
Moréno eut l'air de douter de
cette vente si prompte ; mais comme
il voyait le privilége des censeurs
de Salamanque, il ne fit point de
difficulté de mettre les ballots dans
son magasin, et quelques exem-
plaires sur le devant de sa bou-
tique. Hervas alla loger dans une

auberge; et, sans perdre de temps, il se mit à travailler aux notes et supplémens qui devaient accompagner la seconde édition de son ouvrage.

» Trois semaines se passèrent ainsi, et notre géomètre pensa qu'il était temps d'aller chez Moréno, et de prendre l'argent provenant de la vente, ce qui devait faire au moins un millier de pistoles. Il y alla, et fut très-mortifié d'apprendre qu'il ne s'était pas encore vendu un exemplaire. Bientôt il eut un sujet de mortification encore plus sensible; car, en rentrant à son auberge, il y trouva un alguazil de cour, qui le fit monter dans une voiture fermée,

et le conduisit à la tour de Ségovie. Il est surprenant qu'un géomètre fût traité en prisonnier d'état; mais voici ce qui était arrivé : les deux ou trois exemplaires mis en vente par Moréno, se trouvèrent bientôt entre les mains des curieux qui fréquentaient la boutique. L'un d'eux ayant lu le titre : *Secrets de l'Analyse dévoilés*, dit que ce pourrait bien être quelque pamphlet contre le gouvernement. Un autre, considérant attentivement le même titre, dit, avec un souris malin, que la satire devait porter sur le ministre des finances, don Pèdre Alanyès ; car analyse était l'anagramme d'Alanyès ; et la seconde partie, *infini de toute dimension*, se

rapportait également à ce ministre, qui était, au physique, infiniment petit et infiniment gros, et, au moral, infiniment haut et infiniment bas. Il est aisé de juger, par cette plaisanterie, que les habitués de Moréno avaient la permission de tout dire, et que le gouvernement tolérait cette petite junte satirique.

» Ceux qui connaissent Madrid, savent que le peuple y est à un certain niveau des classes plus relevées; qu'il s'occupe des mêmes événemens, qu'il partage les mêmes opinions, et que les plaisanteries du grand monde ne tardent pas à descendre et circuler dans les rues; aussi les plaisanteries des habitués de Moréno, étaient-elles bientôt

répétées dans les boutiques des barbiers; enfin, dans tous les carrefours.

» Bientôt aussi le ministre Alanyès ne fut appelé que le seigneur Analyse, infini de toutes dimensions. Ce financier était assez accoutumé à l'animadversion du peuple, et n'y prenait pas garde; mais le même sobriquet ayant souvent frappé ses oreilles, il en demanda l'explication à son secrétaire. Celui-ci répondit que l'origine de cette plaisanterie venait d'un livre de géométrie qu'on vendait chez Moréno. Le ministre, sans entrer dans de plus grands détails, fit d'abord arrêter l'auteur, ensuite confisquer l'édition.

» Hervas, ignorant toutes ces

choses, renfermé dans la tour de Ségovie, privé d'encre et de plumes, et ne sachant quand finirait sa détention, s'avisa, pour charmer son ennui, de faire un appel mental de toutes ses connaissances, c'est-à-dire, de se rappeler ce qu'il savait en chaque science. Alors il s'aperçut, à sa grande satisfaction, qu'il avait réellement embrassé tout l'ensemble des connaissances humaines, et qu'il eût pu, comme Pic de la Mirandole, soutenir des thèses, *de omni scibili*.

» Hervas, ambitieux de se faire un nom dans les sciences, forma le plan d'un ouvrage en cent volumes, qui devait renfermer tout ce que les hommes savaient de son

temps. Il voulait le faire paraître sans nom d'auteur : le public ne manquerait pas de prendre le change, et croirait que l'ouvrage ne pouvait être fait que par une société de savans ; alors Hervas devait se nommer, et obtenir tout d'un coup la réputation et le titre d'homme universel. Hervas avait un esprit dont les forces n'étaient point au-dessous d'une aussi vaste entreprise; il en avait le sentiment, et se livra tout entier à un projet qui flattait les deux passions de son âme, l'amour des sciences et l'amour-propre.

» Six semaines passèrent très-vite pour Hervas. Au bout de ce temps, il fut appelé chez le gouverneur

du château; il y trouva le premier commis du ministre des finances. Cet homme, après l'avoir salué avec une sorte de respect, lui dit : « Don Diègue Hervas, vous avez » voulu paraître dans le monde » sans protecteur, ce qui est d'une » imprudence extrême; car, lors- » que vous avez été accusé, per- » sonne ne s'est présenté pour vous » défendre. On vous impute d'avoir » eu en vue le ministre des fi- » nances, dans votre Analyse des » infinis. Don Pèdre de Alanyès, » justement irrité, a fait livrer aux » flammes toute l'édition de votre » ouvrage; mais, content de cette » satisfaction, il veut bien vous » pardonner, et vous offre, dans

» ses bureaux, une place de con-
» tador. Vous y serez chargé de
» quelques calculs dont la compli-
» cation nous embarrasse quelque-
» fois. Quittez cette prison pour n'y
» plus revenir. »

» Hervas fut d'abord très-affligé qu'on eût brûlé, à la fois, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf exemplaires d'un ouvrage qui lui avait coûté tant de soins : mais comme il avait fondé sa gloire sur d'autres spéculations, il se consola assez vite, et alla prendre possession de sa place dans les bureaux. Là, on lui présenta des registres d'annuités; des escomptes avec rabais d'espèces, et autres calculs, dont il se tira avec une facilité qui lui mé-

rita l'estime de ses chefs. On lui avança un quartier de son traitement, et on lui assigna une maison dépendante du ministre.

» Il était donc rendu à lui-même ; sa subsistance était assurée. Le travail qu'on lui demandait ne pouvait l'occuper que pendant quelques heures de la matinée, et il avait devant lui un immense projet, propre à employer toutes les forces de son génie, et à lui donner toutes les jouissances du savoir. Notre ambitieux Polygraphe se résolut à écrire un volume in-octavo sur chaque science. Observant que la parole était comme l'attribut distinctif de l'homme, il consacra le premier volume à la Grammaire universelle ;

il y exposa l'artifice grammatical infiniment varié, au moyen duquel on exprime, dans chaque langue, les différentes parties du discours, et l'on donne les formes diverses aux premiers élémens de la pensée.

» Ensuite, passant de la pensée intérieure de l'homme, aux idées qui lui viennent par les objets environnans, Hervas consacra le second volume à l'Histoire naturelle, en général; le troisième, à la Zoologie, qui est la connaissance des animaux; le quatrième volume, à l'Ornithologie qui est la connaissance des oiseaux; le cinquième, à l'Ichtyologie, qui est la connaissance des poissons; le sixième, à l'Entomo-

logie, qui est la connaissance des insectes; le septième, à la Scolecologie, qui est la connoissance des vers; le huitième, à la Conchyliologie, qui est la connaissance des Coquilles; le neuvième, à la Botanique; le dixième, à la Géologie, ou connaissance de la structure de la terre; le onzième, à la Lithologie, ou connaissance des pierres; le douzième, à l'Orytologie, ou connaissance des fossiles; le treizième, à la Métallurgie, art d'extraire et travailler les métaux; le quatorzième, à la Docimastique, art de les essayer.

» Le quinzième volume, ramenant l'homme sur lui-même, traitait de la Physiologie, ou connaissance du

corps humain. Le volume seizième traitait de l'Anatomie; le dix-septième était consacré à la Miologie, ou connaissance des muscles; le dix-huitième, à l'Ostéologie; le dix-neuvième, à la Névrologie; le vingtième, à la Phlébologie, ou connaissance du système veineux.

» Le volume vingt-unième était consacré à la Médecine, divisée, dans le vingt-deuxième volume, en Nosologie, ou connaissance des maladies; dans le vingt-troisième, en Æthiologie, connaissance de leurs causes; dans le vingt-quatrième, en Pathologie, connaissance des maux qu'elles occasionnent; dans le vingt-cinquième, en Séméiotique, connaissance des simptômes; dans le vingt-

sixième, en Clinique, connaissance des procédés à observer au lit du malade; dans le vingt-septième, en Thérapeutique, art de guérir (le plus difficile de tous). Le vingt-huitième traitait de la Diététique, ou connaissance du régime; le vingt-neuvième, de l'Hygiène, qui est l'art de conserver la santé; le trentième, de la Chirurgie; le trente-unième, de la Pharmacie; et le trente-deuxième de la Médecine vétérinaire.

» Ensuite venait, dans le trente-troisième volume, la Physique générale; dans le trente-quatrième, la Physique particulière; dans le trente-cinquième, la Physique expérimentale; dans le trente-sixième, la Météorologie; dans le trente-septième,

la Chimie; et les fausses Sciences qui en dépendent, telles que l'Alchimie, dans le trente-huitième volume; et la Philosophie hermétique, dans le trente-neuvième.

» Après ces sciences naturelles, venaient celles qui dérivent de l'état de guerre, qu'on croit aussi être très-naturel à l'homme. Ainsi, le quarantième volume traitait de la Stratégie, ou art de la guerre; le quarante-unième, de la Castramétation, qui est l'art de placer les camps; le quarante-deuxième, de la Fortification; le quarante-troisième, de la Guerre souterraine, qui est l'art du mineur; le quarante-quatrième, de la Pyrotechnie, qui est l'art de l'artificier; le quarante-

cinquième, de la Balistique, art de lancer les corps graves : l'artillerie l'avait perdu, mais Hervas l'avait, pour ainsi dire, ressuscitée par ses savantes recherches sur les engins en usage dans l'antiquité.

» De là, revenant aux arts de la paix, Hervas avait consacré le quarante-sixième volume à l'Architecture civile ; le quarante-septième, à l'Architecture navale ; le quarante-huitième, à la Construction des vaisseaux ; le quarante-neuvième, à la Navigation.

» Ensuite Hervas, considérant encore l'homme en société, consacrait le cinquantième volume, à la législation ; le cinquante-unième, au Droit civil ; le cinquante-deuxième,

au Droit criminel ; le cinquante-troisième, au Droit politique ; le cinquante-quatrième, à l'Histoire ; le cinquante-cinquième, à la Mythologie ; le cinquante-sixième, à la Chronologie ; le cinquante-septième, à la Biographie ; le cinquante-huitième, à l'Archéologie, ou connaissance de l'antiquité ; le cinquante-neuvième, à la Numismatique ; le soixantième, au Blason ; le soixante-unième, à la Diplomatique, qui est la connaissance des chartes et documens ; le soixante-deuxième, à la Diplomatie, qui est la science des ambassades, ou l'art de négocier ; le soixante-troisième, à l'Idiomatologie, qui est la connaissance générale de toutes les langues ; le soixante-

quatrième, à la Bibliographie, qui est la connaissance des livres et des éditions.

» Ensuite Hervas, revenant aux arts de la pensée, traitait, dans le soixante-cinquième volume, de la Logique; dans le soixante-sixième, de la Réthorique; dans le soixante-septième, de l'Ethique, qui est la morale; dans le soixante-huitième, de l'Esthétique, qui est l'analyse des impressions que nous recevons par nos sens.

» Puis venait le soixante-neuvième volume, contenant la Théosophie, qui est l'étude de la sagesse, mise en rapport avec le culte; le soixante-dixième contenant la Théologie en général, divisée en Dogmatique,

dans le soixante-onzième volume; en Polémique, dans le soixante-douzième; en Ascétique, dans le soixante-treizième. Cette dernière enseigne les exercices de la dévotion. Ensuite venait, dans le soixante-quatorzième, l'Exégèse, qui est l'exposition des saintes Ecritures; dans le soixante-quinzième, l'Hermeneutique, qui est leur interprétation.

» De la Théologie, par une transition où il paraissait trop de hardiesse, Hervas passait, dans son soixante-seizième volume, à l'Oneïrocritique, qui est l'explication des songes: ce volume n'était pas le moins intéressant. Hervas y montrait comment des erreurs mensongères et frivoles avaient eu le droit

de gouverner le monde pendant bien des siècles ; car nous voyons, dans l'histoire, que le songe des vaches grasses et des vaches maigres changea la constitution de l'Egypte, dont les possessions territoriales devinrent, à cette époque, domaines royaux. Cinq cents ans plus tard, nous voyons Agamemnon raconter ses songes aux Grecs assemblés. Enfin, six siècles après la guerre de Troie, les Chaldéens de Babylone, et l'oracle de Delphes, expliquaient les songes.

» Le soixante-dix-septième volume traitait de l'Ornithomancie, ou science des augures, qui est la divination par les oiseaux, pratiquée sur tout par les Aruspices toscans : Sénèque nous en a conservé les rites.

» Le soixante-dix-huitième volume traitait de la Généthliologie, ou science des horoscopes, astrologie judiciaire, dont les erreurs se sont, pour ainsi dire, propagées jusqu'à nos jours.

» Le soixante-dix-neuvième volume, plus savant que les autres, remontait à l'origine de la magie, au temps de Zoroastre et d'Ostanes. On y trouvait l'histoire de cette science déplorable, qui, à la honte de notre siècle, en a infecté le commencement, et n'est pas tout à fait abandonnée.

» Le quatre-vingtième volume était consacré à la cabale, ainsi qu'à plusieurs genres de divination, tels que la Rabdomancie, ou divination

par les baguettes; l'Hydromancie, Géomancie, etc.

» De tous ces mensonges, Hervas passait tout à coup aux plus incontestables vérités. Ainsi le quatre-vingt-unième volume était consacré à la Géométrie; le quatre-vingt-deuxième à l'Arithmétique; le quatre-vingt-troisième à l'Algèbre; le quatre-vingt-quatrième à la Trigonométrie; le quatre-vingt-cinquième à la Stéréotomie, qui est la considération des solides, appliquée à la coupe des pierres; le quatre-vingt-sixième à l'Altimétrie, art de mesurer les hauteurs dont on ne peut approcher; le quatre-vingt-septième à la Planimétrie; le quatre-vingt-huitième à la Mécanique; le quatre-vingt-

neuvième à la Dynamique, science des forces vives; le quatre-vingt-dixième à la Statique, science des forces en équilibre; le quatre-vingt-onzième à l'Hydraulique; le quatre-vingt-douzième à l'Hydrostatique; le quatre-vingt-treizième à l'Hydrodynamique; le quatre-vingt-quatorzième à l'Optique et à la perspective; le quatre-vingt-quinzième à la Dioptrique; le quatre-vingt-seizième à la Catoptrique; le quatre-vingt-dix-septième à la Gnomonique, science des cadrans; le quatre-vingt-dix-huitième à la Trigonométrie sphérique; le quatre-vingt-dix-neuvième à l'Astronomie. Enfin, le centième volume était consacré à l'Analyse, qui, selon Hervas, était la science

des sciences, et la dernière borne de l'esprit humain [1].

» Une connaissance approfondie de cent sciences différentes, paraîtra, à quelques personnes, devoir surpasser les forces accordées à une tête humaine : il est certain, cependant, que Hervas écrivit, sur chacune, un volume, qui commençait par l'histoire de la science, et finissait par des vues, pleines de sagacité, sur les moyens d'y ajouter, et, pour ainsi dire, de reculer dans tous les sens les bornes du savoir.

---

[1] Un ex-Jésuite espagnol, appelé Hervas, a fait imprimer à Rome, en 1780 et suiv., vingt *in-quarto*, qui étaient autant de Traités complets de différentes sciences. Il était de la famille de notre Hervas.

» Hervas suffisait à tout au moyen de l'économie du temps, et d'une grande régularité dans sa distribution. Il se levait avant le soleil, et se préparait au travail du bureau par des réflexions analogues aux opérations qu'il y devait effectuer. Il se rendait chez le ministre une demi-heure avant tout le monde, et attendait que l'heure du bureau sonnât, ayant la plume en main, et la tête dégagée de toute idée relative à son ouvrage. Au moment où l'heure sonnait, il commençait ses calculs, et les expédiait avec une célérité surprenante. Après cela, il passait chez le libraire Moréno, dont il avait su gagner la confiance, prenait les livres qui lui

étaient nécessaires, et les portaient chez lui. Il ressortait encore pour prendre un léger repas, rentrait avant une heure, et travaillait jusqu'à huit heures du soir. Après quoi, il jouait à la *pelotta* avec des petits garçons du voisinage, rentrait, prenait une tasse de chocolat, et s'allait coucher. Les dimanches, il passait toute la journée hors de chez lui, et méditait le travail de la semaine suivante. Hervas pouvait ainsi consacrer environ trois mille heures par an à la confection de son œuvre universel, ce qui ayant fait, au bout de quinze ans, quarante-cinq mille heures, cette surprenante composition se trouva réellement achevée,

sans que personne, à Madrid, s'en doutât ; car Hervas n'était nullement communicatif, et ne parlait à personne de son ouvrage, voulant étonner le monde, en lui montrant tout à la fois ce vaste amas de science. L'ouvrage de Hervas se trouva donc fini comme lui-même finissait sa trente-neuvième année, et il se félicitait d'entrer dans la quarantième avec une grande réputation toute prête d'éclore. Mais, en même temps, il avait dans l'âme une sorte de tristesse ; car l'habitude du travail, soutenu par l'espérance, avait été, pour lui, comme une société agréable qui remplissait tous les momens de sa journée. Il avait perdu cette société ; et

l'ennui, qu'il n'avait jamais connu, commençait à se faire sentir. Cet état, si nouveau pour Hervas, le sortit tout à fait de son caractère. Bien loin qu'il recherchât la solitude, on le voyait dans tous les lieux publics. Là, il avait l'air d'accoster tout le monde; mais ne connaissant personne, et n'ayant point l'habitude de la conversation, il passait sans mot dire; cependant il songeait, en lui-même, que bientôt tout Madrid le connaîtrait, le rechercherait, et que son nom serait sur les lèvres de tout le monde.

» Tourmenté par le besoin de la distraction, Hervas eut l'idée de revoir le lieu de sa naissance,

bourgade obscure, qu'il espérait illustrer. Depuis quinze ans, il ne s'était permis d'autre amusement que de jouer à la *pelotta* avec les garçons du voisinage, et il se promettait un délicieux plaisir d'y jouer dans les lieux où s'était passée sa première enfance.

» Hervas voulut, avant de partir, jouir du spectacle de ses cent volumes rangés sur une seule tablette. Il remit ses manuscrits à un relieur, en lui recommandant bien que le dos de chaque volume portât, dans sa longueur, le nom de la science, et le numéro du tome, depuis le premier, qui était la Grammaire universelle, jusqu'à l'Analyse, qui était le centième.

Le relieur apporta l'ouvrage au bout de trois semaines. La tablette qui devait le recevoir, était déjà préparée. Hervas y plaça cette imposante série, et fit un feu de joie de tous les brouillons et copies partielles. Après quoi il ferma, à double tour, la porte de sa chambre, y apposa son cachet, et partit pour les Asturies.

» L'aspect des lieux de sa naissance, donna réellement à Hervas tout le plaisir qu'il s'en promettait. Mille souvenirs, innocens et doux, lui arrachaient des larmes de joie, dont vingt ans des plus arides conceptions, avaient, pour ainsi dire, tari les sources. Notre polygraphe eût volontiers passé le reste de ses

jours dans sa bourgade native; mais les cent volumes le rappelaient à Madrid. Il reprend le chemin de la capitale : il arrive chez lui; trouve bien entier le cachet apposé sur la porte. Il ouvre!....... et voit les cent volumes mis en pièces, dépouillés de reliure; toutes les feuilles éparses, et confondues sur le parquet! — Cet aspect affreux trouble ses sens; il tombe au milieu des débris de ses livres, et perd jusqu'au sentiment de son existence.

» Hélas! voici quelle était la cause de ce désastre. Hervas ne mangeait jamais chez lui. Les rats, si nombreux dans toutes les maisons de Madrid, se gardaient bien

de fréquenter la sienne ; ils n'y auraient trouvé à ronger que quelques plumes ; mais il n'en fut pas de même lorsque cent volumes, chargés de colle toute fraîche, furent apportés dans la chambre, et que cette chambre fut, dès le même jour, abandonnée par son maître. Les rats, attirés par l'odeur de la colle, encouragés par la solitude, se rassemblèrent en foule, culbutèrent, rongèrent, dévorèrent.... Hervas, reprenant ses sens, vit un de ces monstres, tirant, dans un trou, les derniers feuillets de son Analyse. La colère n'était, peut-être, jamais entrée dans l'âme de Hervas : il en ressentit le premier accès ; se précipita sur le ravisseur

de sa géométrie transcendante : sa tête porta contre le mur, et il retomba évanoui.

» Hervas reprit une seconde fois ses esprits, ramassa les lambeaux qui couvraient le parquet de sa chambre, et les jeta dans un coffre. Puis il s'assit sur le coffre, et se livra aux plus tristes pensées. Bientôt après, il fut saisi d'un frisson, qui, dès le lendemain, dégénéra en une fièvre bilieuse, comateuse et maligne.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

AVADORO,

HISTOIRE ESPAGNOLE.

AVADORO,

HISTOIRE ESPAGNOLE,

PAR M. L. C. J. P.

TOME QUATRIÈME.



DE L'IMPRIMERIE DE J.-P. JACOB, A VERSAILLES.

PARIS,

GIDE FILS, LIBRAIRE, RUE COLBERT, N.° 2,

PRÈS LA RUE VIVIENNE.

H. NICOLLE, RUE DE SEINE, N.° 12.

1813.



HISTOIRE

D'AVADORO.

» Hervas, privé de sa gloire par les rats, abandonné des médecins, ne fut pas délaissé par sa garde-malade. Elle lui continua ses soins, et bientôt une crise heureuse sauva ses jours. Cette garde était une fille de trente ans, appelée Marica; elle était venue le soigner par amitié, parce qu'il causait quelquefois les soirs avec son père, qui était un cordonnier du voisinage. Hervas convalescent, sentit tout ce qu'il devait à cette bonne fille. « Marica, lui dit-» il, vous avez sauvé mes jours, et

» vous adoucissez mon retour à la
» vie. Que puis-je faire pour vous ?

» Monsieur, lui répondit cette fille,
» vous pourriez faire mon bonheur,
» mais je n'ose vous dire comment.

— » Dites, dites, et soyez sûre
» que si la chose est en mon pou-
» voir, je la ferai.

— » Mais, si je vous demandais
» de m'épouser ?

— » Je le veux bien, et de grand
» cœur. Vous me nourrirez quand
» je me porterai bien, vous me soi-
» gnerez quand je serai malade, et
» vous me défendrez des rats quand
» je serai absent. Oui, Marica, je
» vous épouserai du moment où vous
» le voudrez, et le plus tôt sera le
» mieux. »

» Hervas n'étant pas encore bien guéri, ouvrit le coffre qui renfermait les débris de sa poly-mathesis. Il essaya d'en rassembler les feuillets, et eut une récidive qui lui laissa beaucoup de faiblesse. Lorsqu'il fut en état de sortir, il alla chez le ministre des finances, représenta qu'il avait travaillé quinze ans, et formé des élèves en état de le remplacer; que sa santé était détruite, et il demanda sa retraite, avec une pension équivalente à la moitié de son traitement. En Espagne, ces sortes de grâces ne sont pas très-difficiles à obtenir; on accorda à Hervas ce qu'il demandait, et il épousa Marica.

» Alors notre savant changea sa manière de vivre. Il prit un loge-

ment dans un quartier solitaire, et se proposa de ne point sortir de chez lui, qu'il n'eût rétabli le manuscrit de ses cent volumes. Les rats avaient rongé tout le papier qui tenaient au dos des livres, et n'avaient laissé subsister que l'autre moitié de chaque feuillet, encore ces moitiés étaient-elles déchirées. Cependant, elles servirent à Hervas, pour lui rappeler le texte entier. Ce fut ainsi qu'il se mit à refaire tout l'ouvrage. En même temps, il en produisit un d'un genre tout différent; Marica me mit au monde, moi, pécheur et réprouvé. Ah! sans doute, le jour de ma naissance fut une fête aux enfers; les feux éternels de cet affreux séjour brillèrent d'un

nouvel éclat, et les démons ajoutèrent aux supplices des damnés, pour mieux jouir de leurs hurlemens.

» Le pèlerin, en prononçant ces mots, parut livré au désespoir. Il versa beaucoup de larmes, puis se tournant vers Cabronèz, il lui dit : « Il m'est impossible de continuer » aujourd'hui mon récit : rendez- » vous ici demain à la même heure, » et gardez-vous d'y manquer, il y » va de votre vie éternelle. »

» Cabronèz retourna chez lui, l'âme remplie de terreurs nouvelles. La nuit, il fut réveillé par le défunt Penna-Flor, qui compta les cent doublons à ses oreilles, sans qu'il y manquât une seule pièce. — Le lendemain, il se rendit au jardin des

Célestins. Il y trouva le pèlerin, qui reprit en ces termes la suite de son récit :

» Je vins au monde, et ma mère ne survécut que de quelques heures à celle de ma naissance. Hervas n'avait jamais connu l'amour ni l'amitié, que par une définition de ces deux sentimens, qu'il avait placée dans son soixante-septième volume. La perte de son épouse, lui prouva qu'il avait été fait pour sentir l'amitié et l'amour; elle l'accabla plus que la perte de ses cent tomes in-octavo dévorés par les rats. La maison de Hervas était petite, et retentissait toute entière à chaque cri que je faisais : il était impossible de m'y laisser. Je fus recueilli par mon

grand-père le cordonnier Maragnon, qui parut très-flatté d'avoir dans sa maison son petit-fils, fils d'un contador et gentilhomme.

» Mon grand père, dans son humble état, jouissait de beaucoup d'aisance. Il m'envoya aux écoles dès que je fus en état de les fréquenter. Lorsque j'eus atteint seize ans, il m'habilla avec élégance, et me donna les moyens de promener mon oisiveté dans Madrid. Il se croyait bien payé de ses frais, lorsqu'il pouvait dire : *My nieto el hijo del contador*, mon petit-fils, le fils du contador. Mais venons à mon père et à sa triste destinée, qui n'est que trop connue : puisse-t-elle servir de leçon et d'épouvante aux impies !

» Diègue Hervas passa huit ans à réparer le dommage que lui avaient fait les rats. Son ouvrage était presque refait, lorsque des journaux étrangers, qui tombèrent entre ses ses mains, lui prouvèrent que les sciences avaient fait à son insçu des progrès remarquables. Hervas soupira de cet accroissement de peines; cependant, ne voulant pas laisser son ouvrage imparfait, il ajouta à chaque science les découvertes qu'on y avait faites. Ceci lui prit encore quatre ans. Ce fut donc douze années entières qu'il passa sans sortir de chez lui, et presque toujours collé sur son ouvrage. Cette vie sédentaire acheva de détruire sa santé. Il eut une sciatique obstinée; des maux

de reins, du sable dans la vessie, et tous les symptômes avant-coureurs de la goutte. Mais enfin, la poly-mathésis en cent volumes était achevée. Hervas fit venir chez lui le libraire Moréno, fils de celui qui avait mis en vente sa malheureuse analyse. « Monsieur, lui dit-il, voici cent vo-» lumes qui renferment tout ce que » les hommes savent aujourd'hui. « Cette poly-mathésis fera honneur » à vos presses, et, j'ose le dire, à » l'Espagne. Je ne demande rien » pour moi, ayez seulement la cha-» rité de m'imprimer, et que ma » peine mémorable ne soit pas en-» tièrement perdue. »

» Moréno ouvrit tous les volumes, les examina avec soin, et lui dit :

« Monsieur, je me charge de l'ou-
» vrage, mais il faut vous résoudre
» à le réduire à vingt-cinq vo-
» lumes.

» Laissez-moi, lui répondit Hervas,
» avec l'indignation la plus profonde,
» laissez-moi; retournez à votre ma-
» gasin imprimer les fatras roma-
» nesques ou pédantesques, qui font
» la honte de l'Espagne. Laissez-moi,
» Monsieur, avec ma gravelle et
» mon génie, qui, s'il eût été mieux
» connu, m'eût mérité l'estime gé-
» nérale. Mais, je n'ai plus rien à
» demander aux hommes, et moins
» encore aux libraires; laissez-moi. »

» Moréno se retira, et Hervas
tomba dans la plus noire mélancolie;
il avait sans cesse sous les yeux ses

cent volumes, enfans de son génie, conçus avec délices, enfantés avec une peine qui avait aussi ses plaisirs, et maintenant plongés dans l'oubli. Il voyait sa vie entière perdue, son existence anéantie dans le présent comme dans l'avenir. Alors aussi, son esprit, exercé à pénétrer tous les mystères de la nature, se tourna malheureusement vers l'abîme des misères humaines. A force d'en mesurer la profondeur, il vit le mal partout, il ne vit plus que le mal, et dit dans son cœur : « Auteur du » mal, qui êtes-vous ? »

» Lui-même eut horreur de cette idée, et voulut examiner si le mal, pour être, devait nécessairement avoir été créé. Ensuite, il examina

la même question sous un point de vue plus étendu. Il s'attacha aux forces de la nature, attribuant à la matière une énergie, qui lui parut propre à tout expliquer, sans avoir recours à la création.

» Pour ce qui est de l'homme et des animaux, selon lui, ils devaient l'existence à un acide générateur, lequel faisant fermenter la matière, lui donnait des formes constantes, à-peu-prés comme les acides cristallisent les bases alcalines et terreuses en polyédres toujours semblables. Il regardait les substances fongeuses, que produit le bois humide, comme le chaînon qui lie, la cristallisation des fossiles à la reproduction des végétaux et des ani-

maux, et qui en indique, sinon l'identité, au moins l'analogie.

» Savant, comme l'était Hervas, il n'eut pas de peine à étayer son faux système, de preuves sophistiques faites pour égarer les esprits. Il trouvait, par exemple, que les mulets, qui tiennent de deux espèces, pouvaient être comparés aux sels à base mêlée, dont la cristallisation est confuse. L'effervescence de quelques terres avec les acides, lui parut se rapprocher de la fermentation des végétaux muqueux, et celle-ci lui parut être un commencement de vie, qui n'avait pu se développer faute de circonstances favorables.

» Hervas avait observé que les cristaux, en se formant, s'amassaient

dans les parties les plus éclairées du vase, et se formaient difficilement dans l'obscurité; et comme la lumière est également favorable à la végétation, il considéra le fluide lumineux comme un des élémens dont se composait l'acide universel qui animait la nature; d'ailleurs il avait vu la lumière rougir à la longue les papiers teints en bleu, et c'était aussi un motif de la regarder comme un acide [1].

» Hervas savait que dans les hautes latitudes, dans le voisinage du pôle,

---

[1] Hervas est mort vers l'an 1660; ses connaissances en physique ne pouvaient être que très-bornées; on reconnaît ici l'acide principe de Paracelse.

le sang, faute d'une chaleur suffisante, était exposé à une alcalescence qui ne pouvait être arrêtée que par l'usage intérieur des acides. Il en conclut que la chaleur pouvant, en quelques occasions, être suppléée par un acide, devait être elle-même une espèce d'acide, ou du moins un des élémens de l'acide universel.

» Hervas savait qu'on avait vu le tonnerre aigrir et faire fermenter les vins. Il avait lu dans Sanchoniaton, qu'au commencement du monde, les êtres destinés à vivre avaient été comme réveillés à la vie par de violens coups de tonnerre, et notre infortuné savant n'avait pas craint de s'appuyer de cette cosmogonie payenne

pour affirmer que la matière de la foudre avait pu donner un premier développement à l'acide générateur, infiniment varié, mais constant dans la reproduction des mêmes formes.

» Hervas cherchant à pénétrer les mystères de la création, devait en rapporter la gloire au créateur; et plût au ciel qu'il l'eût fait! Mais son bon ange l'avait abandonné, et son esprit, égaré par l'orgueil du savoir, le livra sans défense aux prestiges des esprits superbes, dont la chute entraîna celle du monde. Hélas! tandis que Hervas élevait ses coupables pensées au-dessus des sphères de l'intelligence humaine, sa dépouille mortelle était menacée d'une prochaine dissolution. Pour l'accabler, plusieurs

maux aigus se joignirent aux maladies chroniques. Sa sciatique devenue douloureuse, lui ôtait l'usage de la jambe droite; le sable de ses reins, devenu graveleux, déchirait sa vessie; l'humeur arthritique avait courbé les doigts de sa main gauche, et menaçait les jointures de la droite; enfin, la plus sombre hypocondrie détruisait les forces de son âme, en même temps que celles de son corps. Il craignit d'avoir des témoins de son abattement, et finit par repousser mes soins et refuser de me voir.

» Un vieux invalide composait tout son domestique, et mettait, à le servir, tout ce qui lui restait de forces. Mais lui-même tomba malade, et mon père fut alors forcé de me souffrir

près de lui. Mon grand-père Moragnon fut bientôt après attaqué de la fièvre chaude. Il ne fut malade que cinq jours. Sentant sa fin approcher, il me fit venir et me dit : « Blaz, mon cher Blaz, reçois ma » dernière bénédiction. Tu es né d'un » père savant, et plût au ciel qu'il » le fût moins ! heureusement pour » toi, ton grand-père est un homme » simple dans sa foi et ses œuvres, » et il t'a élevé dans la même sim- » plicité : ne te laisses point entraî- » ner par ton père. Depuis quel- » ques années, il a fait peu d'actes » de religion, et ses opinions sont » telles, que des hérétiques en au- » raient honte. Blaz, défie-toi de la » sagesse humaine. Dans quelques

» instans, j'en saurai plus que tous » les philosophes. Blaz, Blaz, je te » bénis, j'expire. » Il mourut en effet. Je lui rendis les derniers devoirs, et je retournai chez mon père, où je n'avais pas été depuis quatre jours. Pendant ce temps, le vieil invalide était aussi mort, et les confrères de la charité s'étaient chargés de l'ensevelir. Je savais que mon père était seul, et je voulais me consacrer à le servir, mais en entrant chez lui, un spectacle extraordinaire frappa mes regards, et je restai dans la première chambre, frappé d'horreur.

» Mon père avait ôté ses habits et s'était revêtu d'un drap de lit en forme de linceuil. Il était assis et

regardait le soleil couchant. Après une assez longue contemplation, il éleva la voix, et dit : « Astre dont les
» derniers rayons ont frappé mes
» yeux pour la dernière fois, pour-
» quoi avez-vous éclairé le jour de
» ma naissance ? Avais-je demandé à
» naître ? Et pourquoi suis-je né ?
» Les hommes m'ont dit que j'avais
» une âme, et je m'en suis occupé
» aux dépens même de mon corps.
» J'ai cultivé mon esprit, mais les
» rats l'ont dévoré ; les libraires l'ont
» dédaigné. Rien ne restera de moi ;
» je meurs tout entier, aussi obscur
» que si je n'étais pas né. Néant,
» reçois donc ta proie. » Hervas resta quelques instans livré à de sombres réflexions : ensuite, il prit un go-

belet qui me sembla plèin de vin vieux; il leva les yeux au ciel, et dit : » O mon Dieu, s'il y en a un, » ayez pitié de mon âme, si j'en ai » une. » Ensuite, il vida le gobelet et le posa sur la table, puis il mit la main sur son cœur, comme s'il y ressentait quelque angoisse. Hervas avait préparé une autre table; il y avait mis des coussins : il se coucha dessus, croisa ses mains sur sa poitrine, et ne proféra plus une parole.

» Vous serez étonné que, voyant tous ces apprêts de suicides, je ne me sois pas jeté sur le verre, ou que je n'aie pas appelé du secours : j'en suis surpris moi-même, ou plutôt je suis très-sûr qu'un pouvoir surnaturel me retenait à ma place, sans me laisser

la liberté d'aucun mouvement; mes cheveux se dressèrent sur ma tête.

» Les confrères de la charité, qui avaient enterré notre invalide, me trouvèrent dans cette situation; ils virent mon père étendu sur la table, couvert d'un linceuil, et ils demandèrent s'il était mort. Je répondis que je n'en savais rien. Ils me demandèrent qui lui avait mis ce linceuil. Je répondis que lui-même s'en était revêtu. Ils examinèrent le corps et le trouvèrent sans vie. Ils virent le verre avec un reste de liquide, et le prirent pour l'examiner. Puis ils s'en allèrent, en donnant des signes de mécontentement, et me laissèrent dans un abattement extrême. Ensuite, vinrent les gens de la paroisse,

Ils me firent les mêmes questions, et ils s'en allèrent en disant : « Il » est mort comme il a vécu; ce n'est » pas à nous de l'enterrer. »

» Je restai seul avec le mort. Mon découragement allait au point que j'en avais perdu la faculté d'agir, et même de penser. Je me jetai dans le fauteuil où j'avais vu mon père, et je retombai dans mon immobilité.

» La nuit vint ; le ciel se chargea de nuages : un tourbillon soudain ouvrit ma fenêtre; un éclair bleuâtre sembla parcourir ma chambre, et la laissa ensuite plus sombre qu'elle n'était auparavant. Au milieu de cette obscurité, je crus distinguer quelques formes fantastiques; ensuite, il me sembla entendre mon père pousser

un long gémissement, que les échos lointains répétèrent à travers l'espace de la nuit. Je voulus me lever, mais j'étais retenu à ma place, et dans l'impossibilité de faire aucun mouvement. Un froid glacial pénétra mes membres; j'eus le frisson de la fièvre; mes visions devinrent des rèves, et le sommeil s'empara de mes sens.

» Je me réveillai en sursaut : je vis six grands cierges jaunes, allumés près du corps de mon père, et un homme assis vis-à-vis de moi, qui semblait guetter l'instant de mon réveil. Sa figure était majestueuse et imposante; il était grand de taille; ses cheveux noirs, un peu crépus, tombaient sur son front; son regard était vif et pénétrant, mais en même temps doux

et séducteur : du reste, il portait la fraise et le manteau gris, à peu près comme les gentilshommes s'habillent à la campagne.

» Lorsque l'inconnu vit que j'étais réveillé, il me sourit d'un air affable et me dit : « Mon fils (je
» vous appelle ainsi, parce que je
» vous considère comme si vous
» m'apparteniez déjà), vous êtes
» abandonné de Dieu et des hommes,
» et la terre s'est fermée devant les
» restes de ce sage qui vous donna
» le jour ; mais nous ne vous aban-
» donnerons pas.

» Monsieur, lui répondis-je, vous
» disiez, je crois, que j'étais aban-
» donné de Dieu et des hommes.
» Quant aux hommes, cela est vrai,

» mais je ne pense pas que Dieu
» puisse jamais abandonner une de
» ses créatures.

» Votre observation, dit l'inconnu,
» est juste, à certains égards; ce que
» je vous expliquerai quelqu'autre
» fois. Cependant, pour vous con-
» vaincre de l'intérêt que nous pre-
» nons à vous, je vous offre cette
» bourse ; vous y trouverez mille
» pistoles : un jeune homme doit
» avoir des passions et les moyens
» de les satisfaire ; n'épargnez pas
» cet or, et comptez toujours sur
» nous. » Ensuite l'inconnu frappa
dans ses mains ; six hommes masqués
parurent, et enlevèrent le corps de
Hervas ; les cierges s'éteignirent, et
l'obscurité fut profonde. Je n'y restai

pas long-temps : je pris à tâtons le chemin de la porte ; je gagnai la rue, et lorsque je vis le ciel étoilé, il me sembla que je respirais plus librement. Les mille pistoles que je sentais dans ma poche, contribuaient aussi à élever mon courage. Je traversai Madrid ; j'arrivai au bout du Prado, à l'endroit où l'on a placé, depuis, une statue colossale de Cybèle ; là je me couchai sur un banc, et ne tardai pas à m'endormir.

» Le soleil était déjà assez haut lorsque je m'éveillai, et ce qui m'éveilla, fut, je crois, un léger coup de mouchoir que je reçus dans le visage ; car en m'éveillant je vis une jeune fille, qui, se servant de son mouchoir comme d'un chasse-mouche,

écartait celles qui eussent pu troubler mon sommeil. Mais ce qui me parut le plus singulier, c'est que ma tête reposait très-mollement sur les genoux d'une autre jeune fille, dont je sentais la douce haleine se jouer dans mes cheveux. Je n'avais fait en m'éveillant presqu'aucun mouvement; j'étais libre de prolonger cette situation en feignant de dormir encore. Je refermai donc les yeux, et bientôt après j'entendis une voix un peu grondeuse, mais sans aigreur, qui, s'adressant à mes berceuses, leur dit:
» Célia, Zorilla, que faites-vous ici?
» Je vous croyais à l'église, et voilà
» que je vous trouve dans une belle
» dévotion.

» Mais, maman, répondit la jeune

» fille qui me servait d'oreiller, ne » m'avez-vous pas dit que les œuvres » avaient leur mérite, aussi bien que » la prière. Et n'est-ce pas là une » œuvre de charité, que de pro- » longer le sommeil de ce pauvre » jeune homme qui doit avoir passé » une bien mauvaise nuit.

» Assurément, répliqua la voix » plus riante que grondeuse, assu- » rément cela est très-méritoire, et » voilà une idée qui prouve, sinon » votre dévotion, au moins votre » innocence; mais à présent, ma » charitable Zorilla, posez-moi bien » doucement la tête de ce jeune » homme, et rentrons.

» Ah! ma bonne maman, reprit » la jeune fille, voyez comme il dort

» doucement ; au lieu de l'éveiller, » vous devriez bien, maman, défaire » sa fraise qui l'étouffe.

» Oui-dà, dit la maman, vous » me donnez là une belle commis- » sion ; mais voyons un peu : en » vérité, il a l'air bien doux. » En même temps, la main de la maman passa doucement sous mon menton et défit ma fraise.

» Il est encore mieux comme cela, dit Célia, qui n'avait pas encore parlé, » et il respire plus librement : je » vois qu'il y a de la douceur à » faire de bonnes actions.

» Cette réflexion, dit la mère, » montre beaucoup de jugement ; » mais il ne faut pas pousser la cha- » rité trop loin. Allons, Zorilla,

» posez doucement cette jeune tête
» sur ce banc, et retirons-nous.

» Zorilla passa doucement ses deux mains sous ma tête, et retira ses genoux. Je crus alors qu'il était inutile de faire plus long-temps l'endormi : je me mis sur mon séant, et j'ouvris les yeux : la mère poussa un cri ; les filles voulurent fuir ; je les retins. « Célia ! Zorilla !
» leur dis-je, vous êtes aussi belles
» qu'innocentes, et vous, qui n'avez
» l'air de leur mère, que parce que
» vos charmes sont plus formés, per-
» mettez, qu'avant de vous quitter,
» je puisse donner quelques instans
» à l'admiration que vous m'inspirez
» toutes les trois. » Tout ce que je leur disais était la vérité : Célia et

Zorilla eussent été des beautés parfaites, sans leur extrême jeunesse, qui ne leur avait pas donné le temps de se développer, et leur mère, qui n'était pas âgée de trente ans, n'en paraissait pas avoir vingt-cinq. « Seigneur cavalier, me dit celle-ci, » si vous avez seulement feint de » dormir, vous avez dû vous con- » vaincre de l'innocence de mes filles, » et prendre une bonne opinion de » leur mère. Je ne crains donc point » de perdre dans votre esprit en » vous priant de m'accompagner chez » moi. Une connaissance commencée » aussi singulièrement, semble faite » pour devenir plus intime. »

» Je les suivis. Nous arrivâmes à leur maison, qui donnait sur le

Prado. Les filles allèrent présider au chocolat. La mère, m'ayant fait asseoir auprès d'elle, me dit : « Vous » voyez une maison un peu plus » étoffée qu'il ne convient à notre » situation présente. Je l'avais prise » en des temps plus heureux. Au- » jourd'hui, je voudrais bien sous- » louer le bel étage, mais je n'ose » le faire ; les circonstances où je » me trouve exigent une sévère ré- » clusion.

» Madame, lui répondis-je, j'ai » aussi des raisons de vivre très-re- » tiré, et, si cela vous arrangeait, » je m'accommoderais volontiers du » quarto principal (ou bel appar- » tement). » En disant ces mots, je tirai ma bourse, et la vue de

l'or écarta toutes les objections que la dame eût pu me faire. Je payai d'avance trois mois de loyer et autant de pension. Il fut convenu qu'on me porterait à dîner dans ma chambre, et que je serais servi par un valet affidé, qui devait aussi faire mes commissions au dehors. Zorilla et Célia ayant reparu avec le chocolat, furent informées des conditions du marché, et leur regard parut prendre possession de ma personne; mais les yeux de leur mère semblaient vouloir la leur disputer. Ce petit combat de coquetterie ne m'échappa point; j'en remis l'issue à la destinée, et je songeai à m'arranger dans ma nouvelle habitation. Elle ne tarda pas à se trouver garnie de

tout ce qui pouvait contribuer à me la rendre agréable et commode. Tantôt c'était Zorilla qui m'apportait une écritoire, ou bien Célia venait garnir ma table d'une lampe ou de quelques livres. Rien n'était oublié. Les deux belles venaient séparément, et lorsqu'elles se rencontraient chez moi, c'étaient des rires qui ne finissaient pas. La mère avait son tour : elle s'occupa surtout de mon lit, y fit mettre des draps de toile de Hollande, une belle couverture de soie et une pile de coussins. Ces arrangemens m'occupèrent la matinée. Midi vint : on mit le couvert dans ma chambre ; j'en fus charmé : j'aimais voir trois personnes charmantes chercher à me plaire, et solliciter quel-

que part à ma bienveillance. Mais il y a temps pour tout; j'étais bien aise de me livrer à mon appétit sans trouble et sans distraction.

» Je dînai donc. Ensuite je pris ma cape et mon épée, et j'allai me promener en ville. Jamais je n'y avais eu autant de plaisir; j'étais indépendant, j'avais les poches pleines d'or, j'étais plein de santé, de vigueur, et, grâces aux caresses des trois dames, rempli d'une haute opinion de moi-même, car il est ordinaire aux jeunes gens de s'estimer ce que le beau sexe les apprécie.

» J'entrai chez un joaillier et j'achetai quelques bijoux. Ensuite, je fus au théâtre et je finis par revenir chez moi. Je trouvai les trois

dames assises à la porte de leur maison. Zorilla chantait en s'accompagnant de la guitare, les deux autres faisaient de la résille ou filet.

« Seigneur cavalier, me dit la » mère, vous vous êtes logé chez » nous, et vous nous témoignez beau- » coup de confiance, sans savoir seu- » lement qui nous sommes. Il serait » cependant convenable de vous en » informer. Vous saurez donc, sei- » gneur cavalier, que je m'appelle » Inez Santarez, veuve de don Juan » Santarez, corrégidor de la Havane. » Il m'avait prise sans bien, il m'a » laissée de même, avec les deux » filles que vous voyez. J'étais même » très-embarrassée de mon veuvage » et de ma pauvreté, lorsque je reçus

» très-inopinément une lettre de mon
» père. Vous me permettrez de taire
» son nom. Hélas! il avait aussi,
» toute sa vie, lutté contre l'infor-
» tune; mais enfin, ainsi que me
» l'apprenait sa lettre, il se trouvait
» dans un poste brillant, étant tré-
» sorier de la guerre. Sa lettre con-
» tenait une remise de deux mille
» pistoles, et l'ordre de venir à
» Madrid. J'y vins en effet, mais
» ce fut pour apprendre que mon
» père était accusé de concussion,
» même de haute trahison, et dé-
» tenu au château de Ségovie. Ce-
» pendant cette maison avait été
» louée pour nous. Je m'y suis donc
» logée, et j'y vis dans une grande
» retraite, ne recevant absolument

» personne, à l'exception d'un jeune » homme, employé dans les bureaux » de la guerre ; il vient me rap» porter ce qu'il peut apprendre » touchant le procès de mon père. » Lui excepté, personne ne sait nos » relations avec l'infortuné détenu. » — En achevant ces mots, madame Santarez versa quelques larmes.

« Ne pleures pas, maman, lui dit » Célia, il y a un terme à tout, et » sans doute il doit y en avoir aux » peines. Voilà déjà un jeune cava» lier qui a une physionomie très» heureuse, et sa rencontre me paraît » d'un augure favorable.

» En vérité, dit Zorilla, depuis » qu'il est ici, notre solitude me » semble n'avoir plus rien de triste. »

» Madame Santarez me jeta un regard où je démêlai de la tristesse et de la tendresse. Les filles me regardèrent aussi, puis baissèrent les yeux, rougirent, se troublèrent et furent rêveuses : j'étais donc aimé de trois personnes charmantes ; cet état me semblait délicieux.

» Sur ces entrefaites, un jeune homme grand et bien fait s'approcha de nous, il prit madame Santarez par la main, la conduisit à quelques pas de nous, et eut avec elle un long entretien ; ensuite elle me l'amena, et me dit : « Seigneur cavalier, voici don Christophe Sparadoz, dont je vous ai parlé, et qui est le seul homme que nous voyons à Madrid. Je voudrais aussi

» lui procurer l'avantage de votre
» connaissance; mais, quoique nous
» habitions la même maison, je ne
» sais à qui j'ai l'honneur de parler.

» Madame, lui dis-je, je suis
» noble et Asturien; mon nom est
» Leganez. » — Je crus devoir lui
taire le nom de Hervas, qui pouvait être connu.

» Le jeune Sparadoz me toisa d'un
air arrogant, et sembla même vouloir
me refuser le salut. Nous entrâmes
dans la maison, et madame Santarez
fit servir une collation de fruits et de
pâtes légères. J'étais encore le centre
principal de toutes les attentions des
trois belles, mais je m'aperçus pourtant bien des regards et des mines
qui s'adressaient au nouveau venu.

J'en fus blessé, et voulant tout ramener à moi, je fus aimable et brillant autant que possible.

» Au milieu de mon triomphe, don Christophe croisa son pied droit sur son genou gauche, et, regardant la semelle de son soulier, il dit : « En vérité, depuis la mort » du cordonnier Maragnon, il n'est » plus possible d'avoir à Madrid un » soulier bien fait. » Ensuite il me regarda d'un air goguenard et méprisant.

» Le cordonnier Maragnon était précisément mon grand-père maternel, qui m'avait élevé, et je lui avais les plus grandes obligations; mais il déparaît fort mon arbre généalogique, du moins cela me parut

ainsi. Il me sembla que je perdrais beaucoup dans l'esprit des trois dames, si elles venaient à savoir que j'avais eu un grand-père cordonnier. Toute ma gaieté disparut; je jetai à don Cristophe des regards tantôt courroucés, tantôt fiers et méprisans. Je me proposai de lui défendre de mettre le pied dans la maison. Il s'en alla; je le suivis dans l'intention de le lui signifier; je l'atteignis au bout de la rue et lui fis le compliment désobligeant que j'avais préparé. Je crus qu'il allait se fâcher. Il affecta au contraire un air gracieux, me prit sous le menton comme pour me caresser, mais tout à coup il me souleva de manière à me faire quitter la terre; ensuite, il me donna un

coup de pied, de ceux qu'on appelle crocs en jambe, et me fit tomber le nez dans le ruisseau. Etourdi du coup, je me relevai couvert de boue; et, plein de rage, je regagnai le logis. Les dames étaient couchées. Je me mis au lit, mais je ne pus dormir : deux passions, l'amour et la haine, me tenaient éveillé; celle-ci était toute concentrée sur don Cristophe. Il n'en était pas de même de l'amour, mon cœur en était rempli, mais il n'était point fixé. Célia, Zorilla et leur mère m'occupaient tour à tour; leurs images flatteuses se confondant dans mes rêves, m'obsédèrent le reste de la nuit.

» Je m'éveillai fort tard. En ouvrant les yeux, je vis madame San-

tarez assise au pied de mon lit : elle semblait avoir pleuré. « Mon jeune » cavalier, me dit-elle, je suis venue » me réfugier chez vous, j'ai là haut » des gens qui me demandent de » l'argent et je n'en ai pas à leur » donner. Je dois, hélas! mais ne » fallait-il pas habiller et nourrir » ces pauvres enfans ? elles n'ont » que trop de privations. » — Ici madame Santarez se mit à sangloter, et ses yeux, remplis de larmes, se tournaient involontairement vers ma bourse, qui était à côté de moi sur ma table de nuit. Je compris ce langage muet. Je versai l'or sur ma table; j'en fis à l'œil deux parts égales, et j'en offris une à madame Santarez : elle ne s'attendait point à

ce trait de générosité. D'abord elle en parut comme immobile de surprise; ensuite elle prit mes mains, les baisa avec transport, les pressa contre son cœur, puis elle ramassa l'or, en disant : « Oh ! mes enfans, » mes chers enfans ! » Les filles vinrent ensuite, elles baisèrent aussi mes mains. Tous ces témoignages de reconnaissance achevèrent de brûler mon sang déjà trop allumé par mes songes.

» Je m'habillai à la hâte, et voulus prendre l'air sur une terrasse de la maison; passant devant la chambre des jeunes filles, je les entendis sangloter, et s'embrasser en pleurant. Je prêtai l'oreille un instant, et puis j'entrai. Célia me dit:

« Ecoutez-moi, hôte trop cher et » trop aimable ; vous nous trouvez » dans la plus extrême agitation ; » depuis que nous sommes au » monde, aucun nuage n'avait trou- » blé le sentiment que nous avons » l'une pour l'autre, et nous étions » unies par la tendresse, plus en- » core que par le sang ; il n'en » était plus de même depuis que » vous êtes ici : la jalousie s'était » glissée dans nos âmes, et peut- » être en serions-nous venues à » nous haïr : le bon naturel de » Zorilla a prévenu ce malheur af- » freux. Elle s'est jetée dans mes » bras, nos larmes se sont confon- » dues, et nos cœurs se sont rap- » prochés. A présent, notre cher

» hôte, c'est à vous de nous ré-
» concilier tout à fait; promettez-
» nous de ne pas aimer l'une plus
» que l'autre; et si vous avez
» quelques caresses à nous faire,
» partagez-les bien également. »
Qu'avais-je à répondre, à cette invitation vive et pressante? je les serrai tour à tour dans mes bras; j'essuyai leurs pleurs, et leur tristesse fit place à de tendres folies.

» Nous passâmes ensemble sur la terrasse, et madame de Santarez nous y vint trouver. Le bonheur d'avoir payé ses dettes, l'enivrait de joie. Elle me pria à dîner, et me demanda de lui accorder toute cette journée. Notre repas eut un air

de confiance et d'intimité. Les domestiques furent écartés; les deux filles servirent tour à tour. Madame Santarez, épuisée par les émotions qu'elle avait éprouvées, but deux verres d'un vin généreux de Rotha. Ses yeux, un peu troublés, n'en furent que plus brillans. Elle s'anima beaucoup, et il n'eût tenu qu'à ses filles d'avoir encore de la jalousie; mais elles respectaient trop leur mère, pour que l'idée leur en pût venir. Celle-ci, trahie par un sang que le vin avait exalté, était néanmoins fort éloignée de tout libertinage.

» De mon côté, j'étais loin de songer à des projets de séduction. Le sexe et l'âge étaient nos séduc-

teurs. Les douces impulsions de la nature répandaient sur notre commerce un charme inexprimable; nous avions de la peine à nous quitter. Le soleil couchant nous eût enfin séparés; mais j'avais commandé des rafraîchissemens chez un limonadier voisin; leur apparition fit plaisir, parce qu'elle était un prétexte de rester réunis : tout allait bien jusque-là. Nous étions à peine à table, que nous vîmes arriver Cristophe Sparadoz. J'éprouvai une sensation fâcheuse à son aspect; mon cœur avait pris une sorte de possession de ces dames, et mes droits compromis me causaient une véritable douleur.

» Don Cristophe n'y fit aucune

attention, non plus qu'à ma personne. Il salua les dames, conduisit madame Santarez au bout de la terrasse, eut avec elle une longue conversation, et puis vint se mettre à table sans que personne l'y invitât. Il mangeait, buvait, et ne disait mot; mais la conversation étant tombée sur les combats de taureaux, il poussa son assiette, donna un coup de poing sur la table, et dit : « Ah! par saint
» Cristophe, mon patron, pour-
» quoi faut-il que je sois commis
» dans les bureaux du ministre?
» J'aimerais mieux être le dernier
» torero de Madrid, que président
» de tous les Cortès de la Cas-
» tille. » En même temps il tendit

le bras comme pour percer un taureau, et nous fit admirer l'épaisseur de ses muscles. Ensuite, pour montrer sa force, il plaça les trois dames dans un fauteuil, passa sa main sous le fauteuil, et le porta par toute la chambre. Don Cristophe trouvait tant de plaisir à ces jeux, qu'il les prolongea le plus qu'il put; ensuite, il prit sa cape et son épée pour s'en aller. Jusque-là, il n'avait fait aucune attention à moi. Mais alors, m'adressant la parole, il dit: « Mon ami le gen-
» tilhomme, depuis la mort du
» cordonnier Maragnon, qui est-ce
» qui fait les meilleurs souliers? »
Ce propos ne parut aux dames qu'une absurdité, telles que don

Cristophe en proférait assez souvent. Quant à moi, j'en fus très-irrité : j'allai chercher mon épée, et je courus après don Cristophe; je l'atteignis au bout d'une rue de traverse; je me mis devant lui, et, tirant mon épée, je lui dis : « Insolent, tu vas me payer tant » de lâches affronts. » Don Cristophe mit la main sur la garde de son épée; mais ayant aperçu à terre un bout de bâton, il le ramassa, en donna un coup sec sur la lame de mon épée, et la fit sauter de ma main; ensuite, il s'approcha de moi, me prit par le chignon, me porta jusqu'au ruisseau, et m'y jeta comme il avait fait la veille, mais si rudement, que j'en fus plus long-temps étourdi.

» Quelqu'un me donna la main pour me relever; je reconnus le gentilhomme qui avait fait enlever le corps de mon père, et m'avait donné mille pistoles. Je me jetai à ses pieds; il me releva avec bonté, et me dit de le suivre. Nous marchâmes en silence, et arrivâmes au pont du Mançanarez, où nous trouvâmes deux chevaux noirs, sur lesquels nous galopâmes une demi-heure le long du rivage. Nous arrivâmes à une maison solitaire, dont les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes; la chambre où nous entrâmes était tapissée de serge brune et ornée de flambeaux d'argent, et d'une brâsière de même métal. Nous nous assîmes auprès, dans deux fauteuils,

et l'inconnu me dit : « Seigneur
» Hervas, voilà comme va le monde,
» dont l'ordre, tant admiré, ne brille
» pas par la justice distributive; les
» uns ont reçu de la nature une
» force de huit cents livres, d'au-
» tres de soixante. Il est vrai qu'on
» a inventé la trahison, qui remet
» un peu le niveau. » En même
temps l'inconnu ouvrit un tiroir,
en tira un poignard, et me dit :
« Voyez cet instrument ; le bout,
» contourné en olive, est terminé
» par une pointe plus affilée qu'un
» cheveu ; mettez-le à votre cein-
» ture. Adieu, mon cavalier ; sou-
» venez-vous toujours de votre bon
» ami, don Belial de Gehenna.
» Quand vous aurez besoin de moi,

» venez, après minuit, au pont du
» Mançanarez ; frappez trois fois
» dans vos mains, et vous verrez
» arriver les chevaux noirs. A pro-
» pos, j'oubliais l'essentiel ; voici
» une seconde bourse ; ne vous en
» faites pas faute. » Je remerciai le
généreux don Belial ; je remontai sur
mon cheval noir ; un nègre monta sur
l'autre ; nous arrivâmes au pont où il
fallut descendre, et je gagnai mon logis.

» Rentré chez moi, je me cou-
chai, et m'endormis ; mais j'eus des
songes pénibles. J'avais mis le poi-
gnard sous mon chevet ; il me pa-
rut qu'il sortait de sa place, et
m'entrait dans le cœur. Je voyais
aussi don Cristophe qui m'enlevait
les trois dames de la maison.

» Mon humeur, le matin, était sombre; la présence des jeunes filles ne me calma point. Les efforts qu'elles firent pour m'égayer, produisirent un effet différent, et mes caresses eurent moins d'innocence. Quand j'étais seul, j'avais mon poignard à la main, et j'en menaçais don Cristophe, que je croyais voir devant moi.

» Ce redoutable personnage parut encore dans la soirée, et ne fit pas à ma personne la plus légère attention; mais il fut pressant avec les femmes. Il les lutina les unes après les autres, les fâcha, et puis les fit rire. Sa balourdise finit par plaire plus que ma gentillesse

» J'avais fait apporter un souper

plus élégant que copieux. Don Cristophe le mangea presque à lui seul; ensuite il reprit sa cape pour s'en aller. Avant de partir, il se tourna brusquement de mon côté, et me dit : « Mon gentilhomme, qu'est-ce » que ce poignard que je vois à » votre ceinture? vous feriez mieux » d'y mettre une alêne de cordon- » nier. » Là-dessus il partit d'un grand éclat de rire, et nous quitta. Je le suivis, et l'atteignant au détour d'une rue, je passai à sa gauche, et lui donnai un coup de poignard de toute la force de mon bras. Mais je me sentis repoussé avec autant de force que j'en avais mis à frapper; et don Christophe, se retournant avec beaucoup de sang-

froid, me dit : « Faquin, ne sais-tu » pas que je porte une cuirasse? » Ensuite, il me prit par le chignon et me jeta dans le ruisseau. Mais, pour cette fois, je fus charmé d'y être, et qu'on m'eût épargné un assassinat. Je me relevai avec une sorte de contentement. Ce sentiment m'accompagna jusqu'à mon lit, et ma nuit fut plus tranquille que la précédente.

» Le matin les dames me trouvèrent plus calme que je n'avais été la veille, et m'en firent compliment; mais je n'osai passer la soirée avec elles; je craignais l'homme que j'avais voulu assassiner, et je pensais que je n'oserais le regarder en face. Je passai la soirée à me pro-

mener dans les rues, enrageant de bon cœur lorsque je songeais au loup qui s'était introduit dans mon bercail.

» A minuit j'allai au pont : je frappai dans mes mains, les chevaux noirs parurent ; je montai sur celui qui m'était destiné, et suivis mon guide jusqu'à la maison de don Belial. Les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes ; mon protecteur vint à ma rencontre, et me conduisit à la brasière où nous avions été la veille. « Eh bien, me dit-il d'un ton un « peu moqueur, eh bien, mon » cavalier, l'assassinat n'a pas réus» si : c'est égal, on vous tiendra » compte de l'intention ; au surplus, » nous avons songé à vous débarras-

» ser d'un rival aussi fâcheux. On » a dénoncé les indiscrétions dont » il se rendait coupable, et il est » aujourd'hui dans la même prison » que le père de madame Santarez. » Il ne tiendra donc qu'à vous de » mettre votre bonne fortune à pro- » fit, un peu mieux que vous ne » l'avez fait jusqu'à présent. Agréez » le cadeau de cette bonbonnière, » elle contient des pastilles d'une » composition excellente; offrez-les » à vos dames, et mangez-en vous- » même. »

» Je pris la bonbonnière qui répandait un parfum agréable, et puis je dis à don Belial : « Je ne sais » pas trop ce que vous appelez » *mettre ma bonne fortune à profit.*

» Je serais un monstre, si je pouvais
» abuser de la confiance d'une mère
» et de l'innocence de ses filles ; je
» ne suis point aussi pervers que
» vous paraissez le supposer.

» Je ne vous suppose, dit don
» Belial, ni plus ni moins méchant
» que ne le sont tous les enfans
» d'Adam. Ils ont des scrupules
» avant de commettre le crime, et
» des remords après ; par-là, ils se
» flattent de tenir encore un peu à
» la vertu ; mais ils pourraient s'é-
» pargner ces sentimens fâcheux s'ils
» voulaient examiner ce que c'est que
» la vertu, qualité idéale dont ils
» admettent l'existence sans examen;
» et cela même doit la ranger au
» nombre des préjugés qui sont des

» opinions admises sans jugement
» préalable.

» Seigneur don Belial, répondis-
» je à mon protecteur, mon père
» avait mis entre mes mains son
» soixante-sixième volume, qui traitait
» de la morale. Le préjugé, selon
» lui, n'était pas une opinion admise
» sans jugement préalable, mais une
» opinion déjà jugée avant que nous
» fussions au monde, et transmise
» comme par héritage. Ces habitudes
» de l'enfance jettent dans notre âme
» cette première semence, l'exemple la
» dévelope, la connaissance des lois la
» fortifie; en nous y conformant, nous
» sommes des honnêtes gens; en fai-
» sant plus que les lois n'ordonnent,
» nous sommes des hommes vertueux.

» Cette définition, dit don Belial,
» n'est pas mauvaise, et fait honneur
» à votre père ; il écrivait bien et
« pensait encore mieux, peut-être
» ferez-vous comme lui. Mais reve-
» nons à votre définition. Je con-
» viens avec vous que les préjugés
» sont des opinions déjà jugées ;
» mais ce n'est pas une raison pour
» ne pas les juger encore, lorsque
» le jugement est formé. Un esprit
» curieux d'approfondir les choses,
» soumettra les préjugés à l'examen,
» et il examinera même si les lois
» sont également obligatoires pour
» tout le monde. En effet, vous
» observerez que l'ordre légal semble
» avoir été imaginé pour le seul
» avantage de ces caractères froids

» et paresseux qui attendent leurs
» plaisirs de l'hymen, et leur bien-
» être de l'économie et du tra-
» vail. Mais les beaux génies, les
» caractères ardents, avides d'or
» et de jouissances, qui voudraient
» dévorer leurs années, qu'est-ce
» que l'ordre social a fait pour eux?
« Ils passeraient leur vie dans les
» cachots et la terminerait dans les
» supplices. Heureusement les insti-
» tutions humaines ne sont pas réel-
» lement ce qu'elles paraissent. Les
» lois sont des barrières : elles suf-
» fisent pour détourner les passans;
» mais ceux qui ont bien envie de
» les franchir, passent par-dessus ou
» par-dessous. Ce sujet me mène-
» rait trop loin; il se fait tard,

» adieu mon cavalier ; faites usage
» de ma bonbonnière, et comptez
» toujours sur ma protection. »

» Je pris congé du seigneur don Belial, et retournai chez moi. On m'ouvrit la porte ; je gagnai mon lit, et tâchai de m'endormir. La bonbonnière était sur une table de nuit ; elle répandait un parfum délicieux. Je ne pus résister à la tentation : je mangeai deux pastilles, je m'endormis, et j'eus une nuit très-agitée.

» Mes jeunes amies vinrent à l'heure accoutumée. Elles me trouvèrent dans le regard quelque chose d'extraordinaire : véritablement je les voyais avec d'autres yeux ; tous leurs mouvemens me semblaient des aga-

ceries faites à dessein de me plaire; je prêtais le même sens à leurs discours les plus indifférens ; tout en elles attirait mon attention et me faisait imaginer des choses auxquelles je n'avais pas songé auparavant.

» Zorilla trouva ma bonbonnière ; elle mangea deux pastilles et en offrit à sa sœur. Bientôt, ce que j'avais cru voir acquit quelque réalité : les deux sœurs furent dominées par un sentiment intérieur, et s'y livraient sans le connaître ; elles-mêmes en furent effrayées, et me quittèrent avec un reste de timidité qui avait quelque chose de farouche.

» Leur mère entra : depuis que je l'avais sauvée de ses créanciers, elle avait pris avec moi des ma-

nières affectueuses ; ses caresses me calmèrent quelques instans : mais bientôt je la vis des mêmes yeux que je voyais ses filles. Elle s'aperçut de ce qui se passait en moi, et en éprouva de la confusion. Ses regards, en évitant les miens, tombèrent sur la bonbonnière fatale ; elle y prit quelques pastilles et s'en alla. Bientôt elle revint, me caressa encore, m'appela son fils, et me serra dans ses bras. Elle me quitta avec un sentiment de peine, et de grands efforts sur elle-même. Le trouble de mes sens alla jusqu'à l'emportement : je sentais le feu circuler dans mes veines, je voyais à peine les objets environnans, un nuage couvrait ma vue.

» Je pris le chemin de la terrasse : la porte des jeunes filles était entr'ouverte, je ne pus me défendre d'entrer : le désordre de leurs sens était plus excessif que le mien ; il m'effraya. Je voulus m'arracher de leurs bras, je n'en eus pas la force. Leur mère entra ; le reproche expira sur sa bouche : bientôt elle perdit le droit de nous en faire.

» Pardonnez, seigneur Cabronèz, ajouta le pèlerin, pardonnez si je vous parle de choses dont le récit même est un péché mortel ; mais ce récit était nécessaire à votre salut. J'ai entrepris de vous arracher à la perdition, et j'espère y réussir : ne manquez pas de vous trouver ici demain à la même heure. — Cabro-

nèz retourna chez lui, et pendant la nuit il fut encore inquiété par l'ombre de Penna-Flor.

» Le lendemain, s'étant rendu à l'endroit assigné par le pèlerin, celui-ci continua en ces termes la suite de son récit :

» Ma bonbonnière était vide; mes pastilles épuisées : mais nos regards et nos soupirs semblaient encore vouloir ranimer nos flammes éteintes. Nos pensées se nourrissaient de souvenirs criminels, et nos langueurs avaient leurs coupables délices.

C'est le propre du crime, d'étouffer les sentimens de la nature. Madame de Santarez, livrée à des désirs effrénés, oubliait que son père languissait dans un cachot, et que peut-

être son arrêt de mort était prononcé. Si elle n'y pensait guère, moi, j'y pensais encore moins.

» Mais un soir, je vis entrer chez moi un homme soigneusement enveloppé dans son manteau, ce qui me causa quelque frayeur, et je ne fus pas trop rassuré lorsque je vis que, pour mieux se déguiser, il avait même pris un masque. Le mystérieux personnage me fit signe de m'asseoir, s'assit lui-même, et me dit : « Seigneur Hervas, vous me paraissez » lié avec madame Santarez ; je veux » m'ouvrir à vous sur ce qui la concerne : l'affaire étant sérieuse, il » me serait pénible d'en traiter avec » une femme. Madame Santarez avait » donné sa confiance à un étourdi,

» nommé Cristophe Sparadoz. Il est
» aujourd'hui dans la même prison
» où se trouve le sieur Goranez,
» père de ladite dame. Ce fou là
» croyait avoir le secret de certains
» hommes puissans; mais ce secret,
» c'est moi qui en suis le déposi-
» taire, et le voici en peu de mots.
» D'aujourd'hui en huit jours, une
» demi-heure après le soleil couché,
» je passerai devant cette porte, et
» je dirai trois fois le nom du dé-
» tenu, *Goranez*, *Goranez*, *Goranez*.
» A la troisième fois, vous me re-
» mettrez un sac de trois mille pis-
» toles. M. Goranez n'est plus à
» Ségovie, mais dans une prison de
» Madrid. Son sort sera décidé avant
» le milieu de la même nuit. Voilà

» ce que j'avais à dire ; ma com-
» mission est finie. » En même temps, l'homme masqué se leva et partit.

» Je savais ou je croyais savoir que madame Santarez n'avait aucun moyen pécuniaire. Je me proposai donc d'avoir recours à don Belial. Je me contentai de dire à ma charmante hôtesse que don Cristophe ne venait plus chez elle, parce qu'il était devenu suspect à ses supérieurs ; mais que j'avais moi-même des intelligences avec les bureaux, et que j'avais tout lieu d'espérer un entier succès. L'espoir de sauver son père remplit madame Santarez de la joie la plus vive. Elle ajouta la reconnaissance à tous les sentimens que je lui inspirais déjà. L'a-

bandon de sa personne lui parut moins criminel. Un bienfait aussi grand paraissait devoir l'absoudre. Des délices nouvelles occupèrent encore tous nos momens. Je m'en arrachai une nuit pour aller voir don Bélial. « Je vous attendais, me dit-il, » je savais bien que vos scrupules » ne dureraient guère, et vos re- » mords encore moins. Tous les fils » d'Adam sont faits de la même » pâte; mais je ne m'attendais pas » que vous seriez sitôt las de plai- » sirs, tels que ne les ont jamais » goûté les rois de ce petit globe, » qui n'avaient pas ma bonbon- » nière.

» Hélas! seigneur Belial, lui ré- » pondis-je, une partie de ce que

» vous dites n'est que trop véritable ;
» mais il ne l'est point que mon état
» me lasse : je crains, au contraire,
» que s'il venait à finir, la vie n'eût
» plus de charmes pour moi.

— » Cependant, vous êtes venu
» me demander trois mille pistoles,
» pour sauver le sieur Goranez, et
» dès que celui-ci sera justifié, il
» prendra chez lui sa fille et ses pe-
» tites-filles : il a déjà disposé de
» leur main en faveur de deux com-
» mis de son bureau. Vous verrez
» dans les bras de ces heureux époux
» deux objets charmans qui vous
» avaient sacrifié leur innocence, et
» qui, pour prix d'une telle offrande,
» ne demandaient qu'une part aux
» plaisirs dont vous étiez le centre.

» Plutôt inspirées par l'émulation que
» par la jalousie, chacune d'elles était
» heureuse du bonheur qu'elle vous
» avait donné, et jouissait sans envie
» de celui que vous deviez à l'autre.
» Leur mère, plus savante et non
» moins passionnée, pouvait, grâce
» à ma bonbonnière, voir sans hu-
» meur le bonheur de ses filles. Après
» de tels momens, que ferez-vous le
» reste de votre vie? Irez-vous recher-
» cher les légitimes plaisirs de l'hymen,
» ou soupirer le sentiment près d'une
» coquette, qui ne pourra même vous
» promettre l'ombre des voluptés
» qu'aucun mortel avant vous n'avait
» connues.

» Ensuite, don Belial changeant de ton, me dit : « Mais non, j'ai tort;

» le père de madame Santarez est » réellement innocent, et il est en » votre pouvoir de le sauver; le plai- » sir de faire une bonne action doit » l'emporter sur tous les autres.

— » Monsieur, vous parlez bien » froidement des bonnes actions, et » bien chaudement des plaisirs qui, » après tout, sont ceux du péché. » On dirait que vous voulez mon » éternelle perdition. Je suis tenté » de croire que vous êtes...... »

» Don Belial ne me laissa point achever. « Je suis, me dit-il, l'un des » principaux membres d'une asso- » ciation puissante, dont le but est » de rendre les hommes heureux, » en les guérissant de vains préju- » gés qu'ils sucent avec le lait de

» leur nourrice, et qui les gênent
» ensuite dans tous leurs désirs. Nous
» avons publié de très-bons livres
» où nous prouvons admirablement
» que l'amour de soi est le principe
» de toutes les actions humaines, et
» que la douce pitié, la piété filiale,
» l'amour brûlant et tendre, la clé-
» mence dans les rois, sont autant
» de raffinement de l'égoïsme. Or,
» si l'amour de soi-même est le mo-
» bile de toutes nos actions, l'accom-
» plissement de nos propres désirs
» en doit être le but naturel. Les
» législateurs l'ont bien senti. Ils ont
» écrit les lois de manière à ce qu'elles
» pussent être éludées, et les inté-
» ressés n'y manquent guère.

» Eh quoi ! lui dis-je, seigneur Belial,

» ne regardez-vous pas le juste et
» l'injuste comme des qualités réelles?
— » Ce sont des qualités relatives.
» Je vous le ferai comprendre avec
» le secours d'un apologue. »

» Des insectes très-petits rampaient
» sur le sommet de hautes herbes.
» L'un d'eux dit aux autres : Voyez
» ce tigre couché près de nous;
» c'est le plus doux des animaux,
» jamais il ne nous fait de mal. Le
» mouton, au contraire, est un ani-
» mal féroce; s'il en venait un, il
» nous dévorerait avec l'herbe qui
» nous sert d'asile : mais le tigre
» est juste, il nous vengerait.

» Vous pouvez en conclure, sei-
» gneur Hervas, que de toutes les
» idées du juste et de l'injuste, du

» bien et du mal, sont relatives et
» nullement absolues ou générales.
» Je conviens avec vous qu'il y a une
» sorte de satisfaction niaise, attachée
» à ce qu'on appelle les bonnes actions.
» Vous en trouverez sûrement à
» sauver le bon M. Goranez, qui
» est accusé injustement. Vous ne
» devez pas hésiter à le faire si vous
» êtes las de vivre avec sa famille.
» Faites vos réflexions, vous en avez
» le temps. L'argent doit être remis
» samedi, une demi-heure après le
» coucher du soleil. Soyez ici dans
» la nuit du vendredi au samedi,
» les trois mille pistoles seront
» prêtes à minuit précis. — Adieu,
» agréez encore cette bonbonnière. »

» Je retournai chez moi, et che-

min faisant je mangeai quelques pastilles. Madame Santarez et ses filles m'attendaient, et ne s'étaient pas couchées. Je voulus parler du prisonnier : on ne m'en donna pas le temps...... Mais, pourquoi révèlerais-je tant de forfaits honteux? Il vous suffira de savoir qu'abandonnés à des désirs sans frein, il n'était plus en notre pouvoir de mesurer le temps, et de compter les jours; le prisonnier fut entièrement oublié.

» La journée du samedi allait finir : le soleil, couché derrière des nuages, me parut jeter dans le ciel des reflets couleur de sang. Des éclairs soudains me faisait trésaillir : je cherchais à me rappeler ma dernière conversation avec don Belial. Tout à coup, j'entends une

voix creuse et sépulcrale, répéter trois fois : *Goranez, Goranez, Goranez.*

» Juste ciel! s'écria Madame San-
» tarez, est-ce un esprit du ciel ou
» de l'enfer; il m'avertit que mon
» père n'est plus. » — J'avais perdu connaissance; lorsque je l'eus retrouvée, je pris le chemin du Mançanarez, pour faire une dernière tentative auprès de don Belial. Des alguazils m'arrêtèrent et me conduisirent dans un quartier que je ne connaissais pas du tout, et dans une maison que je ne connaissais pas davantage, mais que je reconnus bientôt pour une prison. On me mit des fers, et l'on me fit entrer dans un obscur caveau.

» J'entendis près de moi, un bruit

de chaînes : « Es-tu le jeune
» Hervas, me demanda le com-
» pagnon de mon infortune ?
» Oui, lui dis-je; je suis Hervas,
» et je reconnais, au son de ta voix,
» que tu es Cristophe Sparadoz. As-
» tu des nouvelles de Goranez ?
» Était-il innocent ?
» Il était innocent, dit don Cris-
» tophe; mais son accusateur avait
» ourdi sa trame avec un art qui
» mettait dans ses mains sa perte
» ou son salut. Il lui demandait trois
» mille pistoles : Goranez n'a pu se
» les procurer, et vient de s'étran-
» gler en prison. On m'a donné
» aussi le choix de m'étrangler, ou
» de passer le reste de mes jours
» au château de Laroche, sur la

» côte d'Afrique. J'ai choisi le dernier parti, et je me propose de m'échapper dès que je pourrai, et de me faire mahométan. Quant à toi, mon ami, tu vas avoir la question extraordinaire, pour te faire avouer des choses dont tu n'as aucune idée; mais ta liaison avec madame Santarez fait supposer que tu es instruit, et complice de son père. »

» Qu'on se représente un homme dont le corps et l'âme étaient également amollis dans la volupté; et cet homme, menacé des horreurs d'un supplice cruellement prolongé. Je crus déjà ressentir les douleurs de la torture, mes cheveux se dressèrent sur ma tête; le frisson de la terreur

pénétra mes membres : ils n'obéirent plus à ma volonté, mais aux mouvemens soudains d'impulsions convulsives.

» Un geolier entra dans la prison et vint chercher Sparadoz. Celui-ci, en s'en allant, me jeta un poignard; je n'eus pas la force de le saisir, encore moins aurais-je eu celle de me poignarder. Mon désespoir était de telle nature, que la mort elle-même ne pouvait me rassurer.

» O Belial, m'écriai-je, Belial, » je sais bien qui tu es, et pourtant je t'invoque !

» Me voici, s'écria l'esprit immonde; prends ce poignard; fais » couler ton sang, et signe le papier que je te présente.

» Ah! mon bon ange, m'écriai-je

» alors, m'avez-vous tout à fait aban-
» donné ?

» Tu l'invoques trop tard, s'écria
» Satan, grinçant les dents et vo-
» missant la flamme. » — En même temps, il imprima sa griffe sur mon front. J'y sentis une douleur cuisante, et je m'évanouis ou plutôt je tombai en extase. Une lumière soudaine éclaira la prison; un Chérubin, aux ailes brillantes, me présenta un miroir, et me dit : « Vois sur ton front le *Thau* ren-
» versé; c'est le signe de la répro-
» bation; tu le verras à d'autres
» pécheurs; tu en ramèneras douze
» dans la voie du salut, et tu y
» rentreras toi-même : prends cet
» habit de pèlerin, et suis-moi. »

» Je me réveillai, ou je crus me réveiller : et réellement je n'étais plus dans la prison, mais sur le grand chemin qui va en Galice ; j'étais vêtu en pèlerin.

» Bientôt après, une troupe de pèlerins vint à passer. Ils allaient à saint Jacques de Compostelle : je me joignis à eux, et je fis le tour de tous les lieux saints de l'Espagne. Je voulais passer en Italie, et visiter Lorette. J'étais dans les Asturies, je pris ma route par Madrid. Arrivé dans cette ville, j'allai au Prado, et je cherchai la maison de madame Santarez. Je ne pus la retrouver, bien que je reconnusse toutes celles du voisinage. Ces fascinations me prouvèrent que j'étais encore sous la puissance de Satan. Je n'osai pousser plus loin mes recherches.

» Je visitai quelques églises, puis j'allai au Buen-Retiro. Ce jardin était absolument désert. Je n'y vis qu'un seul homme, assis sur un banc. La grande croix de Malte, brodée sur son manteau, me prouva qu'il était un des principaux membres de l'ordre. Il paraissait rêveur, et même comme immobile, à force d'être plongé dans sa rêverie.

» En l'approchant de plus près, il me parut voir sous ses pieds un abîme, dans lequel sa figure se peignait renversée comme dans l'eau; mais ici, l'abîme paraissait rempli de feu.

» Lorsque j'approchai davantage, l'illusion n'eut plus lieu; mais en observant cet homme, je vis qu'il

avait au front le *Thau* renversé, ce signe de réprobation, que le Chérubin m'avait fait voir dans le miroir, sur mon propre front.

» Il me fut aisé de comprendre que je voyais un des douze pécheurs qui devaient être par moi ramenés dans la voie du salut. Je cherchai à gagner la confiance de celui-ci : je l'obtins, lorsqu'il fut convaincu que mon motif n'était point une vaine curiosité. Il était nécessaire qu'il me fît son histoire. Je la lui demandai, et il la commença en ces termes :

« Je suis entré dans l'ordre de » Malte avant d'être sorti de l'en- » fance, ayant été reçu, comme l'on » dit, *de pagerie*. Les protections » que j'avais en cour m'obtinrent

» l'avantage de tenir galère à vingt-
» cinq ans; et le grand-maître étant
» l'année suivante entré en *donnai-*
» *son*, me conféra la meilleure com-
» manderie de la langue d'Aragon.
» Je pouvais donc, et je puis encore,
» prétendre aux premières dignités
» de l'ordre. Mais comme on n'y
» parvient que dans un âge avancé,
» et qu'en attendant je n'avais ab-
» solument rien à faire, je suivis
» l'exemple de nos premiers baillis,
» qui, peut-être, eussent dû m'en
» donner un meilleur. En un mot,
» je m'occupais à faire l'amour, ce
» que je regardais alors comme un
» péché des plus véniels; et plût
» au ciel que je n'en eusse point
» commis de plus grave! Celui que

» j'ai à me reprocher est un em-
» portement coupable, qui m'a fait
» braver ce que notre religion a de
» plus sacré; je n'y pense qu'avec
» effroi; mais n'anticipons point.

» Vous saurez donc que nous
» avons à Malte quelques familles
» nobles de l'île qui n'entrent point
» dans l'ordre, et n'ont aucune rela-
» tion avec les chevaliers, de quelque
» rang que ce soit, ne reconnaissant
» que le grand-maître, qui est leur
» souverain, et le chapitre, qui est
» son conseil.

» Après cette classe, il en vient une
» mitoyenne, qui exerce les emplois
» et recherche la protection des che-
» valiers. Les dames de cette classe
» se donnent à elles-mêmes et sont

» désignées par le titre d'*honorate*,
» qui, en italien, veut dire honorées.
» Et sûrement elles le méritent par
» la décence qu'elles mettent dans
» leur conduite, et, s'il faut tout
» vous dire, par le mystère qu'elles
» mettent dans leurs amours.

» Une longue expérience a prouvé
» aux dames *honorate* que le mys-
» tère était incompatible avec le ca-
» ractère des chevaliers français, ou
» du moins qu'il était infiniment rare
» de leur voir réunir la discrétion
» à toutes les belles qualités qui les
» distinguent. Il en est résulté que
» les jeunes gens de cette nation,
» accoutumés en tous pays à de
» brillans succès près du sexe, doivent,
» à Malte, se borner à des prosti-

» tuées. Les chevaliers allemands, » d'ailleurs peu nombreux, sont ceux » qui plaisent le mieux aux *hono-* » *rate*, et je crois qu'ils le doivent » à leur teint blanc et rosé. Après » eux, ce sont les Espagnols, et je » crois que nous le devons à notre » caractère, qui passe avec raison » pour être honnête et sûr.

» Les chevaliers français, mais sur- » tout les Caravanistes, se vengent » des *honorate* en les raillant de » toutes manières, surtout en dé- » voilant leurs intrigues secrètes. Mais » comme ils font bande à part et » qu'ils négligent d'apprendre l'ita- » lien, qui est la langue du pays, » tout ce qu'ils disent ne fait pas » grande sensation.

» Nous vivions donc en paix, » ainsi que nos *honorate* lorsqu'un » vaisseau de France nous amena » le commandeur de Foulequère, de » l'ancienne maison des sénéchaux » de Poitou, issus des comtes d'An- » goulême. Il avait été autrefois à » Malte, et toujours il y avait eu » des affaires d'honneur. A présent, » il venait solliciter le généralat des » galères. Il avait plus de trente- » cinq ans; en conséquence, on » s'attendait à le trouver plus rassis. » En effet, le commandeur n'était » pas querelleur et tapageur comme » il l'avait été; mais il était hau- » tain, impérieux, et même factieux, » prétendant à plus de considération » que le grand-maître lui-même.

» Le commandeur ouvrit sa mai-
» son : les chevaliers français s'y
» rendaient en foule. Nous y allions
» peu, et nous finîmes par n'y pas
» aller du tout, parce que nous y
» trouvions la conversation établie
» sur des sujets qui nous étaient
» désagréables, entr'autres sur les
» *honorate*, que nous aimions et
» respections.

» Lorsque le commandeur sortait,
» on le voyait entouré de jeunes
» Caravanistes. Souvent il les menait
» dans la *Rue étroite*, leur montrait
» les endroits où il s'était battu, et
» leur racontait toutes les circons-
» tances de ses duels. — Il est bon
» de vous dire que, selon nos usages,
» le duel est défendu à Malte, excepté

» dans la *Rue étroite*, qui est une
» ruelle où nulle fenêtre ne donne;
» elle n'a de largeur qu'autant qu'il
» en faut pour que deux hommes
» puissent se mettre en garde et
» croiser leurs fers. Ils ne peuvent
» reculer. Les adversaires se mettent
» en large de la rue : leurs amis
» arrêtent les passans et empêchent
» qu'on ne les trouble. Cet usage a
» a été autrefois introduit pour em-
» pêcher les assassinats; car l'homme
» qui croit avoir un ennemi, ne passe
» pas par la *Rue étroite*; et si l'as-
» sassinat était commis ailleurs, on
» ne pouvait plus le faire passer
» pour une rencontre. D'ailleurs, il
» y a peine de mort pour qui
» viendrait dans la *Rue étroite* avec

» un poignard. Le duel est donc » non-seulement toléré à Malte, mais » même permis. Cependant cette » permision est pour ainsi dire, » tacite, et loin d'en abuser, on en » parle avec une sorte de honte, » comme d'un attentat contraire à » la charité chrétienne et malséant » dans le chef-lieu d'un ordre mo- » nastique.

» Les promenades du commandeur » dans la *Rue étroite* étaient tout à fait » déplacées. Elles eurent le mauvais » effet de rendre les Caravanistes » français très-querelleurs, et d'eux- » mêmes ils y étaient assez portés.

» Ce mauvais ton alla en augmen- » tant. Les chevaliers espagnols aug- » mentèrent aussi de réserve; enfin,

» ils se rassemblèrent chez moi, et me
» demandèrent ce qu'il y avait à faire
» pour arrêter une pétulance qui
» devenait tout à fait intolérable.
» Je remerciai mes compatriotes de
» l'honneur qu'ils me faisaient en
» m'accordant leur confiance : je leur
» promis d'en parler au commandeur,
» en lui représentant la conduite des
» jeunes gens français comme une
» sorte d'abus dont lui seul pouvait
» arrêter les progrès, par la grande
» considération et le respect qu'on
» avait pour lui dans les trois langues
» de sa nation. Je me promettais de
» mettre dans cette explication tous
» les égards dont elle était suscep-
» tible ; mais je n'espérais pas qu'elle
» pût finir sans un duel : cepen-

» dant, comme le sujet de ce com-
» bat singulier me faisait honneur,
» je n'étais pas trop fâché de l'avoir.
» Enfin, je crois que je me laissai
» aller à une sorte d'antipathie que
» j'avais pour le commandeur.

» Nous étions alors dans la se-
» maine sainte, et il fut convenu
» que mon entrevue avec le com-
» mandeur n'aurait lieu que dans
» une quinzaine de jours. Je crois
» qu'il eut connaissance de ce qui
» s'était passé chez moi, et qu'il
» voulait me prévenir en me faisant
» une querelle.

» Nous arrivâmes au vendredi saint :
» vous savez que, selon l'usage es-
» pagnol, si l'on s'intéresse à une
» femme, on la suit ce jour-là d'é-

» glise en église, pour lui présenter
» l'eau bénite. On le fait un peu
» par jalousie, crainte qu'un autre
» ne la présente et ne prenne cette
» occasion de lier connaissance. Cet
» usage espagnol s'était introduit à
» Malte. Je suivais donc une jeune
» *honorate* à qui j'étais attaché de-
» puis plusieurs années; mais, dès
» la première église où elle entra,
» le commandeur l'aborda avant moi,
» se plaça entre nous, me tour-
» nant le dos, et reculant quelque-
» fois pour me marcher sur les pieds,
» ce qui fut remarqué.

» Au sortir de l'église, j'abordai
» mon homme d'un air indifférent,
» et comme pour lui parler de nou-
» velles. Je lui demandai ensuite dans

» quelle église il comptait aller : il » me la nomma. Je m'offris de lui » montrer un chemin plus court : » je le menai, sans qu'il s'en aperçut, » dans la *Rue étroite*. Lorsque nous » y fûmes, je tirai l'épée, bien sûr, » d'ailleurs, que personne ne nous » troublerait en un jour comme » celui-là, où tout le monde est » aux églises.

» Le commandeur tira aussi son » épée, mais il en baissa la pointe : » Eh quoi ! me dit-il, un vendredi » saint ! Je ne voulus rien entendre.

» Ecoutez, me dit-il, *il y a* » *plus de six ans que je n'ai fait* » *mes dévotions : je suis épouvanté* » *de l'état de ma conscience. Dans* » *trois jours.....*

» Je suis d'un naturel paisible,
» et vous savez que les gens de ce
» caractère, une fois irrités, n'en-
» tendent plus raison. Je forçai le
» commandeur à se mettre en garde;
» mais je ne sais quelle terreur se
» peignait dans ses traits. Il se mit
» contre le mur, comme si, pré-
» voyant qu'il serait renversé, il
» cherchât déjà un appui. En effet,
» dès le premier coup, je lui passai
» mon épée au travers du corps.
» Il baissa sa pointe, s'appuya contre
» la muraille, et dit, d'une voix
» mourante : *Je vous pardonne;*
» *puisse le Ciel vous pardonner!*
» *Portez mon épée à Tête-Foulque,*
» *et faites dire cent messes dans la*
» *chapelle du château.* Il expira.

» Je ne fis pas, dans le moment, une
» grande attention à ses dernières
» paroles, et si je les ai retenues,
» c'est que je les ai entendu répéter
» depuis. Je fis ma déclaration dans
» la forme usitée. Je puis dire que,
» devant les hommes, mon duel ne
» me fit aucun tort : Foulequère était
» détesté, et l'on trouva qu'il avait
» mérité son sort ; mais il me parut
» que, devant Dieu, mon action était
» très-coupable, surtout à cause de
» l'omission des sacremens, et ma
» conscience me faisait de cruels
» reproches. Ceci dura huit jours.

» Dans la nuit du vendredi au
» samedi, je fus réveillé en sursaut,
» et regardant autour de moi, il me
» parut que je n'étais pas dans ma

» chambre, mais au milieu de la
» *Rue étroite*, et couché sur le pavé.
» Je m'étonnais d'y être, lorsque je
» vis distinctement le Commandeur,
» appuyé contre le mur. Le spectre
» eut l'air de faire un effort pour
» parler, et me dit : *Portez mon*
» *épée à Tête-Foulque, et faites*
» *dire cent messes dans la chapelle*
» *du château.* » A peine eus-je en-
» tendu ces paroles, que je tombai
» dans un sommeil léthargique. Le
» lendemain, je m'éveillai dans ma
» chambre et mon lit, mais j'avais
» parfaitement conservé le souvenir
» de ma vision.

» La nuit d'après, je fis coucher
» un valet dans ma chambre, et je
» ne vis rien, non plus que les

» nuits suivantes. Mais dans la nuit
» du vendredi au samedi, j'eus en-
» core la même vision, avec la
» différence, que je vis mon valet
» couché sur le pavé à quelques pas
» de moi. Le spectre du commandeur
» m'apparut, et me dit les mêmes
» choses. La même vision se répéta
» ensuite tous les vendredis. Mon
» valet alors rêvait qu'il était couché
» dans la *Rue étroite*; mais d'ailleurs
» il ne voyait ni n'entendait le com-
» mandeur.

» Je ne savais d'abord ce que
» c'était que Tête-Foulque où le
» commandeur voulait que je por-
» tasse son épée : des chevaliers
» Poitevins m'apprirent que c'était
» un château situé à trois lieues de

» Poitiers, au milieu d'une forêt;
» qu'on en racontait dans le pays
» bien des choses extraordinaires,
» et qu'on y voyait aussi bien des
» objets curieux, tels que l'armure
» de Foulque-Taillefer, et les armes
» des chevaliers qu'il avait tué; et
» que c'était même un usage dans
» la maison des Foulequères, d'y dé-
» poser les armes qui leur avaient
» servi, soit à la guerre, soit dans
» les combats singuliers. Tout ceci
» m'intéressait; mais il fallait songer
» à ma conscience.

» J'allai à Rome, et me confessai
» au grand pénitencier. Je ne lui
» cachai pas ma vision dont j'étais
» toujours obsédé. Il ne me refusa
» pas l'absolution, mais il l'a donna

» conditionnelle après ma pénitence
» faite. Les cent messes au châtel de
» Tête-Foulque en faisaient partie ;
» mais le ciel accepta l'offrande, et dès
» le moment de la confession, je cessai
» d'être obsédé par le spectre du com-
» mandeur. J'avais apporté de Malte
» son épée, et je pris, aussitôt que
» je le pus, le chemin de la France.

» Arrivé à Poitiers, je trouvai
» qu'on y était informé de la mort du
» commandeur, et qu'il n'y était
» pas plus regretté qu'à Malte. Je
» laissai mon équipage en ville ; je
» pris un habit de pèlerin et un
» guide ; il était convenable d'aller
» à pied à Tête-Foulque, et d'ailleurs
» le chemin n'était pas praticable
» pour les voitures.

» Nous trouvâmes la porte du
» donjon fermée ; nous sonnâmes
» long-temps au beffroi ; enfin le
» châtelain parut : il était le seul
» habitant de Tête-Foulque, avec
» un hermite qui desservait la cha-
» pelle, et que nous trouvâmes fai-
» sant sa prière. Lorsqu'il eut fini,
» je lui dis que j'étais venu lui
» demander cent messes. En même
» temps je déposai mon offrande
» sur l'autel. Je voulus y laisser
» aussi l'épée du commandeur, mais
» le châtelain me dit qu'il fallait la
» mettre dans l'*armerie*, ou salle des
» armes, avec toutes les épées des
» Foulequères tués en duel, et de
» ceux qu'ils avaient tués ; que tel
» était l'usage consacré. — Je suivis

» le châtelain dans l'*armerie*, où je » trouvai, en effet, des épées de » toutes tailles, ainsi que des por- » traits, à commencer par le portrait » de Foulque-Taillefer, comte d'An- » goulême, lequel fit bâtir Tête- » Foulque pour un sien fils manzier » (c'est-à-dire bâtard), lequel fut » sénéchal de Poitou, et souche des » Foulequère de Tête-Foulque.

» Les portraits du sénéchal et de » sa femme étaient aux deux côtés » d'une grande cheminée, placée » dans l'angle de l'*armerie*. Ils » étaient d'une grande vérité. Les » autres portraits étaient également » bien peints, quoique dans le style » du temps. Mais aucun n'était aussi » frappant que celui de Foulque-

» Taillefer. Il était peint en buffle, » l'épée à la main, et saississant sa » rondache, que lui présentait un » écuyer. La plupart des épées étaient » attachées au bas de ce portrait, où » elles formaient une sorte de fais- » ceau.

» Je priai le châtelain de faire » du feu dans cette salle, et d'y » porter mon souper. *Quant au sou-* » *per*, me répondit-il, *je le veux* » *bien, mais mon cher pèlerin, je* » *vous engage à venir coucher dans* » *ma chambre.*

» Je demandai le motif de cette » précaution. *Je m'entends*, répondit » le châtelain, *et je vais toujours* » *vous faire un lit auprès du mien.* » J'acceptai sa proposition avec d'au-

» tant plus de plaisir, que nous
» étions au vendredi, et que je
» craignais un retour de ma vision.

» Le châtelain alla s'occuper de
» mon souper, et je me mis à con-
» sidérer les armes et les portraits.
» Ceux-ci, comme je l'ai dit, étaient
» peints avec beaucoup de vérité.
» A mesure que le jour baissait, les
» draperies, d'une sombre couleur,
» se confondirent dans l'ombre avec
» le fond obscur du tableau; et le
» feu de la cheminée ne faisait dis-
» tinguer que les visages : ce qui
» avait quelque chose d'effrayant,
» ou peut-être cela me parut ainsi,
» parce que l'état de ma conscience
» me donnait un effroi habituel.

» Le châtelain apporta mon sou-

» per, qui consistait en un plat de » truites, pêchées dans un ruisseau » voisin. J'eus aussi une bouteille » d'un vin assez bon. Je voulais que » l'hermite se mît à table avec moi, » mais il ne vivait que d'herbes » cuites à l'eau.

» J'ai toujours été exact à lire » mon bréviaire, qui est d'obligation » pour les chevaliers profès, du » moins en Espagne. Je le tirai donc » de ma poche, ainsi que mon ro- » saire, et je dis au châtelain que » n'ayant point encore sommeil, je » resterais à prier, jusqu'à ce que » la nuit fût plus avancée, et qu'il » eût seulement à me montrer ma » chambre. *A la bonne heure*, me » répondit-il; *l'hermite, à minuit,*

» *viendra faire sa prière dans la*
» *chapelle attenante ; alors vous*
» *descendrez ce petit escalier, et*
» *vous ne pourrez manquer ma*
» *chambre, dont je laisserai la*
» *porte ouverte. Ne restez pas ici*
» *après minuit.*

» Le châtelain s'en alla. Je me
» mis à prier, et de temps en temps
» à mettre quelque bûche dans le
» feu. Mais je n'osais trop regarder
» dans la salle, car les portraits
» me semblaient s'animer. Si j'en
» regardais un pendant quelques
» instans, il me paraissait cligner
» les yeux, et tordre la bouche, sur-
» tout le sénéchal et sa femme, qui
» étaient des deux côtés de la che-
» minée. Je crus voir qu'ils me

» jetaient des regards pleins de courroux, et qu'ensuite il se regardaient l'un l'autre. Un coup de vent ajouta à mes terreurs; car non-seulement il ébranla les fenêtres, mais il agita les faisceaux d'armes, et leur cliquetis me faisait tressaillir. — Cependant je priais avec ferveur.

» Enfin, j'entendis l'hermite psalmodier, et lorsqu'il eut fini, je descendis l'escalier pour gagner la chambre du châtelain. J'avais en main un bout de chandelle, le vent l'éteignit, je remontai pour le rallumer. Mais quel fut mon étonnement de voir le sénéchal et la sénéchale descendus de leurs cadres et assis au coin du feu. Ils

» causaient familièrement, et l'on
» pouvait entendre leurs discours.
» *Ma mie,* disait le sénéchal, *que*
» *vous semble d'icelui Castillan,*
» *qui a occis le commandeur, sans*
» *lui octroyer confession ?*

» *Me semble,* repondit le spectre
» féminin, *me semble mamour avoir*
» *en ce fait félonie et mauvaiseté.*
» *Ains cuidai-je, messire Taillefer*
» *ne laissera le Castillan partir du*
» *châtel, sans le gant lui jeter.*

» Je fus très-effrayé, et me jetai
» dans l'escalier; je cherchai la porte
» du châtelain, et ne pus la trouver à
» tâtons. J'avais toujours en main ma
» chandelle éteinte. Je songeai à la
» rallumer, et me rassurai un peu; je
» tâchai de me persuader à moi-même,

» que les deux figures que j'avais
» vues à la cheminée, n'avaient
» existé que dans mon imagination.
» Je remontai l'escalier, et m'arrêtant
» à la porte de l'*armerie*, je vis
» qu'effectivement les deux figures
» n'étaient point auprès du feu, où
» j'avais cru les voir. J'entrai donc
» hardiment, mais à peine avais-je
» fait quelques pas, que je vis au
» milieu de la salle messire Taille-
» fer en garde, et me présentant la
» pointe de son épée. — Je voulus
» retourner à l'escalier, mais la porte
» était occupée par une figure d'é-
» cuyer, qui me jeta un gantelet.
» Ne sachant plus que faire, je me
» saisis d'une épée, que je pris dans
» un faisceau d'armes, et je tombai

» sur mon fantastique adversaire.
» Il me parut l'avoir pourfendu en
» deux; mais aussitôt je reçus au-
» dessous du cœur un coup de
» pointe, qui me brûla comme eût
» fait un fer rouge. Mon sang in-
» nonda la salle, et je m'évanouis.

» Je me réveillai le matin dans la
» chambre du châtelain. Ne me
» voyant pas venir, il s'était muni
» d'eau bénite, et était venu me
» chercher. Il m'avait trouvé étendu
» sur le parquet, sans connaisance,
» mais sans aucune blessure. Celle
« que j'avais cru recevoir n'était
» qu'une fascination. Le châtelain
» ne me fit pas de questions, et
» me conseilla seulement de quitter
» le châtel.

» Je partis, et pris le chemin de
» l'Espagne. Je mis huit jours jus-
» qu'à Bayonne, J'y arrivai un ven-
» dredi, et me logeai dans une
» auberge. Au milieu de la nuit je
» m'éveillai en sursaut, et je vis
» devant mon lit messire Taillefer,
» qui me menaçait de son épée. Je fis
» le signe de la croix, et le spectre
» parut se fondre en fumée. Mais
» je sentis le même coup d'épée
» que j'avais cru recevoir au châtel
» de Tête-Foulque. Il me parut que
» j'étais baigné dans mon sang. Je
» voulus appeler et quitter mon lit,
» l'un et l'autre m'étaient impossible.
» Cette angoisse inexprimable dura
» jusqu'au premier chant du coq.
» Alors je me rendormis; mais le

» lendemain je fus malade, et dans
» un état à faire pitié. J'ai eu la
» même vision tous les vendredis.
» Les actes de dévotion n'ont pu
» m'en délivrer. La mélancolie me
» conduira au tombeau, et j'y des-
» cendrai avant d'avoir pu me dé-
» livrer de la puissance de Satan.
» Un reste d'espoir en la miséri-
» corde divine me soutient encore,
» et me fait supporter mes maux. »

» Le commandeur de Toralva était un homme religieux. Quoiqu'il eût manqué à la religion, en se battant sans permettre à son adversaire de mettre ordre à sa conscience, je lui fis aisément comprendre que, s'il voulait réellement se délivrer des obsessions de Satan, il fallait visi-

ter les saints lieux, que le pécheur ne va jamais chercher sans y trouver les consolations de la grâce.

» Toralva se laissa facilement persuader. Nous avons visité ensemble les lieux saints de l'Espagne. Ensuite, nous avons passé en Italie : nous avons vu Lorette et Rome. Le grand pénitencier lui a donné, non plus l'absolution conditionnelle, mais générale, et accompagnée de l'indulgence papale. Toralva, complètement délivré, est allé à Malte, et je suis venu à Salamanque. Dès la première fois que je vous ai vu, j'ai distingué sur votre front le signe de la réprobation, et toute votre histoire m'a été révélée. Le comte de Penna-Flor avait vérita-

blement le dessein de séduire toutes les femmes, et de les posséder; mais il n'en avait séduit ni possédé aucune : n'ayant jamais commis que des péchés d'intention, son âme n'était point en danger. Cependant, depuis deux ans, il avait négligé les devoirs de la religion, et il allait y satisfaire lorsque vous l'avez fait assassiner, ou contribué du moins à son assassinat. Voilà les causes de l'obsession dont vous êtes tourmenté. Il n'est qu'un moyen de vous en délivrer, c'est de suivre l'exemple du commandeur. Je vous servirai de guide : vous savez que mon propre salut y est intéressé.

» Cabronèz se laissa persuader. Il visita les lieux saints de l'Espagne,

puis ceux d'Italie. Il fut deux ans dans ces pèlerinages. Madame Cabronèz passa ce temps à Madrid, où s'étaient établies sa mère et sa sœur.

» Cabronèz revint à Salamanque; il trouva sa maison dans le meilleur ordre, et son épouse fort embellie, aimable et douce. Au bout de deux mois, elle alla encore à Madrid voir sa mère et sa sœur, puis elle revint à Salamanque, et finit par y rester tout à fait, lorsque le duc d'Arcos a été nommé à l'ambassade de Londres. »

Fin de l'histoire de M. et Madame Cabronèz.

Ici le chevalier de Tolède prit

la parole, et dit : « Mon cher Bus-
» queros, je ne vous en tiens pas
» quitte; je veux avoir la fin de
» cette histoire, et savoir ce que
» madame Cabronèz est devenue.

» Elle est devenue veuve, dit
» Busqueros; puis elle s'est rema-
» riée, et sa conduite est exem-
» plaire. Mais, tenez, la voilà qui
» vient par ici, et je crois qu'elle
» prend le chemin de votre mai-
» son.

» Que dites-vous, s'écria Tolède?
» Mais celle que vous voyez est
» madame Uscariz. Ah! la bonne
» pièce; elle m'avait persuadé que
» j'étais sa première inclination; elle
» me le paiera. »

Le chevalier, qui voulait être

seul avec sa maîtresse, se hâta de nous renvoyer.

On destinait, à Tolède, le prieuré de Castille; il vint à vaquer : le chevalier se hâta, en conséquence, d'aller à Malte; je perdis, pour un temps, un protecteur qui pouvait s'opposer aux projets que Busqueros avait formé contre le grand encrier de mon père. Je fus spectateur de toute cette intrigue, sans pouvoir y mettre d'obstacle; et voici comment la chose se passa.

J'ai dit, au commencement de mon histoire, que mon père allait tous les matins prendre l'air sur un balcon qui regardait la rue de Tolède; qu'il allait ensuite à un autre balcon qui donnait sur la ruelle,

et que, lorsqu'il apercevait les voisins vis-à-vis, il les saluait en leur disant *agour* : il n'aimait point à rentrer chez lui sans avoir fait son salut. Les voisins, pour ne pas le retenir trop long-temps, s'empressaient à venir recevoir son compliment : d'ailleurs, il n'avait avec eux aucune relation. Ces bons voisins délogèrent, et furent remplacés par mesdames Cimiento, parentes éloignées de don Roque Busqueros. Madame Cimiento, la tante, était une personne de quarante ans, au teint frais, à l'air doux et composé. Mademoiselle Cimiento, la nièce, grande et bien faite, avait d'assez beaux yeux et de très-beaux bras.

Les deux dames prirent posses-

sion de leur appartement aussitôt qu'il fut vacant; et, le lendemain, lorsque mon père vint au balcon de la ruelle, il fut charmé de les voir au balcon vis-à-vis; elles reçurent son salut, et le lui rendirent de l'air le plus gracieux. Cette surprise eut pour lui quelque chose d'agréable. Néanmoins il rentra dans son appartement, et les dames se retirèrent de leur côté.

Ce commerce de politesse resta sur le même pied pendant huit jours. Au bout de ce temps, mon père découvrit, dans la chambre de mademoiselle Cimiento, un objet qui piqua sa curiosité; c'était une petite armoire vitrée, garnie de bocaux et de flacons de cristal:

les uns semblaient remplis des couleurs les plus éclatantes, à l'usage de la teinture; d'autres, de sable d'or, d'argent et d'azur; d'autres, d'un vernis doré : l'armoire était placée près de la fenêtre. Mademoiselle Cimiento, vêtue d'un simple corset, venait chercher, tantôt un flacon, tantôt un autre; mais, qu'en faisait-elle? mon père ne le pouvait deviner, et il n'avait pas l'habitude de prendre des informations : il aimait mieux ignorer les choses.

Un jour, mademoiselle Cimiento écrivait très-près de la fenêtre; son encre était épaisse; elle y versa de l'eau, et la rendit si claire, qu'il lui fut impossible de s'en servir.

Mon père, inspiré par sa galanterie, remplit une bouteille d'encre et la lui envoya; la servante rapporta, avec beaucoup de remerciemens, une boîte de carton, qui contenait douze bâtons de cire d'Espagne, d'autant de couleurs différentes; on y avait imprimé des ornemens et des devises du plus grand fini. Mon père savait donc à quoi s'occupait mademoiselle Cimiento, et son travail, analogue au sien, en était comme le complément. Rempli d'admiration, il plia une enveloppe, écrivit une adresse avec sa belle encre, et mit, avec sa nouvelle cire, le cachet, qui s'y imprima parfaitement; il posa l'enveloppe sur sa table, et ne se

lassa pas de la contempler. Le soir il alla chez Moréno. Un homme, qu'il ne connaissait pas, y porta une boîte pareille à la sienne, garnie d'un même nombre de bâtons; on en fit l'essai; ils excitèrent une admiration universelle. Mon père y pensa toute la soirée, et la nuit il rêvait de cire d'Espagne. Le matin il fit son salut accoutumé; il ouvrit même la bouche pour en dire davantage; cependant il ne dit rien, et rentra dans son appartement; mais il se plaça de manière à voir ce qui se passait chez mademoiselle Cimiento. La belle, à l'aide d'une loupe, examinait les meubles, qu'essuyait sa servante; et, lorsqu'elle y découvrait un brin

de poussière, elle faisait recommencer. Mon père était fort attaché à la propreté de sa chambre; et le soin qu'il voyait prendre à son aimable voisine, lui donna pour elle beaucoup d'estime.

J'ai dit que l'occupation principale de mon père était de fumer des cigares, et de compter les passans ou les tuiles du palais d'Albe : mais déjà, au lieu d'y consacrer des heures, il y passait à peine des minutes; un puissant attrait le ramenait sans cesse vers le balcon de la ruelle.

Madame Cimiento ne faisait ni ne recevait de visites; mon père, de son côté, sortait plus rarement de chez lui. Il n'eut point aisément

changé le plan de sa journée, et renoncé à fréquenter le théâtre; mais le moindre rhume lui servait de prétexte pour rester à la maison. Ces jours là il quittait rarement le côté de la ruelle, et voyait mademoiselle Cimiento ranger les flacons et même les bâtons de cire d'Espagne; ses beaux bras, toujours en évidence, s'emparèrent de son imagination; il ne put plus penser à autre chose.

Un nouvel objet vint exciter sa curiosité: c'était une jarre assez semblable à celle où il mettait son encre, mais elle était beaucoup plus petite, et placée sur un trépied de fer; des lampes, qui brûlaient dessous, y entretenaient une chaleur

modérée; bientôt on établit, à coté de la jarre, deux autres jarres pareilles. Le lendemain, lorsque mon père parut au balcon, après avoir dit *agour*, il ouvrit la bouche pour demander ce que l'on faisait avec ces jarres, mais comme il n'avait pas l'habitude de parler, il ne dit mot, et rentra chez lui.

Tourmenté par la curiosité, il prit le parti d'envoyer à mademoiselle Cimiento, encore une bouteille d'encre, et on lui renvoya trois flacons de cristal, remplis d'encres rouge, verte et bleue.

Le lendemain, mon père alla chez le libraire Moréno; il y vint un homme, employé au bureau des finances, qui avait sous son bras un

état de caisse sous la forme de tableau; quelques colonnes étaient en encre rouge; les titres en encre bleue, et les lignes en encre verte; le commis financier dit qu'il avait seul la composition de ses encres, et qu'il défiait qui que ce fût, de lui en montrer de pareilles.

Quelqu'un, que mon père ne connaissait pas, s'adressa à lui, et dit : « Seigneur Avadoro, vous qui faites » si bien l'encre noire, sauriez-vous » faire de telles encres de couleur? » Mon père n'aimait point à être interpellé, et s'embarrassait facilement. Il ouvrit cependant la bouche pour répondre à la question, mais il ne dit rien, et préféra d'aller chez lui chercher ses trois flacons. Leur con-

tenu fut très-admiré, et le commis financier demanda la permission d'en prendre des échantillons. Mon père, comblé de louanges, en rapportait intérieuremeut la gloire à la belle Cimiento, dont il ne savait pas encore le nom. Rentré chez lui, il prit son livre de recette, en trouva trois pour l'encre verte, sept pour la rouge, deux pour la bleue; tout cela se confondit dans sa tête. Mais les beaux bras de mademoiselle Cimiento, se peignaicnt distinctement à son imagination; ses sens assoupis se réveillèrent et lui firent sentir leur pouvoir.

Le lendemain matin, mon père, saluant les belles, eut enfin une envie décidée de savoir leur nom, et il ouvrit la bouche pour leur

demander ; néanmoins il ne dit rien du tout, et rentra dans son appartement.

Ensuite, il alla au balcon de la rue de Tolède, et vit un homme assez bien mis, qui tenait une bouteille noire à la main ; il comprit qu'il venait lui demander de l'encre, et remua bien toute celle de la jarre, afin de la lui verser de bonne qualité. Le robinet de la jarre était à un tiers de la hauteur, en sorte qu'on ne risquait jamais de tirer le gros marc ; l'inconnu entra, et mon père remplit sa bouteille. Mais cet homme, au lieu de s'en aller, mit la bouteille sur une table, s'assit, et demanda la permission de fumer une cigare : mon père voulait ré-

pondre, mais il ne dit rien; l'inconnu tira une cigare de sa boîte, et l'alluma à une lampe qui était sur la table.

L'inconnn n'était autre que l'impitoyable Busqueros. « Seigneur
» Avadoro, dit-il à mon père, vous
» composez-là úne liqueur qui a
» fait bien du mal dans le monde;
» que de complots, que de trahi-
» sons, que d'artifices, que de mau-
» vais livres! tout cela a coulé avec
» l'encre; sans parler des billets
» doux, et de toutes les petites
» conspirations contre le bonheur
» et l'honneur des époux. Qu'en
» dites-vous, seigneur Avadoro?
» Vous n'en dites rien; car, d'or-
» dinaire, vous ne dites rien. C'est

» égal, je parlerai bien pour deux, » et c'est assez mon habitude. Ah » ça, M. Avadoro, mettez-vous » sur cette chaise, et je vous ex- » pliquerai mon idée. Je prétends » qu'il sortira de cette bouteille » d'encre.... » En disant ces mots, Busqueros poussa la bouteille, et l'encre se répandit sur les genoux de mon père, qui alla s'essuyer et se changer. En revenant, il trouva Busqueros qui l'attendait, le chapeau à la main, pour prendre congé de lui; mon père, charmé de le voir partir, alla lui ouvrir la porte. Busqueros sortit, en effet, mais il rentra aussitôt. « Eh bien, » dit-il, seigneur Avadoro, nous » oublions que ma bouteille est

» vide : mais ne vous donnez pas » la peine, je ferai moi-même » cette opération. » — Busqueros prit un entonnoir, le mit au col de la bouteille, et ouvrit le robinet. Lorsque la bouteille fut remplie, mon père alla encore ouvrir la porte, et Busqueros sortit avec empressement; mais tout à coup mon père s'aperçut que le robinet était ouvert, et que l'encre coulait dans la chambre; mon père courut fermer le robinet; alors, Busqueros rentra, et sans paraître s'apercevoir du désordre qu'il avait causé, il remit la bouteille d'encre sur la table, s'assit sur la chaise où il avait déjà été, tira une cigare de sa boîte, et l'alluma à la lampe.

» Ah ça, seigneur Avadoro, dit-
» il à mon père, j'ai entendu ra-
» conter que vous aviez eu un fils
» qui s'était noyé dans cette jarre.
» Ma foi, s'il avait su nager, il s'en
» serait tiré. — Mais d'où avez-vous
» cette jarre ? Je pense que c'est du
» Toboso ; c'est une terre excellente ;
» on s'en sert pour la cuisson du
» salpètre ; elle est aussi dure que
» la pierre : permettez que j'essaye
» avec ce pilon. » — Mon père voulut empêcher l'essai ; mais Busqueros frappa la jarre, qui se brisa, et l'encre, tombant en cascade, couvrit mon père et tout ce qui était dans la chambre, sans en excepter Busqueros, qui fut fortement éclaboussé.

Mon père, qui rarement ouvrait

la bouche, l'ouvrit cependant pour crier de toutes ses forces. Les voisines parurent à leur balcon. « Ah ! » mesdames, s'écria Busqueros, il » vient d'arriver un accident af- » freux : la grande jarre est brisée, » la chambre est inondée d'encre, » et le seigneur Tintero n'en peut » plus : faites-un acte de charité » chrétienne, et recevez-nous dans » votre chambre. » — Les dames parurent y consentir avec joie ; et mon père, malgré son trouble, ressentit quelque plaisir, lorsqu'il sut qu'on allait le rapprocher de la belle dame, qui, de loin, semblait lui tendre ses beaux bras, et qui lui souriait de l'air le plus gracieux.

Busqueros jeta un manteau sur les épaules de mon père, et le fit passer dans la maison de mesdames Cimiento. Il y était à peine, qu'il reçut un message très-désagréable : un marchand d'étoffes, qui avait sa boutique au-dessous de lui, vint lui annoncer que l'encre avait pénétré dans sa boutique, et qu'il avait fait chercher la justice pour constater le dommage ; le maître de la maison lui fit dire, en même temps, qu'il ne le souffrirait plus chez lui.

Mon père, expulsé de son logement, et baigné d'encre, faisait la plus triste mine du monde. « Ne » vous affligez pas, seigneur Ava» doro, lui dit Busqueros, ces

» dames ont, sur la cour, un ap-
» partement complet dont elles ne
» font aucun usage : je vais y faire
» transporter vos effets ; vous serez
» très-bien ici, vous y trouverez de
» l'encre rouge, verte et bleue,
» qui vaut bien votre encre noire ;
» mais je ne vous conseille pas de
» sortir de sitôt ; car, si vous allez
» chez le libraire Moréno, chacun
» vous fera raconter l'histoire de la
» jarre cassée, et vous n'aimez pas
» trop à parler : et tenez, voilà
» tous les badauds du quartier
» qui sont dans votre appartement,
» à voir le déluge d'encre ; demain,
» dans tout Madrid, on ne par-
» lera d'autre chose. »

Mon père était consterné ; mais un

coup-d'œil gracieux de mademoiselle Cimiento lui rendit le courage, et il alla prendre possession de son appartement. Il n'y resta pas long-temps; madame Cimiento vint l'y trouver et lui dit que s'étant consultée avec sa nièce, elle allait lui céder l'appartement qui donne sur la rue. Mon père consentit volontiers à ce changement; on lui demanda la permission de laisser les encres de couleur où elles étaient : il exprima son consentement par un signe de tête.

Les jarres étaient dans le salon du milieu; mademoiselle Cimiento allait, venait, prenait des couleurs et ne disait mot. Le silence le plus absolu régnait dans la maison. Mon père n'avait jamais été plus heureux.

Huit jours se passèrent ainsi; le neuvième, don Busqueros vint lui rendre visite, et lui dit : « Seigneur, » je vous annonce une bonne for- » tune à laquelle vous prétendiez » en secret sans oser vous déclarer; » vous avez touché le cœur de ma- » demoiselle Cimiento ; elle consent » à vous donner sa main, et je vous » ai apporté un papier qu'il faudra » signer si vous voulez que les bans » soient publiés dimanche. »

Mon père, très-surpris, voulait répondre; Busqueros ne lui en donna pas le temps. « Seigneur Avadoro, lui » dit-il, votre prochain mariage n'est » plus un secret; on en est informé » à Madrid. Si donc vous avez l'in- » tention de le retarder, les parens

» de mademoiselle Cimiento se ras-
» sembleraient chez moi, vous y
» viendriez, et vous leur exposeriez
» les motifs de ce retard : c'est un
» égard dont vous ne pouvez vous
» dispenser. »

Mon père fut très-consterné de l'idée de répondre à toute une assemblée de famille; il allait dire quelque chose, mais Busqueros ne lui en laissa pas le temps. « Je sais ce
» que c'est. Je vous comprends
» de reste; vous voulez apprendre
» votre bonheur de la bouche même
» de mademoiselle Cimiento : je la
» vois venir, et je vous laisse en-
» semble. »

Mademoiselle Cimiento entra d'un air un peu confus, et sans oser

lever les yeux sur mon père. Elle prit quelques couleurs et les mêla en silence : sa timidité éleva le courage de don Phelippe; il fixa ses regards sur elle, et ne put plus les en détourner : il la voyait avec d'autres yeux.

Busqueros avait laissé sur la table le papier relatif à la publication des bans; mademoiselle Cimiento s'en approcha en tremblant, le prit et le lut, puis elle mit sa main sur ses yeux et versa quelques larmes. Mon père, depuis la mort de son épouse, n'avait point pleuré, et encore bien moins fait pleurer. Ces larmes qui s'adressaient à lui-même, le touchèrent d'autant plus, qu'il n'en devinait la cause que confusément.

Mademoiselle Cimiento pleurait-elle du contenu de ce papier ou du manque de signature? Voulait-elle l'épouser ou non? Cependant, elle pleurait toujours : la laisser pleurer était trop cruel; la faire expliquer entraînait une conversation. Mon père prit une plume et signa le papier; mademoiselle Cimiento lui baisa la main, prit le papier, et s'en alla. Elle revint au salon à l'heure accoutumée, baisa la main de mon père sans dire un mot, et se mit à faire de la cire d'Espagne. Mon père fumait des cigares, et comptait les tuiles du palais d'Albe. Mon grand-oncle Fra-Bartholomeo vint sur les midi, et porta un contrat de mariage où mes intérêts n'étaient point oubliés; mon

père le signa; mademoiselle Cimiento le signa, baisa la main de mon père, et se remit à faire de la cire d'Espagne.

Depuis la destruction du grand encrier, mon père n'avait plus osé se montrer au théâtre, et moins encore chez le libraire Moréno. Cette réclusion le fatiguait. Trois jours s'étaient passés depuis la signature du contrat; don Busqueros vint proposer à mon père une promenade en calèche. Mon père accepta; ils allèrent au-delà du Mançanarez, et lorsqu'ils furent devant la petite église des Franciscains, Busqueros fit descendre mon père: ils entrèrent à l'église et y trouvèrent mademoiselle Cimiento qui les attendait à la porte. Mon

père ouvrit la bouche pour dire qu'il avait cru simplement aller à la promenade; cependant il ne dit rien, prit la main de mademoiselle Cimiento, et la conduisit à l'autel.

Au sortir de l'église, les nouveaux mariés montèrent dans un beau carrosse, rentrèrent à Madrid, et descendirent dans une jolie maison où se donnait un bal. Madame Avadoro l'ouvrit avec un jeune homme de la meilleure tournure; ils dansèrent un fandango et furent très-applaudis. Mon père cherchait en vain dans son épouse la douce et tranquille personne qui lui baisait la main d'un air si soumis: il voyait, au contraire, une femme vive, bruyante, évaporée; au surplus, il ne disait rien à

personne, on ne lui disait rien, et cette manière d'être ne lui déplut pas trop.

On servit des viandes froides et des rafraîchissemens; ensuite, mon père, qui tombait de sommeil, demanda s'il ne serait pas temps d'aller à la maison: on lui dit qu'il y était, et que cette maison lui appartenait. Mon père supposa que cette maison faisoit partie de la dot de son épouse, il se fit montrer la chambre à coucher et se mit au lit. Le lendemain matin, monsieur et madame Avadoro furent éveillés par Busqueros: « Monsieur et cher cousin, dit-il » à mon père, je vous appelle ainsi » parce que madame votre femme » est la plus proche parente que j'aie

» au monde, sa mère étant une Bus-
» queros de Léon, branche de ma
» famille. Je n'ai point jusqu'ici,
» voulu vous parler de vos affaires,
» mais je compte désormais m'en oc-
» cuper plus que des miennes; ce
» qui me sera d'autant plus facile,
» que je n'ai proprement point d'af-
» faires qui me soient particulières.
» Quant à ce qui vous concerne,
» M. Avadoro, j'ai eu soin de m'in-
» former exactement de vos revenus,
» et de l'usage que vous en avez fait
» depuis seize ans; voici tous les
» papiers y relatifs. Vous aviez, lors
» de votre premier mariage, un re-
» venu de quatre mille pistoles, et,
» soit dit en passant, vous n'avez
» pas su les dépenser : vous ne pre-

» niez pour vous que six cents pistoles,
» et deux cents pour l'éducation de
» votre fils ; il vous restait donc trois
» mille deux cents pistoles, que vous
» placiez dans la banque des gre-
» mios : vous en donniez les inté-
» rêts au Théatin Héronimo, pour
» les employer en actes de charité ;
» je ne vous en blâme point ; mais,
» ma foi, j'en suis fâché pour les
» pauvres, il ne faut plus qu'ils
» comptent sur ce revenu : d'abord,
» nous saurons bien dépenser vos
» quatre mille pistoles par an, et
» pour ce qui est des cinquante-
» un mille deux cents, déposées aux
» gremios, voici comment nous en
» disposerons : pour cette maison,
» dix-huit mille pistoles ; c'est beau-

» coup, je l'avoue; mais le vendeur
» est de mes parens, et mes parens
» sont les vôtres, seigneur Avadoro:
» le collier et les boucles d'oreilles
» que vous avez vus à madame Ava-
» doro valent huit mille pistoles;
» entre frères, nous en mettrons
» dix, et je vous en dirai la rai-
» son quelque jour. Il nous reste
» vingt-trois mille deux cents pis-
» toles; votre diable de Théatin en
» a réservé quinze mille pour votre
» garnement de fils, au cas qu'il se
» retrouve; cinq mille pour établir
» votre maison, ce n'est pas trop;
» car, entre nous, le trousseau de
» votre femme consiste en six che-
» mises et autant de paires de bas.
» Vous me direz que, de cette ma-

» nière, il vous reste encore cinq
» mille pistoles dont vous ne saurez
» absolument que faire : allons, pour
» vous tirer d'embarras, je consens à
» vous les emprunter à un intérêt
» dont nous conviendrons. Voici,
» seigneur Avadoro, un plein-pou-
» voir que vous voudrez bien si-
» gner. »

Mon père ne pouvait revenir de la surprise que lui causait le discours de Busqueros; il ouvrit la bouche pour lui répondre; mais ne sachant par où commencer, il se retourna dans son lit, et enfonça son bonnet sur ses yeux.

« A la bonne heure, dit Bus-
» queros, vous n'êtes pas le premier
» qui ait imaginé de se défaire de

» moi en mettant son bonnet de
» nuit, et feignant de vouloir dormir.
» Je suis fait à ces manières, et j'ai
» toujours un bonnet de nuit dans
» ma poche. Je vais donc me jeter
» sur ce canapé, et lorsque nous
» aurons dormi un petit somme,
» nous en reviendrons au plein-
» pouvoir, ou bien, si vous l'aimez
» mieux, nous assemblerons vos pa-
» rens et les miens, et nous verrons
» ce qu'il y aura à faire. »

Mon père ayant la tête enfoncée dans son oreiller, fit de sérieuses réflexions sur sa situation, et sur le parti qu'il en pourrait tirer pour sa tranquillité. Il entrevit qu'en laissant toute liberté à sa femme, il lui serait peut-être permis de vivre à sa

manière ; d'aller au théâtre, puis chez le libraire Moréno, et que même il pourrait faire de l'encre. Un peu consolé, il ouvrit les yeux, et fit signe qu'il signerait le plein-pouvoir.

Il le signa en effet, et fit mine de quitter le lit. « Attendez, » seigneur Avadoro, lui dit Busqueros ; avant de vous lever, il » sera convenable que je vous mette » au fait du plan de votre journée. » Je pense, qu'il ne vous déplaira » point, d'autant que cette journée, » comme toutes les autres, ne sera » qu'un enchaînement de plaisirs » aussi vifs que variés. D'abord, je » vous apporte une belle paire de » guêtres brodées, et un habit de

» cheval complet; un assez beau pa-
» lefroi attend à votre porte, et nous
» irons un peu caracoler au Prado.
» Madame Avadoro y viendra en
» chaise roulante; vous verrez qu'elle
» a dans le monde d'illustres amis,
» qui seront les vôtres, seigneur
» Avadoro. A la vérité, ils s'étaient
» un peu réfroidis pour elle; mais,
» la voyant unie à un homme de
» votre mérite, ils reviendront de
» leurs préventions. Je vous le dis,
» les premiers seigneurs de la cour
» vous rechercheront, vous prévien-
» dront, vous embrasseront; que
» dis-je? il vous étoufferont d'em-
» brassades. »

Ici, mon père s'évanouit, ou du moins il tomba dans un état de stu-

peur qui approchait de l'évanouissement. Busqueros ne s'en aperçut point, et continua en ces termes : « Quelques-uns de ces seigneurs » vous feront l'honneur de s'inviter » eux-mêmes à manger votre soupe. » Oui, seigneur Avadoro, ils vous » feront cet honneur, et c'est-là » que je vous attends; vous verrez » comme votre épouse fait les hon- » neurs de sa maison. Ah! ma foi, » vous ne reconnaîtrez pas la fai- » seuse de cire d'Espagne. Vous ne » dites rien, seigneur Avadoro; vous » avez raison de me laisser parler. » Eh bien, par exemple, vous aimez » la comédie espagnole; mais vous » n'avez peut-être jamais été à l'opéra » italien, qui fait les délices de la

» cour; eh bien, vous irez ce soir, » et devinez dans quelle loge? Dans » celle du duc d'Ihar, grand-écuyer, » pas moins que cela. De là, nous » irons à la tertullia de sa grandeur. » Vous y verrez toute la cour, tout » le monde vous parlera, apprêtez- » vous à répondre. »

Mon père avait repris l'usage de ses sens; mais une sueur froide émana de tous ses pores; ses bras se roidirent, la nuque de son col se contracta, sa tête se renversa, ses paupières s'ouvrirent outre mesure, sa poitrine oppressée fit entendre des soupirs étouffés, des convulsions se manifestèrent. Busqueros s'aperçut enfin de son état, appela du secours, et puis courut au Prado,

où il fut joint par ma belle-mère.

Mon père était tombé dans une sorte de léthargie. Lorsqu'il en sortit, il ne reconnut personne, à l'exception de sa femme et de Busqueros. Lorsqu'il les apercevait, la fureur se peignait dans ses traits; d'ailleurs il était tranquille, ne parlait pas, et refusait de quitter son lit. Quand une absolue nécessité l'y forçait, il semblait pénétré de froid, et grelottait pendant une demi-heure. Bientôt les symptômes devinrent encore plus fâcheux. Le patient ne pouvait prendre de nourriture qu'en très-petite quantité. Un spasme convulsif lui resserrait la gorge, sa langue était roide et enflée, ses yeux ternes et

hagards, sa peau d'un jaune brun, semée de tubercules blancs.

Je m'étais introduit dans la maison, à titre de valet, et je suivais en soupirant les progrès de la maladie. Ma tante Dalanosa était dans ma confidence, et passait bien des nuits à veiller. Le malade ne paraissait pas la reconnaître. Pour ce qui est de ma belle-mère, il était évident que sa présence faisait beaucoup de mal au patient. Le père Héronimo l'engagea à partir pour la province, et Busqueros la suivit.

J'imaginai un dernier moyen qui pouvait peut-être tirer l'infortuné de son hypocondrie, et qui eut, en effet, un succès momentané. Un jour mon père vit à travers la porte

entr'ouverte, dans la chambre attenante, une jarre toute semblable à celle qui lui avait autrefois servi à la composition de son encre. A côté, était une table couverte de divers ingrédiens, et des balances pour les peser. Une sorte d'hilarité se peignit dans les traits de mon père; il se leva, s'approcha de la table, et demanda un fauteuil. Comme il était très-faible, on opéra devant lui, et il suivit des yeux les procédés. Le lendemain, il put se mêler à l'ouvrage, et le surlendemain fut encore plus favorable. Mais, quelques jours après, se manisfesta une fièvre tout à fait étrangère à sa maladie : les symptômes n'en n'étaient point fâcheux; mais la faiblesse du sujet

était telle, qu'il ne pouvait résister à la moindre atteinte. Il s'éteignit sans m'avoir pu reconnaître, quelque peine qu'on se donnât pour me rappeler à sa mémoire. Ainsi finit un homme qui n'était point né avec ce degré de forces physiques et morales qui eût pu lui donner une énergie même commune. Une sorte d'instinct lui avait fait choisir un genre de vie proportionné à ses moyens. On le fit périr, en voulant le jeter dans la vie active.

Il est temps d'en revenir à ce qui me concerne. Mes deux ans de pénitence étaient à peu près finis; le saint Office, à la considération de Fra-Héronimo, me permit de reprendre mon nom, à condition d'aller

faire une caravane sur les galères de Malte, ce que j'acceptai avec grand plaisir, espérant retrouver le commandeur de Tolède, non plus sur le pied de domestique, mais comme à peu près son égal. J'étais véritablement assez las de porter des guenilles. Je m'équipai avec luxe, essayant tous mes habits chez ma tante Dalanosa, qui s'en mourait de ravissement. Je partis de très-grand matin, pour dérober ma métamorphose aux curieux. Je m'embarquai à Barcelone, et j'arrivai à Malte après un court trajet. Le chevalier m'assura qu'il n'avait jamais été dupe de mon déguisement, et qu'il avait toujours compté faire de moi un ami lorsque je serais rendu à ma forme pre-

mière. Il tenait la galère capitane. Il me prit à son bord, et nous courûmes la mer pendant quatre mois, sans faire beaucoup de mal aux barbaresques, dont les légères embarcations nous échappaient sans peine.

Le chevalier de Tolède, devenu grand-bailli et sous-prieur de Castille, quitta Malte, revêtu de ses nouveaux honneurs, et m'engagea à faire avec lui le tour de l'Italie ; j'y consentis de grand cœur. Nous nous embarquâmes pour Naples, où nous arrivâmes sans accident. Nous n'en serions pas aisément parti, si l'aimable Tolède eût été aussi facile à retenir qu'il était aisé à se prendre dans les lacs des belles dames ; mais son art suprême était de quitter les belles,

sans même qu'elles eussent le courage de s'en fâcher. Il quitta donc ses amours de Naples pour essayer de nouvelles chaînes, et successivement à Florence, Milan, Venise et Gênes. Nous n'arrivâmes que l'année suivante à Madrid.

Tolède, dès le jour de son arrivée, alla faire sa cour au roi ; ensuite, il prit le plus beau cheval de l'écurie du duc de Lerme, son frère ; on m'en donna un qui n'était guère moins beau, et nous allâmes nous mêler à la troupe qui caracolait aux portières des dames dans le Prado.

Un superbe équipage frappa nos regards : c'était un carrosse ouvert, occupé par deux dames en demi-deuil. Tolède reconnut la fière duchesse

d'Avila, et s'empressa de lui faire sa cour. L'autre dame se retourna; il ne la connaissait pas et parut frappé de sa beauté.

Cette inconnue n'était autre que la belle duchesse de Sidonia, qui venait de quitter sa retraite et de rentrer dans le monde : elle reconnut son ancien prisonnier, et mit un doigt sur sa bouche pour me recommander le silence; ensuite, elle tourna ses beaux yeux sur Tolède, qui fit voir, dans les siens, je ne sais quelle expression sérieuse et timide que je ne lui avais vu près d'aucune femme. La duchesse de Sidonia avait déclaré qu'elle ne se remarierait plus, la duchesse d'Avila qu'elle ne se marierait jamais : un chevalier de Malte

était précisément ce qu'il fallait pour leur société : elles firent des avances à Tolède, qui s'y prêta de la meilleure grâce du monde. La duchesse de Sidonia, sans faire voir qu'elle me connût, sut me faire agréer de son amie : nous formâmes une sorte de quadrille, qui se retrouvait toujours au milieu du tumulte des fêtes. Tolède, aimé pour la centième fois de sa vie, aimait pour la première. J'essayai d'offrir un respectueux hommage à la duchesse d'Avila : mais avant de vous entretenir de mes relations avec cette dame, je dois dire quelques mots sur la situation où elle se trouvait alors.

Le duc d'Avila, son père, était mort pendant notre séjour à Malte :

la fin d'un ambitieux fait toujours un grand effet parmi les hommes : c'est une grande chûte ; ils en sont émus et surpris. A Madrid, on se rappela l'infante Béatrice, son union secrète avec le duc. On reparla d'un fils sur qui reposaient les destinées de cette maison. On s'attendait que le testament du défunt donnerait des éclaircissemens : cette attente fut trompée ; le testament n'éclaircit rien. La cour n'en parla plus ; mais l'altière duchesse d'Avila rentra dans le monde, plus hautaine, plus dédaigneuse, et plus éloignée du mariage qu'elle ne l'avait jamais été.

Je suis né très-bon gentilhomme ; mais dans les idées de l'Espagne, aucune sorte d'égalité ne pouvait

existier entre la duchesse et moi, et si elle daignait me raprocher d'elle, ce ne pouvait être que comme un protégé dont elle voulait faire la fortune : Tolède était le chevalier de la douce Sidonia ; j'étais comme l'écuyer de son amie.

Ce degré de servitude ne me déplaisait point : je pouvais, sans trahir ma passion, voler au-devant des désirs de Béatrice, exécuter ses ordres, enfin me dévouer à toutes ses volontés. Tout en servant ma souveraine, je prenais bien garde qu'aucun mot, aucun regard, aucun soupir ne trahît les sentimens de mon cœur ; la crainte de l'offenser, et plus encore, celle d'être banni d'auprès d'elle me donnaient la force de surmonter ma

passion. Pendant le cours de ce doux servage, la duchesse de Sidonia ne manqua point les occasions de me faire valoir auprès de son amie ; mais les faveurs qu'elle obtenait pour moi, allaient, tout au plus, à quelque sourire affable qui n'exprimait que la protection.

Tout cela dura plus d'un an : je voyais la duchesse à l'église, au Prado ; je prenais ses ordres pour la journée, mais je n'allais pas chez elle. Un jour elle me fit appeler ; elle était entourée de ses femmes et travaillait au métier : elle me fit asseoir, et prenant un air altier, elle me dit : « Seigneur Avadoro, je ferais peu » d'honneur au sang dont je sors, » si je n'employais le crédit de ma

» famille à récompenser les respects
» que vous me rendez tous les jours :
» mon oncle Sorriente m'en a fait lui-
» même l'observation, et vous offre un
» brevet de colonel dans le régiment
» de son nom : lui ferez-vous l'honneur
» d'accepter ? Faites-y vos réflexions.

» Madame, lui répondis-je, j'ai
» attaché ma fortune à celle de l'ai-
» mable Tolède, et je ne demande
» que les emplois qu'il obtiendra pour
» moi. Quant aux respects que j'ai le
» bonheur de vous rendre tous les
» jours, leur plus douce récompense
» serait la permission de les conti-
» nuer. » La duchesse ne répondit
point, et me donna, par une légère in-
clination de tête, le signal du départ.

Huit jours après, je fus encore

appelé chez l'altière duchesse ; elle me reçut comme la première fois, et me dit : « Seigneur Avadoro, je » ne puis souffrir que vous vouliez » vaincre en générosité les d'Avila, » les Sorriente, et tous les grands » dont le sang coule dans mes veines ; » j'ai à vous faire de nouvelles pro- » positions, avantageuses pour votre » fortune : un gentilhomme, dont la » famille nous est attachée, a fait » une grande fortune au Mexique ; » il n'a qu'une fille, dont la dot est » d'un million.... »

Je ne laissai point la duchesse achever sa phrase, et me levant avec quelque indignation, je lui dis : « Madame, quoique le sang des » d'Avila et des Sorriente ne coule

» pas dans mes veines, le cœur
» qu'elles nourrissent est placé trop
» haut, pour qu'un million y puisse
» atteindre. »

J'allais me retirer, la duchesse me pria de me rasseoir; ensuite elle ordonna à ses femmes de passer dans l'autre chambre et de laisser la porte ouverte, puis elle me dit : « Seigneur
» Avadoro, il ne me reste plus
» à vous offrir qu'une seule récom-
» pense, et votre zèle pour mes
» intérêts me fait espérer que vous
» ne me refuserez pas : c'est de me
» rendre un service essentiel.

» En effet, lui répondis-je, le
» bonheur de vous servir est la seule
» récompense que je vous deman-
» derai de mes services.

» Approchez, me dit la duchesse,
» on pourrait nous entendre de l'autre
» chambre. Avadoro, vous savez
» sans doute que mon père a été,
» en secret, l'époux de l'infante
» Béatrice, et peut-être vous aura-
» t-on dit, en grand secret, qu'il
» en avait eu un fils; effectivement,
» mon père en avait fait courir le
» bruit, mais c'était pour mieux
» dérouter les courtisans : la vérité
» est, qu'il en avait une fille, et
» qu'elle vit encore; on l'a élevée
» dans un couvent près de Madrid;
» mon père, en mourant, m'a révélé
» le secret de sa naissance, qu'elle
» ignore elle-même; il m'a aussi
» expliqué les projets qu'il avait fait
» pour elle; mais sa mort a tout

» détruit. Il serait impossible aujourd'hui de renouer le fil des ambitieuses intrigues qu'il avait ourdies à ce sujet ; l'entière légitimation de ma sœur serait, je crois, impossible à obtenir, et la première démarche que nous ferions, entraînerait peut-être l'éternelle réclusion de cette infortunée. J'ai été la voir ; Léonore est une bonne fille, simple, gaie, et je me suis senti pour elle une tendresse véritable ; mais l'abbesse a tant dit qu'elle me ressemblait, que je n'ai pas osé y retourner. Cependant, je me suis déclaré sa protectrice, et j'ai laissé croire qu'elle était un des fruits des innombrables amours que mon père a eues dans sa jeunesse. Depuis

» peu, la Cour a fait prendre dans
» le couvent des informations qui
» me donnent de l'inquiétude, et
» je suis résolue de la faire venir à
» Madrid.

» J'ai, dans la rue Retrada, une
» maison de peu d'apparence : j'ai
» fait louer une maison vis-à-vis; je
» vous prie de vous y loger et de
» veiller sur le dépôt que je vous
» confie : voici l'adresse de votre
» nouveau logement, et voici une
» lettre que vous présenterez à l'ab-
» besse des Ursulines del Pegnon ;
» vous prendrez quatre hommes à
» cheval et une chaise à deux mules ;
» une duègne viendra avec ma sœur
» et restera près d'elle : c'est à elle
» seule que vous aurez à faire. Vous

» n'aurez pas les entrées de la mai-
» son : la fille de mon père et d'une
» infante doit avoir au moins une
» réputation sans tache. » — Après avoir ainsi parlé, la duchesse fit cette légère inclination de tête qui, chez elle, était le signal du départ; je la quittai donc et j'allai d'abord voir mon nouveau logement. Il était commode et bien garni : j'y laissai deux domestiques affidés, et je gardai le logement que j'avais chez Tolède.

Je vis aussi la maison de Léonore : j'y trouvai deux femmes destinées à la servir, et un ancien domestique de la maison d'Avila, qui n'avait pas la livrée : la maison était abondamment et élégamment pour-

vue de tout ce qui est nécessaire à un ménage bourgeois.

Le lendemain, je pris quatre hommes à cheval, et j'allai au couvent del Pegnon. On m'introduisit au parloir de l'abbesse. Elle lut ma lettre, sourit et soupira : « Doux » Jésus, dit-elle, il se commet dans » le monde bien des péchés : je me » félicite bien de l'avoir quitté. Par » exemple, mon cavalier, la demoi- » selle que vous venez chercher res- » semble à la duchesse d'Avila; mais » elle lui ressemble; deux images du » doux Jésus ne se ressemblent pas » davantage. Et qui sont les parens » de la demoiselle? on n'en sait » rien. Le feu duc d'Avila (Dieu » puisse avoir son âme)..... » Il est

probable que l'abbesse n'eût pas sitôt fini son bavardage, mais je lui représentai que j'étais pressé de remplir ma commission. L'abbesse branla la tête, proféra bien des *hélas* et des *doux Jésus*, puis elle me dit d'aller parler à la tourière.

J'y allai : la porte du cloître s'ouvrit ; il en sortit deux dames très-exactement voilées : elles montèrent en voiture sans mot dire : je me mis à cheval et les suivis en silence. Lorsque nous fûmes près de Madrid, je pris le devant et reçus les dames à la porte de leur maison : je ne montai point ; j'allai dans mon logement vis-à-vis, d'où je les vis prendre possession du leur.

Léonore me parut effectivement

avoir beaucoup de ressemblance avec la duchesse ; mais elle avait le teint plus blanc, ses cheveux étaient très-blonds, et elle paraissait avoir plus d'embonpoint ; c'est ainsi que j'en jugeais de ma fenêtre : mais Léonore ne se tenait pas assez tranquille pour que je pusse bien distinguer ses traits. Peu de temps après, la gouvernante fit mettre les jalousies, les ferma à clef et je ne vis plus rien.

Dans l'après-dînée, j'allai chez la duchesse et lui rendis compte de ce que j'avais fait. « Monsieur Avadoro, » me dit-elle, Léonore est destinée » au mariage. Dans nos mœurs, vous » ne pouvez être admis chez elle ; » cependant je dirai à la duègne de » laisser ouverte une jalousie du côté

» où sont vos fenêtres; mais j'exige
» que vos jalousies soient fermées.
» Vous avez à me rendre compte
» de ce que fait Léonore. Il serait
» peut-être dangereux pour elle de
» vous connaître, surtout si vous
» avez pour le mariage l'éloignement
» que vous m'avez montré l'autre
» jour.

» Madame, lui répondis-je, je vous
» disais seulement que l'intérêt ne
» me déterminerait pas dans le ma-
» riage; cependant, vous avez rai-
» son, je ne compte pas me marier. »
Je quittai la duchesse; je fus chez
Tolède, à qui je ne fis point part
de nos secrets, puis j'allai à mon
logement de la rue Retrada. Les ja-
lousies de la maison vis-à-vis, et

même les fenêtres, étaient ouvertes. Le vieux laquais Androdo jouait de la guitare; Léonore dansait le *volero*, avec une vivacité et des grâces que je n'eusse point attendues d'une pensionnaire des Carmelites, car elle y avait été élevée, et n'était entrée aux Ursulines que depuis la mort du duc. Léonore fit mille folies, voulant faire danser sa duègne avec Androdo. Je ne pouvais assez m'étonner de voir que la sérieuse duchesse d'Avila eut une sœur d'une humeur aussi gaie. D'ailleurs la ressemblance était frappante, j'étais au fond très-amoureux de la duchesse, et sa vive image ne pouvait manquer de m'intéresser beaucoup : je me laissais aller au plaisir de la contempler,

lorsque la duègne ferma la jalousie.

Le lendemain, j'allai chez la duchesse, je lui rendis compte de ce que j'avais vu. Je ne luï cachai point l'extrême plaisir que m'avaient fait les naïfs amusemens de sa sœur : j'osai même attribuer l'excès de mon ravissement à son grand air de famille.

Comme ceci ressemblait de loin à une espèce de déclaration, la duchesse eut l'air de s'en fâcher : son sérieux s'en accrut. « Monsieur Ava-
» doro, me dit-elle, quelle que soit
» la ressemblance entre les deux
» sœurs, je vous prie de ne les
» point confondre dans les éloges
» que vous voudrez bien en faire;
» cependant, venez demain; j'ai un

» voyage à faire, et je désire vous » voir avant mon départ.

» Madame, lui dis-je, dût votre » courroux m'anéantir, vos traits sont » empreints dans mon âme comme » y serait l'image de quelque divi- » nité : vous êtes trop au-dessus de » moi pour que j'ose élever jusqu'à » vous une pensée amoureuse; mais, » aujourd'hui, vos traits divins je » les retrouve dans une jeune per- » sonne gaie, franche, simple, na- » turelle, qui me préservera de vous » aimer en elle. » A mesure que je parlais, la figure de la duchesse devenait plus sévère : je m'attendais à être banni de sa présence. Je ne le fus point; elle me répéta simplement de revenir le lendemain.

Je dînai chez Tolède, et le soir je retournai à mon poste. Les fenêtres de la maison vis-à-vis étaient ouvertes, et je voyais jusqu'au fond de l'appartement. Léonore, avec de grands éclats de rire, couvrait elle-même une table d'une nappe très-blanche et de deux simples couverts; elle était en simple corset, les manches de sa chemise relevées jusqu'aux épaules.

On ferma les fenêtres et les jalousies; mais ce que j'avais vu avait fait sur moi une forte impression; et quel est le jeune homme qui puisse voir de sang-froid l'intérieur d'un jeune ménage!

Je ne sais trop ce que je balbutiai le lendemain à la duchesse;

elle parut craindre que ce ne fût une déclaration, et se hâtant de prendre la parole, elle me dit : « Seigneur Avadoro, je dois partir » comme je vous l'ai dit hier. Je » vais passer quelque temps à mon » duché d'Avila : j'ai permis à ma » sœur de se promener après le soleil » couché, sans trop s'écarter de sa » maison : si alors vous voulez l'a- » border, la duègne est prévenue et » vous laissera causer autant que vous » le voudrez. Tâchez de connaître » l'esprit et le caractère de cette jeune » personne : vous m'en rendrez » compte à mon retour. » Ensuite, un signe de tête m'avertit de prendre congé. Il m'en coûta de quitter la duchesse ; j'étais réellement amoureux

d'elle : son extrême fierté ne me décourageait pas ; je pensais au contraire que si elle se décidait à prendre un amant, elle le choisirait au-dessous d'elle, ce qui, en Espagne, n'est pas très-rare ; enfin, quelque chose me disait que la duchesse pourrait m'aimer un jour ; mais je ne sais, en vérité, d'où me venait ce pressentiment ; sûrement sa conduite avec moi ne pouvait y donner lieu. Je pensai à la duchesse tout ce jour-là ; mais vers le soir, je recommençai à penser à sa sœur : j'allai dans la rue Retrada. Il faisait un beau clair de lune : je reconnus Léonore et sa duègne, assises sur un banc près de leur porte ; la duègne me reconnut aussi, vint au-devant de moi, et

m'invita à m'asseoir près de sa pupille : elle-même s'éloigna.

Après un moment de silence, Léonore me dit : « Vous êtes donc ce » jeune homme qu'il m'est permis » de voir? Aurez-vous de l'amitié » pour moi ? »

Je lui répondis que j'en avais déjà beaucoup.

— « Et bien, faites-moi le plaisir » de me dire comment je m'appelle?

— » Vous vous appelez Léonore.

— » Ce n'est pas ce que je vous » demande ; je dois avoir un autre » nom ; je ne suis plus aussi simple » que je l'étais aux Carmelites : je » croyais alors que le monde n'était » peuplé que de religieuses et de » confesseurs ; mais à présent, je

» sais qu'il y a des maris et des
» femmes qui ne se quittent ni
» jour ni nuit, et que les enfans
» portent le nom de leur père : c'est
» pour cela que je veux savoir mon
» nom. »

Comme les Carmelites, dans quelques couvens surtout, ont une règle très-sévère, je ne fus pas surpris de voir que Léonore eut conservé tant d'ignorance jusqu'à l'âge de vingt ans : je lui répondis que je ne la connaissais que sous le nom de Léonore. Je lui dis ensuite que je l'avais vu danser dans sa chambre, et que sûrement elle n'avait pas appris à danser aux Carmelites. « Non, me
» répondit-elle ; c'est le duc d'Avila
» qui m'avait mise aux Carmelites.

» Après sa mort, je suis entrée aux
» Ursulines, où une pensionnaire
» m'apprenait à danser, une autre
» à chanter; pour ce qui est de la
» manière dont les maris vivent avec
» leurs femmes, toutes les pension-
» naires des Ursulines m'en ont
» parlé, et ce n'est point un secret
» parmi elles. Quant à moi, je vou-
» drais bien avoir un nom, et pour
» cela il faudrait me marier. » Ensuite Léonore me parla de la comédie, des promenades, des combats de taureaux, et témoigna beaucoup de désir de voir toutes ces choses. J'eus encore quelques entretiens avec elle, et toujours les soirs. Au bout de huit jours, je reçus de la duchesse une lettre ainsi conçue :

« En vous rapprochant de Léonore,
» j'espérais qu'elle prendrait de l'in-
» clination pour vous. La duègne
» m'assure que mes vœux sont ac-
» complis. Si le dévouement que vous
» avez pour moi est véritable, vous
» épouserez Léonore; songez qu'un
» refus m'offenserait. »

Je répondis en ces termes :

« Madame,

» Mon dévouement pour votre
» grandeur est le seul sentiment qui
» puisse occuper mon âme : ceux que
» l'on doit à une épouse, peut-être,
» n'y trouveraient plus de place.
» Léonore mérite un époux qui ne
» soit occupé que d'elle. »

Je reçus la réponse suivante :

« Il est inutile de vous le cacher
» plus long-temps, vous êtes dan-
» gereux pour moi, et le refus que
» vous faites de la main de Léonore
» m'a donné le plus vif plaisir que
» j'aie ressenti en ma vie : mais je
» suis résolue de me vaincre; je vous
» donne donc le choix d'épouser
» Léonore, ou d'être à jamais banni
» de ma présence, peut-être même
» des Espagnes; mon crédit à la
» cour ira bien jusque-là. Ne m'é-
» crivez plus; la duègne est chargée
» de mes ordres. »

Quelque amoureux que je fusse de la duchesse, tant de hauteur eut le droit de me déplaire : je fus un

moment tenté de tout avouer à Tolède, et de me mettre sous sa protection; mais Tolède, toujours amoureux de la duchesse de Sidonia, était très-attaché à son amie, et ne m'eut pas servi contre elle; je pris donc le parti de me taire, et le soir, je me mis à la fenêtre pour voir ma future épouse.

Les fenêtres étaient ouvertes, je voyais jusqu'au fond de la chambre. Léonore était au milieu de quatre femmes, occupées à la parer. Elle avait un habit de satin blanc brodé d'argent, une couronne de fleurs, un collier de diamant. Par-dessus tout cela, on lui mit un voile blanc qui la couvrait de la tête aux pieds.

Tout ceci me surprenait un peu:

bientôt ma surprise augmenta ; on porta une table dans le fond de la chambre, on la para comme un autel. On y mit des bougies, un prêtre parut, accompagné de deux gentilshommes qui paraissaient n'y être que comme témoins ; le marié manquait encore. J'entendis frapper à ma porte. La duègne parut : « On vous » attend, me dit-elle, penseriez-vous » résister aux volontés de la du- » chessse? »

Je suivis la duègne. La mariée n'ôta point son voile; on mit sa main dans la mienne : en un mot, on nous maria.

Les témoins me firent compliment ainsi qu'à mon épouse dont ils n'avaient pas vu le visage, et se reti-

rèrent : la duègne nous conduisit à une chambre faiblement éclairée des rayons de la lune, et ferma la porte sur nous.

La manière dont je vécus avec ma femme répondit à ce mariage bizarre. Après le coucher du soleil, sa jalousie s'ouvrait, et je voyais tout l'intérieur de son appartement ; elle ne sortait plus la nuit, et je n'avais pas les moyens de l'aborder : vers minuit, la duègne venait me chercher et me ramenait chez moi avant le jour.

Au bout de huit jours, la duchesse revint à Madrid, je la revis avec quelque sorte de confusion : j'avais profané son culte, et me le reprochais. Elle, au contraire, me traitait avec une extrême amitié. Sa fierté

disparaissait dans le tête à tête ; j'étais son frère et son ami.

Un soir, que je rentrais chez moi, comme je fermais ma porte, je me sentis arrêté par la basque de mon habit. Je me retournai et je reconnus Busqueros. « Ah ! ah ! je vous
» y prends, me dit-il ; monseigneur
» de Tolède m'a dit qu'il ne vous
» voyait plus, et que vous aviez des
» allures dont il n'était pas informé.
» Je ne lui ai demandé que vingt-
» quatre heures pour les découvrir,
» et j'y ai réussi. Ah ça, mon garçon,
» tu me dois du respect, car j'ai
» épousé ta belle-mère. » Ce peu de mots me rappela combien Busqueros avait contribué à la mort de mon père ; je ne pus m'empêcher

de lui montrer de la malveillance, et je m'en débarrassai.

Le lendemain, j'allai chez la duchesse, et lui parlai de cette fâcheuse rencontre; elle en parut très-affectée. « Busqueros, me dit-elle, est un » furet auquel rien n'échappe : il » faut soustraire Léonore à sa cu- » riosité; dès aujourd'hui je la fais » partir pour Avila : ne m'en vou- » lez pas, Avadoro, c'est pour as- » surer votre bonheur.

« Madame, lui dis-je, l'idée du » bonheur semble supposer l'accom- » plissement des désirs, et je n'ai » jamais désiré être l'époux de Léo- » nore; cependant, il est véritable » qu'à présent je me suis attaché à » elle, et je l'aime tous les jours

» davantage, si toutefois cette ex-
» pression m'est permise; car je ne la
» vois point le jour. » Le même soir, j'allai à la rue Retrada, mais je n'y trouvai personne : la porte et les volets étaient fermés.

Quelques jours après, Tolède me fit appeler dans son cabinet, et me dit : « Avadoro, j'ai parlé de vous
» au roi : sa majesté vous donne une
» commission pour Naples. Temple,
» cet aimable anglais, m'a fait faire
» des ouvertures; il désire me voir
» à Naples, et si je n'y peux aller,
» il veut que ce soit vous. Le roi
» ne juge point à propos que je fasse
» ce voyage, et veut vous y envoyer.
» Mais, ajouta Tolède, vous ne me pa-
» raissez pas trop flatté de ce projet.

— « Je suis très-flatté des bontés
» de sa majesté, mais j'ai une pro-
» tectrice, et je ne voudrais rien
» faire sans son approbation. »

Tolède sourit, et me dit : « J'ai
» parlé à la duchesse ; allez la voir
» ce matin. »

J'y allai ; la duchesse me dit :
« Mon cher Avadoro, vous connais-
» sez la position actuelle de la mo-
» narchie espagnole ; le roi est proche
» de sa fin, et avec lui finit la ligne
» autrichienne ; en des circonstances
» aussi critiques, tout bon Espagnol
» doit s'oublier lui-même, et s'il
» peut servir son pays, il n'en doit
» pas manquer les occasions. Votre
» femme est en sûreté ; elle ne vous
» écrira point ; je lui servirai de se-

» crétaire : si j'en crois la duègne, » je serai dans le cas de vous an- » noncer bientôt des choses qui vous » attacheront encore plus à Léo- » nore. » En disant ces mots, la duchesse baissa les yeux, rougit, puis elle me fit signe de me retirer.

Je pris mes instructions chez le ministre ; elles concernaient la politique extérieure, et s'étendaient aussi à l'administration du royaume de Naples, qu'on voulait, plus que jamais, rattacher à l'Espagne. Je partis dès le lendemain, et fis le voyage avec toute la diligence possible.

Je mis, à remplir ma commission, le zèle qu'on a pour un premier travail. Mais, dans les intervalles

de mes occupations, les souvenirs de Madrid reprenaient un grand empire sur mon âme. La duchesse m'aimait, malgré qu'elle en eût; elle m'en avait fait l'aveu. Devenue ma belle-sœur, elle s'était guérie de ce que ce sentiment pouvait avoir de passionné; mais elle m'avait conservé un attachement dont elle me donnait mille preuves. Léonore, mystérieuse déesse de mes nuits, m'avait, par les mains de l'Hymen, offert la coupe des voluptés; son souvenir régnait sur mes sens autant que sur mon cœur: mes regrets, pour elle, se tournaient presque en désespoir; ces deux femmes exceptées, le sexe m'était indifférent.

Les lettres de la duchesse m'arrivaient dans le pli du ministre; elles n'étaient point signées, et l'écriture en était contrefaite; j'appris ainsi que Léonore avançait dans sa grossesse, mais qu'elle était malade, et surtout languissante. Ensuite, je sus que j'étais père, et que Léonore avait beaucoup souffert. Les nouvelles qu'on me donnait de sa santé, semblaient conçues de manière à en préparer de plus tristes encore.

Enfin, je vis arriver Tolède au moment où je m'y attendais le moins. Il se jeta dans mes bras : « Je viens, me dit-il, pour les » intérêts du roi; mais ce sont les » duchesses qui m'envoient. — En même temps il me remit une lettre.

Je l'ouvris en tremblant ; j'en pressentais le contenu. La duchesse m'annonçait la fin de Léonore, et m'offrait toutes les consolations de la plus tendre amitié.

Tolède, qui, depuis long-temps, avait sur moi le plus grand ascendant, en usa pour rendre le calme à mes esprits. Je n'avais, pour ainsi dire, point connu Léonore ; mais elle était mon épouse, et son idée s'identifiait au souvenir des délices de notre courte union. Il me resta de ma douleur beaucoup de mélancolie et d'abattement.

Tolède prit sur lui le soin des affaires, et, lorsqu'elles furent terminées, nous retournâmes à Madrid. Près des portes de la capitale, il

me fit descendre, et, prenant des chemins détournés, il me conduisit au cimetière des Carmelites : là, il me fit voir une urne de marbre noir ; on lisait sur sa base : *Léonore Avadoro*. Ce monument fut baigné de mes pleurs ; j'y retournai plusieurs fois avant de voir la duchesse ; elle ne m'en sut point mauvais gré : bien au contraire, la première fois que je la vis, elle me témoigna une affection qui tenait de la tendresse ; enfin, elle me conduisit dans l'intérieur de son appartement, et me fit voir un enfant au berceau : mon émotion était à son comble ; je mis un genou en terre ; la duchesse me tendit la main pour me relever ; je la baisai : elle me fit signe de me retirer.

Le lendemain, je me rendis chez le ministre, et, avec lui, chez le roi. Tolède, en m'envoyant à Naples, avait voulu un prétexte de me faire accorder des grâces : je fus fait chevalier de Calatrava. Cette décoration, sans me mettre au niveau des premiers rangs, m'en rapprochait néanmoins. Je fus, avec Tolède et les deux duchesses, sur un pied qui ne tenait plus en rien de l'infériorité; d'ailleurs, j'étais leur ouvrage, et ils paraissaient se plaire à me relever.

Bientôt après, la duchesse d'Avila me chargea de suivre une affaire qu'elle avait au conseil de Castille; j'y mis le zèle qu'on peut imaginer, et une prudence qui ajouta à l'es-

ſtime que j'avais inspirée à ma protectrice : je la voyais tous les jours, et toujours plus affectueuse. Ici commence le merveilleux de mon histoire.

A mon retour d'Italie, j'avais repris mon logement chez Tolède; mais la maison que j'avais rue Retrada, était restée à ma charge. J'y faisais coucher un domestique appelé Ambrosio. La maison vis-à-vis, qui était celle où je m'étais marié, appartenait à la duchesse. Elle était fermée, et personne ne l'habitait. Un matin, Ambrosio vint me prier de mettre quelqu'un à sa place, surtout quelqu'un de brave, vu qu'après minuit il n'y faisait pas bon, non plus que dans la maison de l'autre côté de la rue.

Je voulus me faire expliquer de quelle nature étaient les apparitions; Ambrosio m'avoua que la peur l'avait empêché de rien distinguer; au surplus, il était décidé à ne plus coucher dans la rue Retrada, ni seul, ni en compagnie. Ces propos piquèrent ma curiosité; je me décidai à tenter l'aventure dès la même nuit. La maison était restée garnie de quelques meubles. Je m'y transportai après le souper; je fis coucher un valet dans l'escalier, et j'occupai la chambre qui donnait sur la rue, et faisait face à l'ancienne maison de Léonore. Je pris quelques tasses de café pour ne point m'endormir, et j'entendis sonner minuit. Ambrosio m'avait dit que c'é-

tait l'heure du revenant. Pour que rien ne l'effarouchât, j'éteignis ma bougie. Bientôt je vis de la lumière dans la maison vis-à-vis; elle passa d'une chambre et d'un étage dans l'autre; les jalousies m'empêchaient de voir d'où provenait cette lumière. Le lendemain, je fis demander, chez la duchesse, les clefs de la maison, et je m'y transportai; je la trouvai entièrement vide, et m'assurai qu'elle n'était point habitée. Je décrochai une jalousie à chaque étage, et puis j'allai vaquer à mes affaires.

La nuit suivante, je repris mon poste, et, minuit sonnant, la même lumière se fit voir; mais, pour le coup, je vis bien d'où elle pro-

venait. Une femme, vêtue de blanc, et tenant une lampe, traversa lentement toutes les chambres du premier étage, passa au second, et disparut. La lampe l'éclairait trop faiblement pour que je pusse distinguer ses traits; mais sa blonde chevelure me fit reconnaître Léonore.

J'allai voir la duchesse dès qu'il fit jour. Elle n'y était pas : je me transportai vers mon enfant; je trouvai, parmi les femmes, du mouvement et de l'inquiétude. D'abord on ne voulut pas s'expliquer; enfin, la nourrice me dit qu'une femme, toute vêtue de blanc, était entrée la nuit, tenant une lampe à la main; qu'elle avait long-temps regardé l'enfant, l'avait béni, et s'é-

tait en allée. — La duchesse rentra; elle me fit appeler, et me dit : « J'ai des raisons de désirer que » votre enfant ne soit plus ici. J'ai » donné des ordres pour qu'on lui » prépare la maison de la rue Re- » trada : il y demeurera avec sa » nourrice et la femme qui passe » pour être sa mère. Je vous pro- » poserais bien d'y demeurer aussi; » mais cela pourrait avoir des in- » convéniens. » — Je lui répondis que je garderais la maison vis-à-vis, et que j'y coucherais quelquefois.

On se conforma aux vues de la duchesse : j'eus soin de faire coucher mon enfant dans la chambre qui donnait sur la rue, et de ne point faire remettre la jalousie.

Minuit sonna ; je me mis à la fenêtre ; je vis, dans la chambre vis-à-vis, l'enfant endormi, ainsi que la nourrice. La femme, vêtue de blanc, parut, une lampe à la main. Elle s'approcha du berceau, regarda long-temps l'enfant, le bénit ; puis elle vint à la fenêtre, et regarda long-temps de mon côté ; ensuite, elle sortit de la chambre, et je vis de la lumière dans l'étage supérieur. Enfin, la même femme parut sur le toit, en parcourut légèrement l'arète, passa sur un toit voisin, et disparut à mes yeux.

J'étais confondu, je l'avoue ; je dormis peu, et le lendemain j'attendis minuit avec impatience : minuit sonna, je fus à ma fenêtre ;

bientôt je vis entrer, non pas la femme blanche, mais une sorte de nain, qui avait le visage bleuâtre, une jambe de bois, et une lanterne à la main. Il s'approcha de l'enfant, le regarda attentivement, puis il alla à la fenêtre, s'y assit, les jambes croisées, et se mit à me considérer avec attention ; ensuite, il sauta de la fenêtre dans la rue, ou plutôt, il eut l'air de glisser, et vint frapper à ma porte. De la fenêtre, je lui demandai qui il était? Au lieu de répondre, il me dit : « Juan Avadoro, prends ta cape et » ton épée, et suis-moi. » — Je fis ce qu'il me disait, je descendis dans la rue, et je vis le nain à une vingtaine de pas de moi, clo-

pinant sur sa jambe de bois, et me montrant le chemin avec sa lanterne; après avoir fait une centaine de pas, il prit à gauche, et me conduisit dans ce quartier désert, qui s'étend entre la rue Retrada et le Mançanarez; nous passâmes sous une voûte, et nous entrâmes dans un *Patio*, planté de quelques arbres (on appelle, en Espagne, *Patio*, des cours intérieures où les voitures n'entrent point); au bout du Patio, était une petite façade gothique, qui paraissait être le portail d'une chapelle. La femme blanche en sortit; le nain éclaira mon visage avec sa lanterne. « C'est lui, s'écria-t-elle, c'est lui-» même, mon époux, mon cher » époux! Madame, lui dis-je, j'ai

» cru que vous étiez morte. — Je » suis vivante! » Et effectivement c'était bien elle; je la reconnaissais au son de sa voix, et mieux encore à l'ardeur de ses transports légitimes; leur vivacité ne me laissa pas le loisir de faire des questions sur ce que notre situation avait de merveilleux: je n'en eus pas même le temps; Léonore s'échappa de mes bras, et se perdit dans l'obscurité: le nain boiteux m'offrit le secours de sa petite lanterne. Je le suivis à travers des ruines et des quartiers tout à fait déserts; tout à coup la lanterne s'éteignit; le nain, que je voulus rappeler, ne répondit point à mes cris; la nuit était tout à fait noire; je pris le parti de me cou-

cher à terre et d'attendre ainsi le jour. Je m'endormis. Lorsque je m'éveillai, il faisait grand jour : je me trouvai couché près d'une urne de marbre noir; j'y lus, en lettres d'or : *Léonore Avadoro*. En un mot, j'étais près du tombeau de ma femme. Je me rappelai alors les événemens de la nuit, et je fus troublé de leur souvenir. Je n'avais, de long-temps, approché du tribunal de la pénitence. J'allai aux Théatins, et demandai mon grand-oncle, le père Héronimo : il était malade. Il se présenta un autre confesseur; je lui demandai s'il était possible que des démons pussent revêtir des formes humaines. « Sans doute, » me répondit-il, les Succubes sont

» formellement mentionnés dans la » somme de saint Thomas, et c'est » un cas réservé. Lorsqu'un homme » est long-temps sans participer aux » sacremens, les démons prennent » sur lui un certain empire; ils se » font voir sous la figure de femme, » et induisent en tentation. Si vous » croyez, mon fils, avoir rencontré » des Succubes, ayez recours au » grand pénitencier; hâtez-vous, ne » perdez point de temps. » Je répondis qu'il m'était arrivé une aventure singulière, où j'avais été abusé par des illusions. Je lui demandai la permission d'interrompre ma confession.

J'allai chez Tolède; il me dit qu'il me mènerait dîner chez la duchesse d'Avila, et que la duchesse

de Sidonia y serait aussi. Il me trouva l'air préoccupé, et m'en demanda le motif. J'étais effectivement rêveur, et je ne pouvais fixer mes idées à rien de raisonnable. Je fus encore triste au dîner des duchesses; mais leur gaieté était si vive, et Tolède y répondait si bien, que je finis par la partager.

Pendant le dîner, j'avais observé des signes d'intelligence et des rires qui semblaient avoir rapport à moi. On quitta la table, et notre partie carrée, au lieu d'aller au salon, prit le chemin des appartemens intérieurs. Lorsque nous y fûmes, Tolède ferma la porte à clef, et me dit : « Illustre » chevalier de Calatrava, mettez-» vous aux genoux de la duchesse, » elle est votre femme depuis plus

» d'un an. N'allez pas nous dire
» que vous vous en doutiez ; les
» gens à qui vous raconterez votre
» histoire la devineront peut-être ;
» mais le grand art est d'empêcher
» le soupçon de naître, et c'est ce
» que nous avons fait. A la vérité,
» les mystères de l'ambitieux d'Avila
» nous ont bien servi. Il avait véri-
» tablement un fils qu'il comptait
» faire reconnaître ; ce fils est mort,
» et alors il a exigé de sa fille qu'elle
» ne se mariât point, afin que les
» fiefs revinssent aux Sorriente, qui
» sont une branche des d'Avila. La
» fierté de notre duchesse lui faisait
» désirer de n'avoir point de maître ;
» mais depuis notre retour de Malte,
» cette fierté ne savait pas trop où
» elle en était, et courait risque

» de faire un fameux naufrage. Heu»
» reusement pour la duchesse d'Avila,
» elle a une amie, qui est aussi la
» vôtre, mon cher Avadoro. Elle
» lui a fait une pleine confidence,
» et nous nous sommes concertés sur
» des intérêts aussi chers. Nous avons
» alors inventé une Léonore, fille
» du duc et de l'infante, qui n'était
» que la duchesse elle-même, coiffée
» d'une perruque blonde et légère-
» ment fardée; mais vous n'aviez
» garde de reconnaître votre fière
» souveraine dans la naïve pension-
» naire des Carmelites. J'ai assisté à
» quelques répétitions de ce rôle, et
» je vous assure que j'y eusse été
» trompé comme vous.

» La duchesse voyant que vous
» refusiez les plus brillans partis

» pour le seul désir de lui rester
» attaché, s'est décidée à vous épou-
» ser. Vous êtes mariés devant Dieu
» et l'église, mais vous ne l'êtes
» point devant les hommes, ou du
» moins vous chercheriez en vain
» les preuves de votre mariage; ainsi
» la duchesse ne manque point aux
» engagemens contractés.

» Vous vous êtes donc mariés, et
» les suites en ont été que la duchesse
» a dû passer quelques mois dans
» ses terres pour se soustraire aux
» regards des curieux. Busqueros
» venait d'arriver à Madrid. Je l'ai
» mis à votre piste, et sous pré-
» texte de dérouter le furet, nous
» avons fait partir Léonore pour la
» campagne : ensuite il nous a con-
» venu de vous faire partir pour

» Naples, car nous ne savions plus
» que vous dire au sujet de Léo-
» nore, et la duchesse ne voulait se
» faire connaître à vous que lors-
» qu'un gage vivant de votre amour
» ajouterait à vos droits.

» Ici, mon cher Avadoro, j'im-
» plore de vous mon pardon; j'ai
» plongé le poignard dans votre sein
» en vous annonçant la mort d'une
» personne qui n'avait jamais existé.
» Mais votre sensibilité n'a point été
» perdue; la duchesse est touchée
» de voir que vous l'ayiez si parfai-
» tement aimée sous deux formes si
» différentes. Depuis huit jours elle
» brûle de se déclarer : ici, c'est
» encore moi qui suis le coupable;
» je me suis obstiné à faire revenir
» Léonore de l'autre monde. La

» duchesse a bien voulu faire la
» femme blanche, mais ce n'est pas
» elle qui a couru si légèrement
» sur l'arète du toit voisin ; cette
» Léonore n'était qu'un petit ra-
» moneur de cheminée.

» Le même drôle est revenu la
» nuit suivante, habillé en diable
» boîteux : il s'est assis sur la fe-
» nêtre et s'est glissé dans la rue le
» long d'une corde attachée à l'a-
» vance. Je ne sais ce qui s'est passé
» dans le *Patio* de l'ancien couvent des
» Carmelites ; mais ce matin je vous
» ai fait suivre, et j'ai su que vous
» vous étiez longuement confessé. Je
» n'aime point avoir à faire à l'église,
» et j'ai craint les suites d'une plai-
» santerie qu'on pousserait trop loin.
» Je ne me suis donc plus opposé

» au désir de la duchesse, et nous » avons décidé que la déclaration se » ferait aujourd'hui. » — Tel fut à peu près le discours de l'aimable Tolède. Mais je ne l'écoutais guère : j'étais aux pieds de Béatrice ; une aimable confusion se peignait dans ses traits. Ils exprimaient l'entier aveu de sa défaite. Ma victoire n'avait et n'eut jamais que deux témoins : elle ne m'en fut pas moins chère.

FIN.

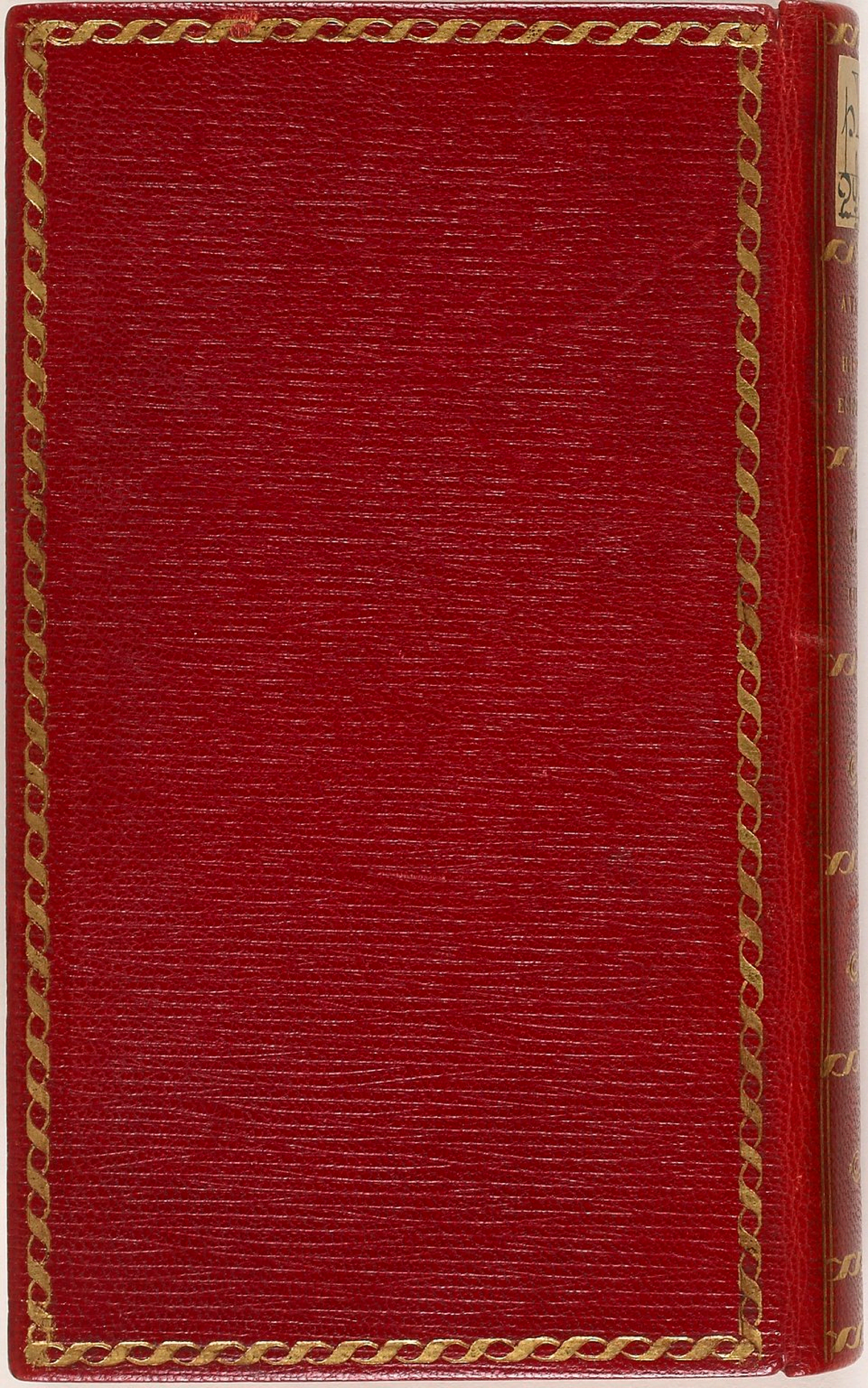
BIBLIOTHEQUE ROYALE


Malgré toutes les recherches qu'on a faites, on n'a pu trouver la suite du manuscrit ; on fera de nouvelles tentatives si le public accueille cette première partie avec indulgence.





BIBLIOTHEQUE NATIONALE
Restauration 1977
sous N° 145





Y²
p
24753 (2)
AVADORO
HISTOIRE
ESPAGNOLE
TOME
III-IV